

OPSE
S-LA
LITTE



DRPS
FA
74



DESER

S. LA

LITTE

R.

3 ✓

OBSERVATIONS

ON THE

WINDS

FL DRIS FA/0074

0500757124

OBSERVATIONS
S U R
LA LITTÉRATURE,
A MONSIEUR ***.

OBSERVATIONS

SUR LA

LITTÉRATURE,

A MONSIEUR ***. *Sabatier de Cast*



A AMSTERDAM;

Et se trouve A PARIS,

Chez J.-FR. BASTIEN, Libraire, rue du Petit-
Lion, Fauxbourg Saint-Germain.

M. DCC. LXXIV.

OBSERVATIONS
SUR
LA LITTÉRATURE,
A MONSIEUR ***



AVERTISSEMENT.

LA plupart de ces *Observations sur la Littérature* auroient pu paroître dès le mois d'Avril de l'année dernière 1773. Quelques raisons en retarderent l'impression. M. l'Abbé S. l'apprit, & l'on m'assura qu'il en étoit très-fâché, & qu'il fouhaitoit de les voir imprimées. Oui, M. S., on me l'assura de votre part plus d'une fois. J'eus de la peine à le croire, mais enfin je le crus, & je l'ai marqué dans une de mes Lettres. Aujourd'hui j'apprends, & je crois sans peine, que vous vous plaignez, que vous jetez *les hauts cris*, (c'est l'expression dont on s'est servi) & que plusieurs personnes trouvent mauvais que j'aye fait des *Réflexions sur les Trois Siecles*; que cependant quelques-uns de ceux aux-

vj **AVERTISSEMENT.**

quels vous vous êtes plaint, moins crédules & plus équitables que les autres, vous ont représenté, qu'ayant critiqué les Ouvrages d'autrui avec assez de liberté, vous ne deviez pas vous offenser de quelques Observations, qu'on assuroit être impartiales & honnêtes. Que servent en effet tous ces beaux principes répandus dans votre Livre, sur le droit commun de critiquer les Ouvrages, si, par vous-même ou par vos amis, vous détruisez les maximes que vous prêchez? Est-ce donc pour vous seul que ce droit de critiquer est établi?

Mais sçavez-vous vous même de quoi il est question? pourriez-vous le dire? Ces Observations, que vous allez lire, & dont vous vous plaignez, sont-elles une critique ou un éloge, une attaque ou une défense, une satire ou une apologie? Vous n'en sçavez rien, & vous criez toujours; & les échos répètent vos cris, vos plaintes, vos murmures! &

AVERTISSEMENT. vij

l'on me juge & l'on me condamne; demandez-leur pourquoi, ils n'en sçavent pas plus que vous. Que seroit-ce si, à l'ombre de quelques fautes de langage, de quelques pensées obscures, de quelques décisions un peu trop dures que j'ai critiquées, j'avois faisi l'occasion de vous rendre justice sur un grand nombre de remarques instructives, de jugements sages, de notes sçavantes, de morceaux éloquents, que j'aurois cru voir dans votre Ouvrage? si j'y revenois souvent pour en faire l'éloge, pour les défendre même contre des Ecrivains mal affectionnés; pour marquer à l'Auteur une estime particuliere, en le consultant comme un Maître habile, versé dans la connoissance des Beaux-Arts? Que deviendroient alors vos conjectures, vos cris, vos plaintes, vos lamentations?

Mais, dit-on, pourquoi critiquer un Auteur qui loue les Ouvrages de vos amis?

viiij **AVERTISSEMENT.**

Ma réponse est dans mes Observations. Je ne connois, je ne veux connoître ni la personne, ni le nom des Auteurs, je n'ai égard qu'à leurs Ouvrages. Mon unique but a été d'être utile aux Belles-Lettres & à l'éducation des jeunes gens. D'ailleurs, n'a-t-on pas vu souvent des Ecrivains du même état, de la même famille, des Littérateurs unis par les liens de l'amitié & par les sentiments de l'estime, disputer sur des points de Littérature, quelquefois même avec un peu d'humeur & de vivacité, sans cesser d'être amis ? S'il m'est échappé quelques traits semblables dans ces Lettres, ils doivent être bien rares. J'en excepte la cinquième Lettre. Elle roule toute entière sur l'espece d'enthousiasme qui paroît dans le Dictionnaire des Trois S. en faveur des Comédies & des Opéra. Je n'ai vu aucune personne (je parle de celles que vous appelez vous-même des personnes

AVERTISSEMENT. ix

attentives à respecter les mœurs & la Religion) qui ne fût très-éloignée d'approuver ce que vous dites des Spectacles dans cent endroits de votre Livre, qui n'en fût même très-mal édifiée, j'ai presque dit très-indignée. Si dans votre seconde Edition ces morceaux eussent été retranchés, mes remarques l'auroient été pareillement. — Mais pourquoi, me dira-t-on, ne pas avertir l'Auteur, afin qu'il y remédiât ? — Le remède étoit impossible, ou bien il auroit fallu supprimer presque tout le Livre.

Après tout, pourquoi tant de cris & de plaintes ? Vous êtes bien bon de vous inquiéter & d'altérer votre santé, à force de crier, pour un Ouvrage qui..... (si ce qu'on dit est vrai) ne doit pas vous intéresser..... jusqu'à troubler votre repos & celui de vos amis... Mais laissons cela, ce ne sont pas mes affaires ; & je n'aurois pas

x AVERTISSEMENT.

songé à composer cet Avertissement, si un de vos amis ne fût venu tout récemment me répéter vos plaintes contre ces *Observations*. Il n'étoit plus temps de les réformer, quand même j'en aurois eu l'intention; l'impression étoit achevée. Je répondis aux raisons de votre ami, & il me parut content. Je souhaite que vous le foyez aussi, sans trop oser l'espérer. Je l'avois espéré pendant quelque temps, fondé sur vos principes, & persuadé comme vous, que (a) la critique ne peut qu'humilier l'impuissance & l'amour-propre indigent; qu'avertir des défauts qui lui échappent, un Peintre habile, entre les mains de qui on voit un pinceau capable de tout, c'est se montrer jaloux de sa gloire & non de son mérite, c'est lui indiquer les routes de la perfection, & concourir

(a) Voyez les Trois Siècles, article *Imbert*.

AVERTISSEMENT. xj

aux chef-d'œuvres que le Public a droit d'attendre de ses talents... Je ne croyois pas, Monsieur, que ces traits dussent jamais se tourner contre vous. Mais depuis qu'on m'a instruit de vos inquiétudes & de vos clameurs, j'ai compris que votre *amour-propre* étoit trop peu robuste pour ne pas se laisser aller à ces petites foiblesses de l'humanité, & qu'il étoit bien plus facile de donner avec emphase des leçons de patience, de modération & de courage, que de les pratiquer...

Mais je vous arrête trop long-temps. Lisez, Monsieur, lisez ces *Observations* que je vous ai adressées. Vous jugerez par vous-même, & non sur des rapports peu exacts, ni sur des conjectures incertaines, si vos plaintes sont bien fondées. Peut-être jugerez-vous qu'elles ne sont appuyées d'aucune preuve solide; & alors vous sentirez votre peur se dissiper,

xij **AVERTISSEMENT.**

& le calme renâître dans votre ame naturellement pacifique. Si au contraire ces alarmes vous paroissent avoir quelque fondement, il sera toujours temps de crier de toutes vos forces contre ces Observations, comme on a fait contre les Trois Siecles.

Du 25 Juin 1774.



OBSERVATIONS



OBSERVATIONS

SUR

LA LITTÉRATURE,

A MONSIEUR ***.



PREMIERE LETTRE.

JE viens de lire, Monsieur, la seconde Édition de votre Ouvrage. Les changements que vous y avez faits, sont une preuve que vous vous rendez volontiers aux raisons que vous croyez plausibles. Peut-être auriez-vous adopté quelqu'une de mes observations, si j'eusse pu vous les communiquer plutôt. Quoi qu'il en soit, comme vous dites dans la Préface (pag. 2.), que *le citoyen le plus*

A

obscur n'excede pas les bornes de son pouvoir, quand il entreprend de juger les Auteurs, même les plus illustres, j'ai cru pouvoir m'appuyer sur ce principe, pour vous proposer quelques doutes. Ce n'est certainement de ma part ni haine, ni malignité, ni envie. Le desir d'éclaircir quelques points de Littérature, de m'instruire en vous les proposant, & de contribuer à la perfection d'un ouvrage qui peut devenir extrêmement utile, sont les seuls motifs qui m'ont engagé à faire des observations sur le Dictionnaire des *Trois Siècles*. En le lisant, j'apperçus, ou je crus appercevoir plusieurs défauts, entr'autres un peu de partialité & d'affectation dans les décisions, & plusieurs fautes dans le langage. Je crus aussi que ce seroit vous rendre service, que de vous adresser des remarques impartiales & modérées, qui pussent vous porter à faire quelques changements. Vous vous étiez expliqué de la manière la plus franche & la plus nette sur l'utilité d'une Critique sage, dans votre Préface (pag. 2.) & ailleurs (a); je sçais que vous

(a) T. I. p. 80, art. *Baillet*. T. II, p. 200, art. *Imbert*.
T. III, p. 452, art. *Villiers*.

avez tenu souvent, & même depuis peu ce langage. Ainsi, vos paroles & vos écrits sont d'accord; & si vos amis trouvoient mauvais qu'on fit quelques réflexions sur cet Ouvrage, c'est qu'ils connoitroient mal vos sentiments: pour moi, je ne doute point de votre sincérité. Je vais donc vous proposer ce que j'ai observé moi-même & ce que j'ai entendu dire à différentes personnes. Je tâcherai de suivre vos principes, c'est-à-dire, de ne laisser rien échapper qui puisse dérober à l'Auteur la gloire qu'il mérite.

Il en mérite en effet beaucoup. La Préface de l'Ouvrage m'a paru à moi & à bien d'autres, qui valent mieux que moi, pleine de bonnes idées & d'expressions mâles, nobles (à quelques-unes près) & propres à ranimer l'émulation parmi les gens de Lettres, & à inspirer, sur-tout aux jeunes Littérateurs, l'amour de l'étude & du bon goût. Mais vos Censeurs, sans se laisser éblouir par de grandes beautés qui brillent dans cette Préface, dans l'Avertissement de la seconde Édition, & dans le corps de l'Ouvrage, ont cherché des défauts, & en ont trouvé: car quel ouvrage en est exempt?

Ils ont commencé par attaquer le langage & le style.

Ensuite ils ont blâmé le plan de l'Ouvrage, l'ont comparé aux productions les plus méprisables, & ont assuré que vous n'en étiez point l'Auteur.

Ils ont prétendu & ils ont prouvé que vous aviez oublié plusieurs Auteurs dignes d'éloges.

Ils sont persuadés que parmi ceux dont vous avez parlé, il y en a un grand nombre dont vous avez parlé avec beaucoup de partialité;

Que le zèle, dont vous vous étiez paré en louant la vertu, n'étoit pas aussi pur qu'il étoit vif.

Enfin, que vous n'aviez qu'ébauché bien des portraits sans les achever, ne disant qu'une partie de ce que vous auriez pu dire, & négligeant de former le bon goût par des louanges & par des critiques bien placées. Tous ces articles (qui malgré la seconde Edition de votre Ouvrage peuvent encore souffrir quelque difficulté) feront la matière de cette Lettre & des Lettres suivantes.

Réflexions sur le langage de l'Auteur des T. S.

Je conviens que, s'il s'agissoit d'une pièce d'Éloquence, il ne faudroit pas trop chicaner sur quelques expressions négligées & incorrectes. Mais les Trois S. sont un ouvrage didactique,

qui censure tous les défauts, grands ou petits, de jugement ou de style, de langage ou de pensée, de raisonnement ou d'imagination, & cela dans des *Auteurs célèbres*. Or, comme vous le dites vous-même, *quand on veut relever les fautes de langage, il faut* (T. I, p. 24.) *bien se donner de garde de prêter soi-même à la censure*. Mais, comme il est difficile qu'il n'échappe pas quelque défaut à l'Auteur le plus attentif, vous ne devez pas trouver mauvais qu'on vous en avertisse, sur-tout si on le fait d'une manière honnête, mesurée & sans perdre l'estime due à l'Ouvrage & à l'Auteur.

C'est dans cette persuasion, Monsieur, que je crois pouvoir mettre sous vos yeux plusieurs expressions qu'on a blâmées, ce me semble, avec quelque fondement; par exemple, *M. Clément qui roule son style... Chapelain a 100 lieues delà... une ame symétrique... L'anathème des Muses épiques... Des vers qui ont l'air d'avoir été arrachés par violence à la nature... Un tas d'inepties & d'extravagances qui suffoquent les idées... Le choix des ouvrages dirigé par la tournure de son esprit... De Francheville mort pour son compte... Des étincelles qui avorment... Des qualités indispensables à un bon ouvrage... Des Aboyeurs secondaires... Un fausse*
A iij

philosophique... Pièces fugitives, pièces à fuir. Les beaux yeux de la Cassette d'Harpagon... Une Amplification ambitieuse. Une Abréviation famélique, &c. Vous avez laissé dans votre seconde Édition la plupart de ces expressions qui sont contre la pureté du langage. Vous y en avez même ajouté de nouvelles, comme, *le courage des pensées* (T. I, art. Beauvais.) Un autre genre de *déconvenue*, (*ib.* art. de la Harpe.) Molière eût *conspué* cette multitude de Drames, (T. III, art. Piron)... *Exubérance de richesses*, (T. III, p. 391, art. Thomas); & cette exclamation, *grands Dieux!* exclamation toute profane, (*ib.* p. 389.)... Je ne condamnerois pas si aisément le sens de l'épigraphe, & j'aurois de la peine à vous accuser, ainsi qu'on l'a fait, d'avoir renoncé, dans cette épigraphe, à *plaire à votre siècle*; il est évident que vous ne parlez point de votre siècle, mais des seuls Philosophes. Je crois qu'on peut aussi justifier cette autre réflexion: *Que doit-on penser de la calomnie, quand, sans aucun égard, la fureur la débite par vengeance & par malignité?* Car cela ne signifie pas nécessairement & absolument, comme on l'a prétendu, que la calomnie est quelquefois louable quand elle a de bons motifs, mais cela peut aussi

signifier que la calomnie a différents degrés qui rendent cette passion plus ou moins odieuse selon les circonstances. Cet endroit a été changé dans la seconde Édition, & les termes que vous employez servent en même temps à détruire l'objection qui avoit été faite. Quant aux jeux de mots que vous faites sur l'interprétation de la nature, sur les *aveugles* & les *sourds*, sur les *filles repenties*, &c. je pense avec l'Auteur, chargé alors du Journal de Trévoux, que vous avez voulu parodier les titres de ces ouvrages & les critiquer, ce qui est très-permis. C'est ainsi que l'Auteur de l'*Addition* le fait lui-même à votre égard, lorsqu'il dit que dans le Tableau Philosophique de l'Esprit de M. de Voltaire, il n'y a *ni esprit, ni philosophie*...

Je vais marquer, en suivant l'ordre des tomes & des pages de votre seconde Édition *in-8°*, plusieurs autres expressions qui m'ont paru peu exactes. Je crains d'être ou trop difficile, ou trop peu instruit sur quelques-unes: je m'en rapporterai volontiers à vous.

Tom. I, p. 57, art. ARNAUD (BACULARD)... Vous blâmez ceux qui emploient *le luxe typographique* pour faire valoir leurs ouvrages, & vous dites: *on loue le talent du Graveur sé-*

parement de celui de l'Écrivain : les planches sont renvoyées à l'Artiste & ne servent de rien à l'Auteur qui prétendoit par elles se sauver du naufrage.

Vous faites allusion à une planche sur laquelle on se sauve du naufrage ; c'est une petite antithèse, une petite pointe, un jeu de mots puéril.

Page 60. ARTAUD. Le premier de ses ouvrages est mort subitement.

Page 81. Ouvrages de BAILLI, frappés de mort au moment qu'ils ont paru.

Page 195. Fables de BOURSAUT, si elles ne sont pas à la vérité comparables à celles de Lafontaine ; c'est que &c. Ces termes se contredisent ; si, forme un doute ; à la vérité, le fait disparaître.

Page 201. Art. BOZE. Quand on loue les autres, il faut s'oublier soi-même ; on ne prouve que mieux par-là qu'on est digne d'être loué soi-même. Soi-même est-il bien répété ?

Page 320. BRUN DE GRANVILLE. Il est malheureux pour lui qu'on n'aye conservé que le titre. Il faut qu'on n'ait conservé.

Page 224. LA BRUYERE. Que prouve cette difficulté, sinon que les talents dégèrent & qu'on ne les cultive & ne les nourrit pas assez ?

Ne faut-il pas, & qu'on ne les nourrit pas assez ?

Page 253. CAPPERONNIER. Ce ne sont pas les seuls services qu'il a rendus... pour, qu'il ait rendus.

Page 272. Dom CEILLIER... qui ne soignoit pas assez son style, comme la plupart des Sçavants de son Ordre. N'y a-t-il pas ici quelque chose de louche ? Est-ce une critique des Bénédictins, est-ce un éloge que vous faites ?

P. 309. CLÉMENT (Prédicateur). L'éloquence tendre & onctueuse. Le mot onctueux n'a pas encore signifié plein d'onction, excepté chez M. Dinouart. Si quelqu'Auteur d'une certaine réputation l'a employé, en sorte qu'il soit passé en usage, je me rétracte.

Page 368. COULANGES. Ce Poète, qui vit encore, n'est point parent du Chanfonnier, & ses vers le prouvent bien. = Croyez-vous cette preuve bien bonne ?

P. 379. CREBILLON, le fils. Est-il facile de bien écrire, quand on fait parler le vice ? Hélas ! que trop. Combien d'ouvrages en toute sorte de langues sont libertins, impies, obscènes, & par malheur, très-bien écrits !

Page 402. D'ANGEAU. Il est très-vraisemblable que M. le Marquis d'Angeau ait pu

éclaircir beaucoup de faits... Il me semble, Monsieur, que ces mots *ait pu*, ne doivent guere se mettre qu'avec une interrogation ou une négation, en disant: il n'est pas contre la vraisemblance, ou, *est-il* contre la vraisemblance que M. le Marquis d'Angeau *ait pu*, &c.

Page 509. ESPAGNAC. *En en* pratiquant les maximes. Je sçais qu'à la rigueur, cette répétition (*en en*) est exacte, & quelques Auteurs estimables l'emploient; mais ne seroit-il pas mieux de l'éviter?

Page 460. Art. DIDEROT, ligne 17. *Avant d'appercevoir...* Plusieurs Écrivains font cette faute, ou plutôt, ce n'est plus une faute depuis que des Auteurs célèbres sont dans l'usage de s'en servir. Mais jusques-là on disoit, *avant que d'appercevoir*.

Page 462. Je finis ce premier tome par une petite chicane; vous écrivez interprète avec un circonflexe sur la pénultième, ce qui peut tromper de jeunes Poètes qui feroient rimer *interprètes* avec *fêtes*, *têtes*... Il me semble que ces mots, *interprète*, *prophète*, ont la pénultième breve, & se prononcent comme *gazette*, *chansonnette*, *parfaite*, &c.

Tom. II, p. 168. HARDOUIN, *un des plus*

profonds & le plus singulier de tous les Sçavants qui aient paru dans la Littérature.

Seroit-ce encore une chicane que de vous faire remarquer le peu d'exactitude de cette construction? Dit-on, *un des plus profonds de tous les Sçavants*?

Page 310. LINGUET. *Prestigieuse*, si ce mot est françois, il est au moins bien rare; peut-être est-il de votre invention. Il faudra voir ce que décidera l'usage, *quem penes arbitrium est*, &c.

Page 343. MALEBRANCHE: *Pour faire accoucher ses Auditeurs des vérités*, &c. Cette façon de parler paroîtra sans doute excusable à ceux qui sçavent ce que Socrate disoit souvent, qu'il étoit la Sage-femme des gens d'esprit, parce qu'il les faisoit accoucher des vérités qui étoient en eux & dont ils ne se doutoient pas. Mais Moliere, dans les *Femmes sçavantes*, a attaché à cette expression un ridicule que l'autorité de Socrate ne fera peut-être pas disparoître; car on se rappelle aisément ces deux vers de Trissotin:

Le sort de ce Sonnet a de quoi vous toucher,
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

Page 429. MERCIER. Il s'est jeté à corps

perdu dans la composition des Drames.

Tom. III, p. 97. Art. POISSON. On est plus pardonnable ; il étoit aisé de mettre *excusable* ; le mot *pardonnable* s'applique, je crois, aux choses bien mieux qu'aux personnes.

Page 143. RACINE. *Nemo ex omni parte beatus*. Vouddriez-vous bien, Monsieur, ou pourriez-vous me dire d'où vient ce passage, & citer le livre ou l'Auteur ? Ne feroit-il point altéré & formé sur ces mots d'Horace.

Nihil est ab omni

Parte beatum.

C'est peut-être un passage attribué fausement à quelq'Auteur, comme ce vers attribué à Ovide, & qu'on m'a assuré n'être point dans Ovide.

Gutta cavat lapidem, non vi sed sæpè cadendo.

L'eau qui tombe goutte à goutte, perce le plus dur rocher.

Page 294. Art. SAINT-LAMBERT, amour-propre *robuste*

Page 311. SANLECQUE. *Quoique Boileau ne l'estimât pas comme il le paroît*. Le n'est-il point de trop ?

Page 283. SAUVIGNY. *Tel absurde & ridicule qu'on puisse se le figurer*. Vous citez ce mor-

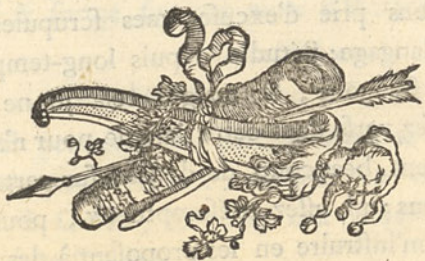
ceau sans reprendre cette faute *tel absurde que*, au lieu de *quelque absurde que...*

VAVASSEUR. Ses ouvrages en prose, *aussi* en latin.

Voilà bien des notes, Monsieur ; mais la plupart des fautes que j'ai remarquées, peuvent être attribuées à l'Imprimeur ; quelques autres sont apparemment sur votre compte ; & la critique de quelques-unes peut venir de mon ignorance.

Je vous prie d'excuser mes scrupules en fait de langage : j'étudie depuis long-temps la langue françoise, & malgré cela je ne suis point assez versé dans cette langue pour n'avoir pas souvent beaucoup de doutes sur certaines expressions ; ni assez présomptueux, pour refuser de m'instruire en les proposant à des gens éclairés. Les réflexions que je vous adresse dans cette première Lettre, n'ont rien de fort piquant, à prendre ce mot dans les deux sens qu'il présente, soit par rapport aux Lecteurs qui ne trouveront rien de brillant, ni d'élégant, ni de faillant dans le style, soit par rapport à vous qui n'y verrez aucun trait de mauvaise humeur qui puisse vous blesser ; je n'ai point eu d'autre intention que d'écrire d'une manière fort simple, &

de vous porter à faire quelques changements si vous approuvez mes notes, ou à me faire part de vos sentiments si vous désapprouvez les miens. Je suis, Monsieur, &c.



 LETTRE II.

*Sur le plan de l'Ouvrage & le nom de
l'Auteur des T. S.*

V ENGER la religion, les mœurs, le bon goût, rien n'est plus beau ; c'est un dessein digne d'un grand esprit & d'un grand courage. Mais tout beau qu'il est, il rentre un peu dans le plan du Dictionnaire de M. l'Abbé Ladvocat, de celui des Hommes illustres, des réflexions de M. Palifot, & sur-tout du Nouveau Dictionnaire historique.

Pour le rendre supérieur, ou moins semblable à ces différents ouvrages, & très-utile à la Littérature, vous auriez pu exposer l'état des Sciences sous François I, ensuite, comment ces Sciences ont été perfectionnées depuis ce temps-là ; la différence d'un siècle à l'autre, les nuances insensibles par lesquelles les Beaux-Arts ont passé avant que d'arriver à l'état où ils ont été sous Louis XIV ; les nuances très-sensibles de leur décadence dans le siècle présent ; la ressemblance de ces progrès & de

cette décadence avant & après les siècles de *Periclès*, de *Auguste*, de *Léon X*, de *Louis-le-Grand* (quelques réflexions générales de *Vel-leius Paternulus* dans son premier Livre auroient pu servir) enfin les moyens qu'on pourroit employer pour remédier à ce mal, ou pour prévenir la chute totale de la Littérature. Ce projet, Monsieur, est digne de vous, & vous avez tout ce qu'il faut pour l'exécuter.

Alors on ne pourroit plus regarder votre ouvrage comme (a) une *imitation servile des ouvrages d'autrui*, ni le comparer à ces *productions inutiles & méprisables qui tombent dans l'oubli presque aussi-tôt qu'elles ont paru*. Ce n'est pas que j'approuve ce qu'on a dit des Trois Siècles, lorsqu'on les a comparés aux ouvrages qui se perdent dans l'éternel oubli, tels que sont les *petites Feuilles*, les *gros Dictionnaires*, les *Libelles insolents*, les *Épigrammes plates ou atroces*, enfin toutes les productions de l'*impuissante & malheureuse médiocrité*. Ce morceau de critique, tout méprisant qu'il est, offre cependant quelque chose de consolant pour vous; car c'est faire honneur à un ouvrage, que de le comparer aux gros Dictionnaires, à celui

(a) Voyez le Mercure de Janvier 1773.

de la Martinière, de Trévoux, d'Expilly, de l'Académie, de Robert Étienne, qui sont tous des Dictionnaires très-gros, très-estimés, & très-estimables, sans parler du Dictionnaire de l'Encyclopédie, le plus gros de tous.

Mais, direz-vous, en soutenant que mon Ouvrage est mauvais, comment craignent-ils de convenir que j'en suis l'Auteur?

On peut expliquer, Monsieur, cette contradiction apparente, par un raisonnement bien simple; & vos Adversaires répondront qu'un ouvrage est regardé comme mauvais, lorsqu'avec un petit nombre de bonnes réflexions, il contient un ramas de choses foibles & en très-grand nombre. Or, diront-ils, comme le mauvais domine dans l'ouvrage en question, on peut l'attribuer à M. S. & l'ouvrage, en ce sens, est à lui, mais ce qu'il y a de bon, est d'une autre main; donc il appartient à plusieurs Auteurs.

D'autres arrivent au même but par un autre chemin. Ils soutiennent que l'ouvrage est rempli d'excellentes réflexions, & mérite l'estime de tous ceux qui aiment la Religion, les bonnes mœurs, & les Belles-Lettres; & c'est pour cela même qu'ils vous disputent l'honneur d'y avoir travaillé, si ce n'est, disent-

ils, à quelques réflexions triviales qui ne paroissent pas être de la même main que tant de morceaux sublimes, exprimés avec force & avec éloquence (a).

Une nouvelle raison qui paroît assez bonne, c'est le mécontentement qu'on a apperçu dans quelques personnes de beaucoup d'esprit, & bien capables d'avoir travaillé à ce qu'il y a de plus parfait dans votre Livre. Leur peine sur les critiques qu'on a faites, & sur celles qu'on pouvoit faire encore, & leurs plaintes répétées dans différentes occasions, tout cela a décelé l'intérêt secret qu'ils prenoient à votre ouvrage.

Mais ce qu'on vous a objecté de plus spécieux, c'est la différence qui se trouve dans les jugemens que vous avez portés en différens temps. *L'Addition* qui vous a été adressée en forme de Lettre, parmi plusieurs réflexions qui méritent votre attention, insiste

(a) Ces mots de la Préface, *nous déclarons, nous dirions, &c.* ont fait croire à quelques personnes qu'il y avoit plusieurs Auteurs des *Trois S. Nous*, est une expression très en usage pour signifier une seule personne, & nous suivons cet usage dans ces Lettres, qui certainement ne font point de plusieurs Auteurs.

fortement sur cette contradiction; elle est sensible dans les articles *Beauzée*, *Marmontel*, *J.-J. Rousseau*, *Thomas*, & sur-tout à l'article de *M. de Voltaire*; & vous ne devez pas être étonné qu'on ait regardé la critique & l'éloge que vous faites de cet Auteur célèbre, comme deux morceaux bien opposés; & je ne sçais trop comment vous les accorderez: car enfin, vous passez pour l'Auteur du *Dictionnaire de la Littérature*, où vous prodiguez des louanges à M. de Voltaire avec la plus grande profusion; donc quiconque estime votre droiture, niera constamment que vous soyez l'Auteur des *T. S.* puisqu'il semble que dans les articles ci-dessus indiqués, l'un des deux ouvrages ait été fait uniquement pour réfuter l'autre. Il n'y a qu'un seul parti à prendre dans une position si délicate, mais il faut pour cela un terrible courage. Alors vous resterez en possession de l'un & de l'autre ouvrage. Le défi que vous avez donné, & la déclaration qu'on lit dans plusieurs Journaux; l'air content & triomphant qui brille dans vos yeux & sur votre visage, quand vous parlez des *Trois Siecles*; votre vivacité à les défendre; des morceaux que vous montrez, écrits de votre main; des amis qui vous ont vu tra-

vailler, rêver, ajouter, effacer, & qui le disent par-tout ; tant de personnes témoins de vos courses, de vos lectures, de vos recherches, de vos inquiétudes, de vos fatigues ; tout cela contribuera à dissiper tous les doutes, s'il en restoit encore. D'ailleurs, en lisant le Dictionnaire de Littérature, le Tableau Philosophique, & le Dictionnaire des Trois S. on apperçoit le même style, sur-tout dans les deux derniers, & il est difficile de les comparer, sans être persuadé qu'ils sont du même Auteur (a). De tous les Littérateurs à qui j'en ai parlé, je n'en ai trouvé que trois ou quatre qui m'aient contredit avec opiniâtreté. L'un d'eux sur-tout m'embarassa, parce que ses raisons avoient quelque chose d'imposant, & qu'il les disoit avec un air d'assurance qui me faisoit trembler pour vous ; mais j'avois pour moi votre déclaration, celle des Auteurs soupçonnés de vous avoir aidé, la voix du public, & le silence & le consentement tacite de ceux qui d'abord en avoient

(a) Quelqu'un a remarqué que certaines fautes de langage dans les T. S. prouvoient que l'Auteur est Languedocien ; nouvelle preuve qui, sans être décisive, est favorable à M. S.

douté ; « tout cela (me disoit mon Adversaire)
 » vous paroît bon , fort & convaincant , &
 » cependant M. S. n'est point l'Auteur des
 » T. S. Car enfin , si c'étoit un Professeur de
 » Belles-Lettres , ou un Académicien , ou un
 » Journaliste versé dans l'étude des Beaux-Arts ,
 » ou un Littérateur connu par quelques essais
 » sur la Littérature , on pourroit lui attribuer
 » le Dictionnaire des Trois S. Mais... mais, lui
 » dis-je en l'interrompant , le *Tableau Philoso-*
 » *phique* & le *Dictionnaire de Littérature*, ne sont-
 » ils pas..... » — Non. — Alors, lassé d'une résistance si opiniâtre, & piqué de voir un homme déterminé à tout nier, j'eus recours à un raisonnement qui me réussit. De quel front, lui repliquai-je, M. S. oseroit-il s'exposer à la confusion d'un certain Bathylle, qui s'attribua les deux vers de Virgile, & devint la fable des Romains, quand le véritable Auteur fut connu ? Supposons pour un moment M. S. dans la même position, que dira le Public qu'il aura trompé, & les personnes distinguées par leur rang, par leur naissance & par leur mérite, qui ont été charmées de son Ouvrage, & qui ont accueilli l'Auteur avec la plus grande distinction ? Ses amis & ses ennemis, ses admirateurs & ses censeurs ne se réuniront-ils

pas contre lui ? & lui-même que dira-t-il ? que pourra-t-il dire ? où fuir , où se cacher pour se dérober aux huées de tout Paris ? Ne le regardera-t-on pas comme ceux dont parle l'Orateur Romain , qui ne gardent aucunes bornes dans leur hardiesse & qui poussent l'impudence jusqu'à l'excès le plus infoutenable (a).

Or , ceux qui connoissent M. L. S. savent que ce n'est point là son caractère ; qu'il est honnête & prudent , & par conséquent incapable de se parer si hardiment des plumes du Paon & de s'exposer aux railleries du Public. Mais poussons l'hypothèse plus loin ; si quelque autre s'avise de se donner pour l'Auteur des Trois S. & que M. S. persiste à lui disputer cet honneur , quelles preuves pourront convaincre celui-ci ? Faudra-t-il un nouveau Salomon pour décider qui des deux Antagonistes est le pere de l'Ouvrage en question ? Croyez-moi ; ne fût-il pas le véritable Auteur , il passera toujours pour l'être.

Tout ceci , Monsieur , fut dit avec un ton de fermeté qui eut son effet ; car je n'avois pas encore achevé de parler , que notre Ad-

(a) *Qui semel transferit modestiæ finem , hunc oportet esse graviter impudentem.*

verseire étoit déjà parti. Ce ne fut pas sans me lancer de loin quelques traits... *Tous les jours... tous les matins... de S. André-des-Arcs... sa signature... Martin... Oh ! oh ! nous verrons...*

Ce font là les mots que j'attrapai à la volée ; que signifient-ils ? Sont-ce des injures contre vous ou contre moi ? Je demanderai l'explication de cette énigme à notre antagoniste , si je le revois. Mais je ne le crois pas capable de rien dire d'injurieux. J'aime mieux croire qu'il fut frappé de mes raisons , confus de sa résistance , & convaincu que vous étiez l'Auteur des Trois S.

Ce titre qui , à bien des égards , peut vous honorer , va vous exposer à de nouvelles attaques , sujet d'une Troisième Lettre.





L E T T R E I I I .

Sur les Auteurs oubliés dans les T. S.

C'EST donc à vous, Monsieur, qu'il faut croire qu'appartient ce Livre fameux qui fait tant de bruit, & qui a excité tant de plaintes dans la république des Lettres. Ces plaintes roulent sur les Auteurs que vous avez oubliés, & sur ceux dont vous avez parlé: il ne s'agira dans cette Lettre que des premiers, les autres feront la matière de la Lettre suivante. Mais avant tout, je vous prie, Monsieur, de remarquer que ni dans cette Lettre, ni dans celles qui la suivront, je ne parlerai de ces Auteurs qu'avec beaucoup d'impartialité.

Je n'ignore pas que tel est le langage de tous ceux qui parlent des ouvrages d'autrui. Ils affichent la plus grande droiture, une impartialité à l'épreuve de l'examen le plus sévère. Mais suivez-les dans leurs critiques & dans leurs éloges, & vous découvrirez bientôt pour qui ils ont de la haine ou de l'amitié. Sont-ils obligés de critiquer les ouvrages de

leurs amis? C'est avec une douceur, une charité tout-à-fai chrétienne & édifiantes, qui portent insensiblement le Lecteur à plaindre affectueusement les Auteurs critiqués, & à estimer leurs ouvrages & leurs personnes. Mais quand ils parlent de certains personnages, objets de leur haine, dont ils ne peuvent se dispenser de louer les écrits, on sent un hommage forcé, une touche dure, je ne sçais quel ton d'aigreur qui remplit l'esprit du Lecteur de préventions contre ceux même dont on a lu l'éloge. Ces éloges équivoques serviront pour répondre à ceux d'un même corps qui se plaindroient d'avoir été maltraités, & feront cités comme une preuve d'impartialité. Souvent pour être moins odieux, on masque sa critique sous le nom d'autrui, & l'on a quelquefois la mal-adresse d'adopter en preuve les témoignages des parties ennemies. Demandez au nouveau Dictionnaire Historique si je n'ai pas deviné son secret. J'y reviendrai sans affectation quand l'occasion s'en présentera. Mais je ne nierai point que ce Dictionnaire ne soit à bien des égards instructif, curieux, intéressant; le style est net, concis; la plupart des faits y sont détaillés & attachent le Lecteur. L'expression est bonne, elle n'est pas cependant aussi noble, aussi élo-

quente que la vôtre, mais on s'écarte moins de son objet. Il est vrai qu'en paroissant vous écarter par des excursions, elles sont toujours instructives & analogues à votre plan & au sujet que vous traitez.

Je tâcherai, Monsieur, de profiter de vos réflexions, pour n'être point partial. Peut-être le paroîtrai-je sans l'être, ou le ferai-je sans le sçavoir, & certainement sans le vouloir : car je puis dire avec vous, d'après le Poète latin, *Tros Rutulique fuit...* que les Auteurs soient attachés à tel ou tel Corps, à telle ou telle opinion; en un mot, quels qu'ils soient, leurs ouvrages seuls & ce que vous en avez dit, feront la matière des Lettres que je vous écris, & des questions que je vais vous proposer uniquement sur la Littérature.

Parmi les Ouvrages que vous citez à votre tribunal, vous auriez du, dit-on, choisir plus d'ouvrages françois & beaucoup moins d'ouvrages latins; je ne suis pas de ce sentiment quant au dernier point. La lecture des Auteurs du siècle d'Auguste, & de ceux des Modernes, qui dans la même langue ont le plus approché de leur façon de penser & de s'exprimer, peut piquer d'une louable émulation nos jeunes Littérateurs qui composent

en françois, les porter à imiter, dans les Anciens & dans les Modernes, la sublimité des pensées, la beauté des sentimens, le nombre & l'harmonie des expressions, & à conformer leur manière de penser & de s'exprimer, aux sujets plus ou moins élevés qu'ils ont à traiter. C'est à cette imitation des anciens Auteurs, que nos plus grands Poètes, dit *Boileau (a)*, sont redevables du succès de leurs écrits. Ainsi, loin de vous blâmer d'avoir examiné trop d'Ouvrages latins, je voudrois encore que vous eussiez fait mention de plusieurs que vous avez omis. Quant aux Ouvrages françois, il est certain que vous en aviez mis un assez grand nombre, que vous auriez dû ne pas mettre dans votre Ouvrage, & oublié plusieurs autres que vous auriez pu y placer. Vous avez réparé cette double inattention, & plus de trente Auteurs ont été supprimés. De ce nombre est *François Bosquet, un des plus sçavants hommes du dix-septième Siècle*, dit M. l'Abbé l'Advocat, & (comme vous l'affurez vous-même dans votre première Edition) *qui mérite une place parmi les Gens de Lettres*. Eh! pourquoi donc a-t-il perdu sa place dans la seconde? Et votre ami, le P.

(a) Lettre IV, à M. Perrault.

Colonia, dont vous aviez fait tant d'éloges, qu'est-il devenu ?

Mais (a) vous avez dédommagé le Lecteur en lui offrant plus de soixante Auteurs oubliés dans la première Edition. Parmi les morts, *Budée, Chevreau, Cordemoi, Egly de Montenant, le Président Fauchet, S. François de Sales, Gassendi, Herbelot, Mairan, la Martinière, Morand, Ramsai, de Rancé, Solignac, Tanevot, Vignoles, &c.*

(a) Si M. L. S. a des ennemis qu'il accuse de porter trop loin le ressentiment contre lui, il a des amis qui donnent dans une autre extrémité : ils voudroient qu'on ne relevât aucune de ses fautes, qu'on admirât en silence, ou qu'on louât tout ce qu'il écrit. Cette amitié est une amitié cruelle. Une critique honnête est, sans contredit, une marque d'estime & d'amitié plus certaine & plus précieuse que le silence ou la flatterie. Ce qui vient d'arriver à la seconde Edition des *Trois S.* prouve ce que j'avance. Les *Réflexions critiques* ont donné occasion à l'Auteur de refondre un grand nombre d'articles, d'ajouter beaucoup d'Auteurs oubliés, & de rendre cette Edition bien supérieure à la première. Ainsi, quand on lui représente ici qu'en retranchant encore, dans la suite, certains endroits, & ajoutant plusieurs choses, son Livre en deviendra plus parfait & plus intéressant, n'est-ce pas rendre service & à lui-même & à la Littérature ? Je sçais que tel est le sentiment de ses vrais amis.

Parmi les Auteurs vivants, vous avez distingué les Proverbes Dramatiques de M. *Carmentelle* ; Proverbes ingénieux & intéressants, & si capables de corriger les vices & les ridicules ; l'éloquence & le bon goût de M. *Coffon* dans ses Harangues latines, & l'élégance & la fidélité de sa traduction de *Tite-Live* ;... le travail, l'érudition & le jugement de M. *Dupré de Saint-Maur* dans ses Ouvrages sur les Monnoies, & son style noble, nombreux & châtié dans sa traduction du *Paradis perdu* ;... l'Ouvrage de M. *du Tems*, sur les Philosophes anciens & sur les Philosophes modernes, où l'Auteur fait paroître beaucoup d'érudition, d'impartialité & de modestie... Les *Réflexions* de M. *de Fonce-magne*, sur le Testament du *Cardinal de Richelieu*, & les Livres de M. *Furgault*, si utiles aux Belles-Lettres, n'ont point été oubliés dans ce second tome de la nouvelle Edition. Vous y faites aussi une mention honorable des vies des Saints & des Martyrs, traduites de l'Anglois par M. *Godescar*, & vous rendez justice à sa critique sage & éclairée, à l'étendue de ses connoissances, à son style pur, simple, naturel & élégant sans être affecté, ainsi qu'à l'Ouvrage profond & très-bien discuté sur la Langue Française, & aux autres Ouvrages de M. *Harduin*.

Dans votre troisieme tome, on lit avec plaisir l'éloge que vous faites de M. *Rigoley de Juvigny*. Cet éloge n'est pas court, & ne paroît pas long, parce que vous n'y dites rien de trop.

Tout le monde approuvera le caractère que vous faites de l'éloquence de M. *l'Evêque de Senlis*, tantôt pleine de chaleur & d'onction, tantôt pleine d'élégance & de variété, & toujours conforme aux sujets qu'il traite. Vous auriez pu ajouter que la Cour lui applaudit, en le reconnoissant pour un Prélat qui fait honneur à son état & à la Religion; l'Académie, pour un Littérateur instruit & éclairé; & son Diocèse, pour un Pasteur vigilant, qui instruit son Peuple par ses exemples & par ses leçons. MM. *Vernet & Zurlauben* sont du nombre des Littérateurs dont vous vantez avec raison les Ouvrages dans votre seconde Edition.

Tous ces Héros de la Littérature ne sont pas les seuls qui aient mérité de votre part un jugement favorable. Vous leur avez associé MM. *Bullet & Dandré-Bardon, Deformeaux & Gauchat, Guibert & Gourcy, Imbert & S. Symphorien, & Salaun, Sauri, Servan, Turpin*, mais chacun d'eux avec un trait de critique, qui cependant ne fera aucun tort à leur réputation, parce qu'elle est bien établie & que d'ailleurs la critique est sage & modérée.

Il y en a beaucoup d'autres encore qui méritoient vos éloges. Je ne parle pas ici de ceux qui sont ou peu connus, ou d'un mérite très-médiocre. Vouloir les nommer tous, sans oublier même *Clopinel, Cretin, Coquillard, Douville, &c.* ç'auroit été un travail plus fatigant qu'utile. D'autres n'ont de célébrité que par des personnalités odieuses & grossières, qui décelent la passion ou l'irréligion; &, sans doute, vous les avez omis volontairement. Peut-être cependant qu'un mot de critique ou d'éloge sur ce qui peut intéresser le style, n'auroit fait aucun tort à la Littérature... Pour les *Médecins, les Jurisconsultes, les Physiciens, les Géometres, les Controversistes, &c.* vous déclarez que vous ne vous y arrêtez point, pour deux raisons: premièrement, pour ne pas rendre l'Ouvrage trop volumineux; secondement, parce que vous n'aimez point à parler de ce que vous n'entendez point. Vous vous êtes mis par-là bien à l'aise; &, après tout, puisque vous avez averti que ces Auteurs n'étoient point de votre ressort, il n'est pas étonnant que vous n'en ayez point parlé: mais vous ne pouvez pas apporter les mêmes raisons pour le *Chancelier de l'Hôpital*, pour *Ogier de Gombaud, Germaine* Auteur des Révolutions de Corse,

Rhuliere, *Lauragais*, & quelques autres, sur lesquels plusieurs Critiques vous ont reproché de vive voix, ou par écrit, d'avoir gardé le silence.

Ajoutons à ceux-ci les Ouvrages écrits en latin. Peut-être vous ont-ils paru médiocres; & d'ailleurs le latin n'est plus tant à la mode. Ces deux raisons, au moins la seconde, devoient plutôt vous porter à y faire une attention plus sérieuse, pour soutenir parmi nous une Langue qui tombe dans le discrédit, & que l'ignorance & la paresse attaquent de concert. C'est par ces mêmes motifs que je m'étendrai un peu davantage pour la défendre, & solliciter votre protection en sa faveur. Car enfin ces Auteurs latins, que vous avez oubliés, font-ils donc aussi médiocres qu'on le dit? Vous y trouverez sans doute des taches, mais ces taches même auroient fourni de quoi exercer votre critique; vous auriez distingué ce qu'il y a de bon ou de médiocre, d'élégant ou de plat, de sublime ou de rampant; & j'ai sujet de croire que vous auriez trouvé plus de choses à louer qu'à reprendre. Donnons des exemples.

Ramus & *Regis* sont deux Philosophes estimés; *Bonnefont*, *Nanquier*, *Vias* ne sont point des Poètes méprisables. Vous auriez pu parler

parler du Poëme de *Perrin*, sur la mort de *Louis XIV*, & des Harangues de *Petiot*, dont vous auriez loué l'esprit, & blâmé les pointes. En lisant attentivement les Ouvrages de *la Sante*, vous auriez vu que ses Poésies sont la plupart élégantes, gracieuses, amusantes, instructives. Plusieurs de ses Harangues, entr'autres l'Oraison Funebre de *Louis XIV*, & celle qui décide de la Palme Littéraire entre les différents Peuples de l'Europe, ne sont pas indignes d'un bon Orateur; & les connoisseurs sans partialité y trouvent quelque chose de plus que de *jolies choses*. Mais comment avez-vous pu oublier, dans la premiere Edition, & louer en si peu de mots dans la seconde, les Ouvrages latins de *M. Coffin*, ses Harangues & ses Poésies? Ignorez-vous le succès de son Discours sur les Belles-Lettres, dont il décrit avec tant d'élégance & de solidité les dangers & les avantages? Ce qu'il dit dans sa Harangue sur l'utilité de l'Histoire, qui orne l'esprit, regle la conduite, & contribue à la connoissance du vrai Dieu? son Oraison Funebre du *Dauphin*, *Duc de Bourgogne*, (en 1712) un grand nombre de petits Discours, tous très-bien composés, & convenables aux circonstances où il se trouva? Enfin, com-

ment n'aviez-vous pas entendu parler de ses Hymnes, de ses Odes, de ses petites Pièces, & entr'autres d'une très-jolie Pièce latine, dans laquelle il prodigue des louanges au (a) vin de Champagne, pour répondre aux attaques de M. Grenan Panégyriste du vin de Bourgogne? Ces deux Professeurs, rivaux & amis, firent pour la gloire de leur Patrie, l'un pour le vin de Bourgogne, l'autre pour le vin de Champagne, des Pièces charmantes, dont le Public fut alors & est encore aujourd'hui enchanté.

Ici l'occasion de parler de M. Grenan se présente naturellement après M. Coffin: tous deux sont connus par des Harangues, des Hymnes & des Odes: tous deux Régents dans l'Université, avoient été omis dans la première Edition des Trois Siècles. M. Grenan (encore oublié dans la seconde Edition) outre les Poésies que vous avez dû lire, ou que vous lirez, (sans oublier un petit Prologue latin en vers iambes, d'une expression excellente & d'un goût exquis) a composé des Discours latins

(a) Dans la seconde Edition on parle de M. Coffin; & l'on dit un mot d'éloge de cette Pièce.

qui méritent d'être estimés; sur-tout un Discours sur les causes de la corruption de l'éloquence, & sur les remèdes qu'on peut y apporter. La licence des mœurs, la lecture des Romans, le mépris des anciens Auteurs, (matière de la première partie) sont les sources du mal;... une éducation sévère de la jeunesse, l'amour & le goût du vrai, la connoissance & l'estime de l'antiquité sont les remèdes propres à guérir le mal, & forment le sujet de la seconde partie. Tout cela est traité avec force & avec éloquence. L'Orateur fait voir que les mœurs, plus ou moins sévères, contribuent à rendre la manière d'écrire plus ou moins énergique. La description qu'il fait des mœurs de nos anciens François & du style propre de ce temps-là, est intéressante. On en peut dire autant de ses réflexions sur le style affecté & farci d'antithèses, sur les Livres frivoles & dangereux, dont la lecture corrompt l'esprit & le cœur des jeunes gens par un poison funeste; sur le mépris qu'on marque pour les Auteurs de l'Antiquité, & sur l'utilité qu'on en tire quand on les estime & qu'on se familiarise avec eux. La dispute de Madame Dacier & de M. de la Mothe n'est point oubliée. Les remèdes qu'il propose répondent aux causes qui

ont produit le mal, lui donnent occasion de décrire la maniere dont les jeunes Romains étoient élevés, & de faire un très-bel éloge de M. le Chancelier *d'Aguesseau*. Je ne connois point de Discours latins, composés par nos modernes François, dont la tournure soit plus dans le goût de *Cicéron*.

A la suite de ces deux Professeurs, les noms de MM. *Marin* & *Maltor* n'auroient point déparé votre Dictionnaire; & l'on ne doutoit point que, dans votre seconde Edition, vous ne fissiez entrer tous les noms des Orateurs que je viens de nommer, ainsi que des Auteurs ci-dessus indiqués. Vous les ferez sans doute revivre dans une nouvelle Edition (a).

(a) On a aussi reproché à M. l'Abbé S. de n'avoir rien dit de l'Auteur de deux Discours latins imprimés, dont l'un est *l'Apologie des Normands*; l'autre est sur la naissance du dernier Duc de Bourgogne. Mais il est certain que M. l'Abbé S. avoit dessein d'en parler. L'Auteur des deux Discours l'ayant appris par un ami, je vous prie, dit-il à cet ami, d'engager M. l'A. S. à me laisser dans l'obscurité dont je jouis, & dont je suis content; & comme on revint à la charge, voulez-vous sçavoir ajouta-t-il, ma principale raison? C'est que je travaille à quelques Observations sur les Trois Siècles. Or, soit que M. S. parle de moi favorablement, ce que je ne pré-

Mais ceux dont vous avez parlé dans celle-ci ont-ils raison de vous accuser d'avoir marqué un peu de partialité à leur égard, ou à l'égard de leurs amis? J'ai promis d'en faire le sujet de la Lettre suivante. Je suis, Monsieur, &c.

sume pas, soit qu'il parle en Juge rigoureux, ce qui est plus vraisemblable, mes observations seront regardées ou comme une marque d'ingratitude, ou comme un trait de vengeance: deux écueils que je veux éviter. Cette remontrance eut son effet. Ainsi le silence de M. S. ne mérite aucun reproche.





L E T T R E I V,

*A M. *** , soupçonné de partialité.*

LES Auteurs mécontents ne s'en tiennent pas aux simples soupçons, ils assurent que vous avez marqué beaucoup de partialité & de malignité à leur égard, & s'en plaignent hautement.

Leurs plaintes ont-elles quelque fondement? & doit-on penser qu'un Auteur qui se pique de modération, & qui donne sur ce point des regles si sages, ait pu s'en écarter?

Pour juger de cette accusation, rappelez-vous, Monsieur, certains termes un peu durs, qu'on lit dans votre Ouvrage, & qui d'ailleurs ne peuvent guere servir qu'à aigrir les esprits. Je ne les citerai pas tous; il suffira d'en citer quelques-uns.

Art. DIDÉROT, page 465. Que sert à la Littérature de partager les Philosophes en deux classes, & de les comparer, l'une à ces *Peuples imbécilles séduits par de faux oracles*, l'autre à des Prêtres fourbes & séducteurs?

Page 56, à l'Art. ARNAUD. Pourquoi re-

marquer que, s'il attaquait Malebranche, il suivit en cela la méthode qui a été, de tout temps, la ressource favorite de tous les Auteurs qui ont voulu établir leur réputation sur les débris de celle des autres? Qui vous a dit qu'il avoit cette intention? Quelle apparence même qu'il ait eu recours à une pareille ressource, lui qui, même selon vous, avoit du génie, de l'éloquence, une Littérature étendue, (ibid. page 53) toutes les qualités qui forment les grands Ecrivains, &c.? Avec tant d'avantages pouvoit-il avoir la petitesse de chercher à établir sa réputation sur les débris de celle des autres? Il y a dans votre remarque un peu de contradiction; & d'ailleurs que fait cette réflexion au plan de votre Ouvrage?

Page 493, en parlant de M. DUGUET, vous n'avez suivi ni le nouveau Dictionnaire Historique, ni le Dictionnaire des Livres J. Tous deux louent son esprit & son érudition, & l'horreur qu'il avoit pour ceux qui se défendoient par des satyres & des médisances. Mais l'un vante ses Traités de la Priere publique, de l'Eucharistie, ses Réflexions sur la conduite d'une Dame Chrétienne, sur l'Ouvrage des six jours, &c. comme des Pièces ingénieuses & chrétiennes, où l'utile est par-tout agréable... pleines

de lumieres... qu'on ne peut trop recommander à ceux qui approchent des Autels... Il assure que l'Auteur avoit le grand Arnaud pour ami. L'autre Dictionnaire trouve dans ces mêmes Ecrits des dogmes impies, & des choses indécentes & monstrueuses, & cite ce que disoit M. Arnaud, en parlant de M. Duguet: *cet homme a un clinquant qui m'éblouit les yeux, & un cliquetis qui m'étourdit les oreilles.* Voilà des décisions bien différentes.

Pour vous, Monsieur, vous faites un éloge brillant de M. Duguet, & cet éloge doit faire oublier le petit trait de satyre de la premiere Edition, où vous l'accusiez d'un peu d'âcreté dans ses Ecrits. Mais cet éloge n'est pas net, & vous lui reprochez deux défauts puisés, dites-vous, dans une Ecole célèbre: de forte que l'un des Dictionnaires est pour M. D., l'autre est contre; & vous, vous n'êtes ni pour ni contre, ou plutôt, vous êtes pour & contre lui, c'est-à-dire que vous êtes embarrassé. M. l'Abbé Ladvocat l'est beaucoup moins: il y va plus rondement; & ce qu'il a dit de M. Duguet est plus net, & moins équivoque.

Tome 2, page 295, n'y a-t-il pas aussi un peu d'âcreté dans ce que vous dites de

M. le Mièrè, dont vous blâmez l'esprit baroque & le peu de goût?

Je laisse tout le reste, pour ne m'arrêter qu'au seul M. de Voltaire. Vous avez parlé de lui à son article; c'étoit là le lieu. Mais pour la critique faite à l'occasion des autres Ecrivains, il me semble que vous pouviez ou vous en passer, ou l'adoucir.

Vous prétendez que M. de V. ayant attaqué différents Auteurs, vous n'avez pu vous dispenser de parler de lui à l'article de ces Auteurs. Pardonnez-moi, si je vous dis que la conséquence est fautive, & porte sur un faux principe: car vous auriez pu vous dispenser de le citer, même en citant ses paroles ou ses sentiments. En voici quelques preuves.

Tome premier, page 19, vous dites qu'ABADIE n'est pas mort fou, comme l'a avancé M. de Voltaire, qui avance tant de choses sans fondement, lorsqu'il s'agit de décrier des hommes de génie, que la Religion compte parmi ses défenseurs. Ne pouviez-vous pas mettre: *Abadie n'est pas mort fou, comme on l'a avancé sans fondement?*

Ibid, 154, après avoir parlé de M. LABLÉTERIE, ôtez, malgré M. de V. & ses Suppôts, votre réflexion n'en fera pas moins vraie.

En plaçant *M. de Cahusac* entre *Quinault* & *Lamothe*, vous remarquez que (ibid. page 238) *ce n'est pas une petite gloire pour M. de Cahusac, d'avoir réussi dans un genre où tant de Poètes célèbres ont échoué. Pourquoi ajouter ? & M. de V. lui-même.*

Page 424, vous dites qu'un Ecrivain Philosophe (*M. de V.*) prétend affoiblir le mérite du *Sonnet de Desbarreaux*, & vous ajoutez : *seroit-ce à cause des sentiments qu'il énonce ? Pourquoi fonder le cœur, & risquer ce soupçon injurieux ?*

Page 438. *DESMAHYS* a toujours respecté la Religion, les mœurs, les Lettres & les loix ; que fert d'ajouter ? quoique l'Eleve de *M. de V.*

Tome second, page 231, *LA FONTAINE* est assurément bien vengé ; mais, en ôtant le nom de *M. de V.*, vous pouviez dire tout ce que vous avez dit.

Ibid, page 147, après avoir fait un très-bel éloge de *M. GRESSET*, au lieu de dire : *M. de V. a donc eu tort*, ne pouviez-vous pas dire : *on a donc eu tort de plaisanter sur ses scrupules ?* Et d'ailleurs à quoi bon cette critique sur la *Prude* & le *Droit du Seigneur*, &c. ? Et pourquoi finir par dire qu'il a voulu être plaisant, & qu'il a oublié qu'Arlequin...


Mais vous avez supprimé dans la seconde Edition la fin de ce morceau trop méprisant, qui avoit révolté tous les partisans de *M. de V.*, & n'avoit point été approuvé de ceux mêmes qui ne sont point ses admirateurs. En adoucissant, ou supprimant les réflexions critiques dont je viens de parler, & dont plusieurs sont encore restées dans la seconde Edition, les Belles-Lettres n'y auroient rien perdu, les loix de la bienfiance & de l'humanité y auroient gagné beaucoup, & vous n'auriez pas donné occasion à bien des reproches qui vous ont été faits par les amis de *M. de V.* Quelques-uns ont été si frappés de cette affectation, qu'ils ont eu la curiosité & la patience de compter combien de fois vous aviez répété son nom ; & vous l'avez fait, selon eux, jusqu'à 74 fois : selon moi, jusqu'à 67 seulement. A ce calcul étonnant, on a joint quelques termes injurieux. Votre critique a été nommée *une impudence... le coup de pied de l'âne... un infame Libelle, vendu tout-à-fait à un Marchand de Papier ; vous, un vil détracteur, le Vautour de la Littérature, le Dogue Languedocien, un petit monstre qui manque d'esprit.* Toutes ces gentilleses, que vous avez occasionnées, ne sont guere d'honneur à la Littérature.

Eh ! Messieurs , permettez-moi de vous demander comment il se peut faire que tant de fiel entre dans l'ame de ceux qui cultivent les Arts pacifiques ?

Vous sur-tout , Monsieur , qui portez l'habit ecclésiastique , auriez-vous cru mal faire en prenant un ton de modération ; en attaquant les Ouvrages , & ménageant les Auteurs ; en tâchant de gagner à la Religion & à la vertu ceux que vous accusez de n'avoir ni l'une ni l'autre ? Je suis persuadé qu'en traitant vos Adversaires avec politesse , douceur , estime , charité , vous les auriez forcés , sinon d'approuver le fond de votre critique , au moins de n'en pas désapprouver la maniere. Or , quelle gloire pour vous , quelle consolation & quel triomphe pour la Religion , si ceux que vous traitez si mal , vous pouviez leur ôter les sentimens , & les guérir des préjugés dont vous les accusez ! L'entreprise vous paroît peut-être difficile ; mais enfin , si l'on pouvoit espérer de réussir , ce ne seroit point par des invectives. Les sarcasmes ne gagnent personne ; les disputes où il entre de l'aigreur & de la personnalité aigrissent le mal , loin de l'adoucir ; & plus les raisons sont fortes , moins elles font d'impression , quand elles sont mêlées de réflexions

injurieuses : le zele amer ne produit que de l'amertume. J'en appelle à vous-même , Monsieur , ne sont-ce pas là les maximes qui sont répandues dans votre livre ? Je ne fais que les répéter. Je sçais qu'il est beau de défendre les droits de la Religion ; mais la Religion permet-elle des personnalités qui puissent porter la haine & la vengeance dans le cœur de ceux qu'on critique ? Et d'ailleurs est-ce le zele pur de la Religion qui vous a animé ? Quelques personnes en ont douté. Je ne tarderai pas , Monsieur , à vous faire part de leurs doutes. Je suis , &c.



—————

 LETTRE V,

Sur le zèle de l'Auteur des T. S.

DANS cette cinquieme Lettre, Monsieur, ce ne sera plus contre des Auteurs qui vous méprisent, & que vous méprisez, (un peu trop de part & d'autre) que vous aurez à vous défendre, mais contre des gens vertueux, amis de la Religion, édifiés de ce que vous avez dit en faveur de M. GRESSET, tome second, page 147, qu'on avoit plaisanté sur ses scrupules au sujet des offrandes qu'il a faites à *Thalie*. Vous avez remarqué qu'il étoit très-permis à un Poëte, toujours attentif à respecter les mœurs & la Religion, de se repentir publiquement d'avoir exercé ses talents dans un genre que l'austere vertu est très-éloignée d'approuver. Cette réflexion, dont je fis part à des gens d'une morale & d'une conduite très-édifiantes, vous fit passer dans leur esprit pour un partisan déclaré de tout ce que la Religion, les mœurs, la vertu ont de plus austere & de plus parfait; pour un Auteur incapable de rien dire, de rien écrire qui parût approuver les

Pieces de Théâtre, ou donner du goût pour les lire, pour en composer, ou pour fréquenter les Spectacles. Ils acheterent votre premiere Edition avec empressement, pour voir par eux-mêmes l'endroit dont ils avoient entendu parler. Mais, en parcourant les autres articles, ils eurent tout le temps de se détromper: ils se plainquirent d'avoir rencontré par-tout un éloge affecté des Comédiens & des Spectacles, un détail recherché (& pour l'ordinaire, très-bien fait) des différentes Pieces de Théâtre, des regles qu'il faut suivre pour y réussir, un certain air de *délectation* en faisant l'éloge, non pas seulement des grands Maîtres, des Héros de la Scene, mais de toutes les petites Pieces qui avoient paru. Cela refroidit un peu ces personnes de piété de l'un & l'autre sexe. « Un Abbé, disoient-ils, un Ecclésiastique détailler les intrigues des petites Pieces Comiques, telles que (a) *la Mere Jalouse*, les *Fausses Infidélités*, (b) *la Jeune Indienne*, (c) *la Coquette*, (d) *la*

(a) Tome premier, page 95.

(b) Ibid, page 277.

(c) Tome second, page 262.

(d) Ibid.

Pupille, (a) le *Rendez-vous* ! Un Abbé !.. Ne pas se contenter de définir les Pièces de Théâtre, de les analyser, de les louer ou critiquer comme Littérateur, mais, après avoir donné d'excellents préceptes (b) contre celles qui offrent des Héros efféminés, ou des images licentieuses, détruire, pour ainsi dire, d'une main ce qu'il a construit de l'autre, & faire l'éloge des (c) *Etrennes de l'Amour*, comme d'un *joli divertissement* ; engager (d) les Auteurs à continuer de faire des Comédies ; exhorter (e) les Mécenés à protéger les *Auteurs Dramatiques* ; dire de l'un qu'il donne de grandes (f) *espérances* ; de l'autre, que ses talents pour (g) le *Barreau* l'auroient rendu célèbre, mais que sa passion pour une Comédienne l'engagea dans une autre carrière où il ne s'est pas acquis moins de gloire. Moins de gloire ! Quelle comparaison ! Comme si la gloire d'un Comédien sur le Théâ-

(a) Ibid. page 2.

(b) Tome premier, page 240.

(c) Ibid. page 239.

(d) Ibid. page 241.

(e) Tome second, pages 3 & 4.

(f) Tome premier, page 240.

(g) Ibid. page 398.

tre ;

tre, fût-il un Roscius ou un Baron, pouvoit être comparée à celle d'un Orateur au Barreau, d'un Démofthene, d'un Cicéron, d'un Cochin ! Un Abbé ! décrire élégamment, galamment (c), & même sçavamment, le caractère d'une coquette, *plus jolie qu'intéressante, son ajustement, sa taille, sa démarche, ses manières, son jargon* ! discuter avec attention, & citer avec complaisance (a) un endroit fort galant de Bachaumont, où le Poète, en parlant d'un *Berceau*, finit par dire que *l'on seroit heureux si toujours aimé de Silvie...* » Un Abbé ! un Abbé !... » Ce refrain, Monsieur, revenoit souvent.

Enfin, ils furent d'autant plus frappés, qu'ils s'attendoient moins à trouver ces descriptions. Je leur représentai inutilement que, dans les endroits où vous citiez certains Ouvrages dangereux pour les mœurs, vous aviez soin d'y placer des réflexions de prudence & de précaution ; qu'en parlant de l'Art d'aimer (b), Poème françois dans le goût de celui d'Ovide, mais qui n'est point encore imprimé, vous aviez remarqué

(a) Tome premier, page 78.

(b) Ibid. page 136, Art. BERNARD.

(c) Art. DORAT.

D

qu'il est à craindre que l'agrément qui y domine ne soit pas d'accord avec les mœurs & la décence, à l'exemple de son modèle, & qu'on doit sçavoir gré à l'Auteur de s'être borné à le lire en société. J'ajoutai qu'en rendant compte du petit Poème qui a pour titre : *Zélis au bain* (a), vous aviez critiqué le plan, comme pouvant être mieux dessiné, & l'exécution, comme pouvant être plus également soutenue; qu'ensuite, vous croyant obligé de dire un mot d'éloge, vous l'aviez tempéré par un mot de critique, en disant que les tableaux de ce petit Poème ne sçauroient être plus agréables, ni le coloris plus brillant, à trop de mollesse près.

Tout ce que je leur dis, Monsieur, pour vous justifier, ne réussit point. Ils avoient noté sur des tablettes un abrégé de tout ce qui leur paroïssoit reprehensible dans votre Dictionnaire: par-là ils me réduisoient au silence dès que j'ouvrais la bouche pour vous excuser, & répétoient sans cesse: *l'Art d'aimer !.. Zélis au bain !.. un Berceau !.. Sylvie !.. une Coquette !.. un Abbé !*

Le croirez-vous, Monsieur? un de ceux qui paroïssent si mécontents, voulut me céder,

(a) Tome troisieme, Art. PÉZÉ.

à moitié perte, vos T. S. très-bien reliés. Je refusai. Il persista à me les offrir; je persistai dans mon refus: il me les offrit en pur don; je me récriai. Enfin, un beau matin je trouvai chez moi les trois tomes. Que faire? les renvoyer? les garder? Je ne suis pas aussi scrupuleux, à beaucoup près, que celui dont il est ici question. J'ai gardé l'Ouvrage jusqu'à présent, & je crois que j'ai bien fait; qu'en pensez-vous? En attendant votre décision, je vais travailler à vous envoyer une sixieme Lettre, dans laquelle je tâcherai de vous prouver que vous auriez pu approfondir un peu davantage les caractères de plusieurs Auteurs, qui ne sont qu'ébauchés dans votre Ouvrage, tandis que d'autres sont trop chargés: car c'est de quoi se plaignent non seulement vos ennemis, mais même vos amis, & de quoi je me plaindrai avec eux dans ma sixieme Lettre, quoique je ne sois ni au rang de vos amis, ni au nombre de vos ennemis, mais seulement

Votre très-humble, &c.





L E T T R E V I,

*Examen de quelques caractères d'Auteurs
tracés dans les T. S.*

NOTEZ, je vous prie, Monsieur, le but que je me suis proposé, & que je ne perds pas de vue; c'est principalement de vous exposer, d'une manière impartiale & désintéressée, ce que j'ai cru qu'on pouvoit *ajouter* aux portraits que vous n'avez fait, pour ainsi dire, qu'ébaucher. Pour ceux qui contiennent des critiques ou des éloges fort longs, & faits avec un grand soin, je n'en ferai aucune mention. C'est dans votre Livre qu'il faudra les lire: tels sont MM. Bossuet, d'Aguesseau, Cochin, Larcher, Fréron, Rigoley, &c. &c. &c.

Je m'écarterai cependant de ce plan quand je le croirai nécessaire pour l'avantage des Belles-Lettres.

Tome second, page 22, ABELLY. Vous dites qu'il est *plus connu par ce qu'en dit Boileau*, qui l'appelle le *moëlleux Abelly*, que par ses propres Ouvrages. Mais quelle idée ce vers de B. donne-t-il de M. Abelly? En quoi le

fait-il connoître? Ses Ouvrages, que vous paraissez vous-même estimer, l'ont fait mieux connoître que ce mot de Boileau, qui l'appelle *moëlleux*, parce qu'il a fait un Ouvrage dont le titre est *Medulla Theologica*, *Moëlle Théologique*. Vos deux dernières lignes détruisent ce que vous avez dit dans les premières.

Page 23, ABRAM. Ce que vous dites de son Commentaire sur Cicéron, que tout est *noyé dans la longueur des notes*, & de son Virgile, qui est, dites-vous, *plus estimé, parce qu'il est plus court*; ce que vous ajoutez sur la *clarté & la précision qui peuvent seules établir le mérite de ces Ouvrages*, tout cela, Monsieur, est-il bien exact? Dans les notes de Boileau sur Longin, on voit Boileau lui-même cité, & M. Dacier, & M. Tollius, & M. Boivin, & M. Lefevre. Ces notes entrent dans le détail des différentes significations des mots grecs, même des conjonctions & des particules, & de quelques autres mots. Au-dessous d'un texte de deux ou trois lignes, on voit une page de notes & de réflexions dans lesquelles tout est *comme noyé*. En ferez-vous des reproches à Boileau? Ces notes sont très-utiles, me direz-vous, & toutes d'une très-grande conséquence. Je pourrois vous disputer cette très-grande uti-

lité & cette très-grande conséquence ; mais point de dispute : ce que je veux seulement conclure , c'est qu'il faut donc examiner , non pas la longueur des notes plus ou moins étendues , mais l'utilité plus ou moins grande. Je blâme , comme vous , des notes inutiles , un amas d'inepties qui n'éclaircissent rien. Le *Chef-d'œuvre d'un inconnu* & la *Dissertation sur les Lanternes* , les ont rendues ridicules ces inepties. Mais avez-vous lu attentivement ce grand Commentaire d'*Abram* , d'un bout jusqu'à l'autre , ou du moins en très-grande partie ? Croyez-vous que ce seroit un mal quand des Commentateurs aussi étendus sur les Ouvrages des Anciens , qu'*Abram* l'est sur *Cicéron* , nous présenteroient les beaux endroits de ces grands Maîtres , avec les noms de ceux dont ils auroient été ou les imitateurs ou les modeles ? Les notes rendroient l'Ouvrage plus long , mais leur utilité le rendroit plus précieux.

De même , en commentant *Virgile* , on pourroit comparer quelques morceaux , par exemple la description de la tempête , au premier livre de l'*Enéide* , avec celle d'*Homere* : on pourroit examiner en quoi les Auteurs latins comme *Pline* , *Pacat* , *Mamertin* , *Ovide* , *Stace* , *Silius-Italicus* , *Claudien* , ont imité , les uns

Cicéron , les autres *Virgile* ; la différence qui se trouve entre ces différentes descriptions , ce qu'il y a de bon ou de foible dans les imitateurs , comment il s'y faut prendre pour imiter ces Auteurs , sans les piller , comment nos Auteurs François en ont profité pour les imiter , les égaler , quelquefois même les surpasser. *Cornille* & *Racine* , *Moliere* & *Destouches* , *Boileau* & *Lafontaine* , (je ne nomme ici que les morts) & tant d'autres Ecrivains en prose & en vers , qui vivent encore , pourroient être cités ; & tout cela ne pourroit-il pas former le goût des jeunes gens ? Or , voilà précisément ce qu'ont fait *Abram* & *Lacerda* , excepté qu'ils n'ont rien dit des Auteurs François que j'ai nommés. Le fameux *Verbuge* , très-sçavant Commentateur de *Cicéron* , & bien autrement long qu'*Abram* , le cite très-souvent , & ne paroît pas le mépriser.

Vous dites que le Commentaire d'*Abram* sur *Virgile* est plus estimé , parce qu'il est plus court. Si vous disiez parce qu'il est plus clair , ce raisonnement seroit plus conséquent , parce qu'il est certain qu'un Commentaire fort long ne l'est point trop , quand il est clair , & qu'il ne contient rien d'inutile ; & qu'au contraire , un Commentaire qui n'est pas clair , quelque

court qu'il soit, ne vaut rien; & quelquefois même il est moins clair, parce qu'il est trop court. BREVIS ESSE LABORO, OBSCURUS FIO, dit *Horace*. Mais votre réflexion porte encore à faux, parce que le Cicéron d'*Abram* est bien au-dessus de son Virgile, & pour la clarté & pour l'utilité. Mais comme le Cicéron est *in-folio*, & le Virgile *in-12*, celui-ci étant fait pour être porté par les enfants, *a plus de cours*, mais n'est pas à comparer à son Cicéron. Le Commentaire d'*Abram* sur Cicéron, comme celui de *Lacerda* sur Virgile, ne sont point indignes d'être connus, quoi qu'en dise le nouveau Dictionnaire Historique. Tous deux ont toujours été estimés, & méritent de l'être.

Page 22, D'ALEMBERT. Vous avez peint *M. d'Alembert* avec soin, mais il y a une réflexion qui a fait de la peine à ses partisans: un des plus habiles Géomètres, dites-vous, parmi ceux qui n'ont point eu le génie de l'invention. Je vous avoue, Monsieur, que quand je lus cette réflexion, je vous crus bonnement sur votre parole, persuadé que vous aviez lu, examiné, discuté, approfondi tous les Ouvrages de *M. d'Alembert*; ensuite je vis dans un Journal que, dans les 14 volumes que cet Auteur a donnés au Public, il n'y en a aucun

qui ne renferme plusieurs découvertes importantes, pas un qui ne prouve un génie également original & fécond. On cite sa dynamique, sa précession des équinoxes, ses recherches sur les vents, & tout aussi-tôt, je crus qu'il avoit le génie de l'invention. J'attendois votre seconde Edition pour revenir peut-être à votre sentiment; (voyez mon ignorance & ma docilité) mais, comme vous n'avez rien dit de nouveau sur la Géométrie de *M. d'Alembert*, & que d'ailleurs vous avez déclaré, dans votre Préface, (page xv) que vous n'entendiez point cette Science, me voilà plus incertain que jamais sur ce point.

Page 36, ALEXANDRE. (*Noël*) Vous ne dites rien de plusieurs Lettres du même Auteur au *P. Daniel*. La dispute de ces deux Théologiens est curieuse, intéressante, & a éclairci bien des matières obscures & embarrassées.

Page 30, AMBROISE DE LOMBEZ, Capucin. Vous louez cet Auteur avec raison, mais vous vous engagez par-là, sans le vouloir, à dire votre sentiment sur tous les Livres ascétiques, au moins sur tous ceux qui seront bien écrits: eh! quelle entreprise! Mais vous n'en ferez rien; & alors on demandera pourquoi celui-ci plutôt que ceux-là?

Page 74, AVRIGNY. (*D.*) Vous louez ses

Memoires dogmatiques & ses Memoires sur l'Histoire universelle de l'Europe, & vous vous appuyez sur le témoignage du *nouveau Dictionnaire Historique* : mais l'éloge qu'en fait ce Dictionnaire, & que vous citez, ne regarde que les *Memoires sur l'Europe*. Pour les *Memoires Dogmatiques*, ces Mémoires, dont vous vanter, avec tout le public, la clarté, la précision, la sagesse, l'érudition, l'impartialité, ne croyez pas que le *nouveau Dictionnaire* les estime; il les méprise au contraire; & le ton d'aigreur & de mauvaise humeur qu'il montre, fait voir qu'il souffre avec peine l'estime universelle que ces *Memoires Dogmatiques* ont méritée & conservée.

Page 99, LE BATTEUX. Vous faites, à l'article de *M. le Batteux*, ce qu'il auroit été très-bon de faire à la plupart des articles des autres Auteurs, c'est-à-dire, de donner le précis de leurs Ouvrages, avec des réflexions sur chaque genre.

Page 104, BAUDORI. Quelques exemples des pointes du *P. Baudori* auroient pu servir à former le goût des jeunes gens, en leur marquant les Harangues où se trouvent ces pointes que vous blâmez : de même un mot pour expliquer ce que vous entendez par *Pieces de Col-*

lege, productions de *College*, n'auroit pas mal fait... Quelle est la cause, l'origine de ce nom? Quels Ouvrages sont dans ce genre? Que faut-il faire pour l'éviter? Voilà, Monsieur, ce que je n'ai pu éclaircir au sujet de ces façons de parler, qui paroissent claires quand on ne les définit pas, & qui embarrassent quand on veut les définir... Le *P. Baudori* a fait des *Pieces Dramatiques* qui peuvent donner lieu à une critique honnête.

Page 125, DUBELLAY. (*Joachim*) Ses petites *Pieces* sur la mort d'un chien & d'un chat sont d'un naturel charmant : rien n'est plus joli. Une comparaison avec le latin de *Sanadon*, qui les a traduites, ne seroit pas inutile aux Belles-Lettres.

Ibid, BELLENGER. Il prétend que *M. Rollin* n'entendoit pas assez bien les *Auteurs Grecs*. Cela pouvoit être, ajoutez-vous; mais cela est-il? Vous ne le dites pas; vous auriez pu le dire, comparer le Grec & le François, & ne nous pas laisser douter qui des deux, de *M. Rollin* ou de *M. Bellenger*, est reprehensible.

Page 107, BERGERAC. (*Cyrano*) Mais nous ne savons pas en quoi *Moliere* lui a des obligations. Prem. Edit. page 107.

Vous ajoutez, dans la seconde Edition,

page 132, à moins qu'on ne prétende parler d'une Scène des Femmes sçavantes, qui paroît être une imitation d'une Scène du Pédant joué.

Il falloit du moins citer les deux endroits que vous aviez en vue : car on ne voit pas trop dans quelle Scène des Femmes sçavantes. Molière a imité *Cyrano*. Quoi qu'il en soit, il est certain, 1°. que cette imitation suffiroit pour justifier ceux qui disent que Molière lui a des obligations. 2°. C'est moins des Femmes sçavantes qu'on veut parler, que des Fourberies de *Scapin*, quoique vous ne croyez pas Molière capable d'avoir voulu y puiser.

Une lecture attentive du Pédant joué de *Cyrano* vous auroit détrompé. Dans les Fourberies de *Scapin*, Acte second, Scène septième, & dans *Cyrano*, Acte second, Scène quatrième, un valet fourbe, pour extorquer de l'argent à un vieillard, vient lui annoncer que son fils a été enlevé par les Turcs. Le père s'emporte, & répète souvent ces mots : que diable alloit-il faire dans cette galère ? Et enfin, il donne l'argent qu'on a demandé. Ensuite, l'un & l'autre vieillard, dans *Cyrano* & dans Molière, est badiné par la Maîtresse de son fils, laquelle raconte au vieillard lui-même (qu'elle ne connoît pas) l'aventure du Turc & la crédulité du bon homme.

Il est vrai que les Scènes de Molière sont bien mieux présentées & plus piquantes, mais enfin, c'est exactement la même idée. Voyez Molière, *ibidem*, Acte premier, Scène troisième, & *Cyrano*, Acte troisième, Scène seconde.

Molière prétendoit, je ne sçais trop sur quel fondement, que cette idée lui appartenait, & qu'en ayant été l'inventeur, il revendiquoit son bien, & le prenoit par-tout où il le trouvoit.

Page 145. BÈZE. Vous l'avez justement blâmé comme trop licentieux. Il n'est cependant pas aussi méprisable que vous le dites pour la versification, mais il ne méritoit pas, en effet, de figurer parmi les Auteurs imprimés chez Barbou.

Page 157, BODIN, devancier de Montesquieu dans toute l'exacritude du terme. C'est faire entendre que M. de Montesquieu a été un plagiaire. Il faudroit des exemples & des citations pour adoucir ce que cette remarque a de surprenant.

Page 179, BOUCQ. Son Discours est plus d'un Homme de Lettres que d'un Régent de Collège... Vous éclaircissez ici la question que je vous ai faite ci-dessus sur les Pièces de Collège ; & de ce que vous avancez, il paroît qu'on peut conclure qu'un Régent de Collège n'est

point un Homme de Lettres, & ne peut composer un discours où tout soit discuté *d'une manière intéressante*, dont le style soit *naturel, rapide, éloquent*. Les Professeurs ne conviendront pas que cette définition soit bien exacte, & pourront vous citer en leur faveur des Pièces d'un style éloquent, rapide, naturel; mais vous en ferez quitte pour répondre que ces Pièces sont belles, *quoique Pièces de College*.

Permettez-moi, Monsieur, de vous dire ici franchement que ce petit air de mépris à l'égard des Colleges & de ceux qui y enseignent, ne convient point, quand même ce langage auroit quelque fondement. C'est avilir en quelque sorte l'enseignement public, qu'on doit rendre cher à la jeunesse; & l'on ne peut trop lui inspirer d'estime pour ceux qui sont à la tête des Sciences. D'ailleurs, ces termes vagues de *Pièces de College* ne disent rien. Il faudroit au moins examiner l'origine de ce mot. Peut-être vient-il de ce que les Pièces de College étant toujours en latin, on se fera accoutumé à les mépriser, comme on méprise ordinairement ce qu'on n'entend pas, ou ce qu'on entend moins qu'une Pièce françoise. Mauvaise raison, & bonne tout au plus pour le peuple ignorant, & non pas pour des gens lettrés &

instruits: car le mépris qui auroit pour cause l'ennui & la prévention, ne prouve pas toujours contre la bonté des Ouvrages. Il faut chercher quelqu'autre raison. Est-ce que dans les Colleges les Pièces ne valent rien? est-ce que le style en est sec, triste, gêné? est-ce que les Pièces qui sortent quelquefois des Colleges n'ont pas d'élégance, d'aménité, d'esprit, de force, en sorte qu'on regarde comme une chose prodigieuse qu'une Pièce faite au College soit agréable & intéressante?

Mais les Harangues de *MM. Hersau, Rollin, Coffart, Jouvençy, Porée*, que vous avez louées; celles de *MM. Coffin, Grenan, Le Beau*, que vous auriez dû louer; tant d'autres Pièces dont plusieurs, même en françois, sont, ce me semble, ou élégantes & agréables, ou majestueuses & sublimes, déposent contre vous. Mais vous répondrez toujours qu'il est étonnant que des Pièces de College soient d'un style naturel, rapide, éloquent. Réponse foible qui dit plus de mots que de choses, & qui ne répond point.

Je reviens à *M. Boucq*. Vous auriez pu donner une connoissance un peu plus étendue de son Plaidoyer.

Page 182, BOUGEANT. Vous pouviez remarquer que le P. Bougeant n'est pas l'inventeur du système de l'ame des bêtes.

Page 183, BOUHOURS. Vous regardez ses Ouvrages comme l'école du bon goût. Le nouveau Dictionnaire dit quelque chose de semblable, mais il fait courir le P. Bouhours chez les Dames & dans les ruelles, pour recueillir les pointes & les bons mots. Il cite tantôt les bruits populaires, tantôt les plaisanteries de quelques Littérateurs peu favorables à Bouhours : il loue, sur la fin, les entretiens d'Ariste & d'Eugene, comme étant d'un style élégant, après les avoir blâmés plus haut comme étant d'un style pesant, languissant, affecté. Votre critique est plus sage, & votre jugement plus sain & plus impartial. J'étois étonné que vous ne disiez rien de Barbier d'Aucourt, mais je me suis rappelé l'éloge que vous en avez fait en son lieu. Dans tout cela, je ne vois de votre part que de l'équité, nulles traces d'humeur ni de passion.

Page 207, BRETONNEAU, Editeur des Sermons de Bourdaloue, de Cheminai de la Rue. On m'a assuré que le P. Bretonneau n'avoit revu qu'une très-petite partie des Sermons du P. de la Rue, & que celui-ci, lorsqu'il ren-

controit

controit le P. Bretonneau, lui appliquoit l'éloge qu'on a fait de S. Martin, & l'appelloit *trium mortuorum suscitator magnificus*, parce qu'il avoit mis au jour les PP. Girouft, Bourdaloue, Cheminai.

Page 181, BRUMOY. Son Poème des passions n'est pas tout-à-fait dans le goût des Poésies du beau Siècle d'Auguste.

Si vous aviez lu celui qu'il a fait sur la Verrierie, de *Arte Vitriaria*, vous en auriez fait l'éloge. Le premier est l'ouvrage d'un très-bel-esprit ; le second, d'un homme de goût.

Page 273, CERCEAU. (Jean-Antoine DU) Nous ne parlerons point de ses Tragédies, qui sont de véritables Drames de College. Il n'en est pas ainsi de la Comédie de Grégoire, où l'esprit est égayé par de bonnes plaisanteries, &c.

1°. Le P. du Cerceau n'a fait aucune Tragédie ;

2°. Il a fait plusieurs Comédies françoises qui n'ont point été méprisées ;

3°. Ce que vous dites de ses Poésies maritimes, qu'elles sont agréables, quoique fort au-dessous de leur modele, est vrai & impartial. Vous ne seriez ni l'un, ni l'autre, si vous eussiez dit qu'elles sont fades, burlesques &

plâtes, comme l'a dit le *nouveau Dictionnaire historique* ;

4°. *Drames de College*. Voilà donc encore un nouveau genre exclu des Colleges ? Après tout, ce n'est peut-être pas un mal ; mais croyez-vous, Monsieur, qu'il soit impossible à des Professeurs de faire des Drames estimables ? Il est vrai que l'amour n'y jouera aucun rôle, si ce n'est l'amour de son Roi, l'amour de la Patrie, l'amour filial, l'amour paternel, l'amour de la Religion. Mais chacun de ces amours peut entrer dans une bonne Tragédie. On a vu le Cardinal de Polignac, & beaucoup de beaux-esprits & de gens de goût, se trouver souvent aux Tragédies du P. Porè, & y applaudir. Celles du P. de la Rue ont été estimées, & le sont encore... Les PP. Geoffroy & Villemet ont fait des Tragédies latines & des Tragédies françoises qui ont mérité les suffrages & les applaudissements des connoisseurs.

Page 274, CÉRUTTI... *Ce qui nous engage-
roit à croire que l'apologie des J... n'est pas de
lui*. Pourquoi risquer cette conjecture sur des
preuves si foibles ?

Page 301, CHEMINAIS. Il est loué chez vous
en peu de mots, & très-bien. Il y a un peu
plus de détail dans le *nouveau Dictionnaire*

historique, & quelque chose qui pique & intéresse davantage. On y loue son talent pour la Chaire, ses sentiments de Religion, son amour pour les pauvres de la campagne, qu'il alloit instruire tous les Dimanches. Qu'on dise après cela, comme tant de gens le disent de toutes parts, que le *nouveau Dictionnaire* est partial & passionné !... Mais qu'aperçois-je ? *Un petit bout d'oreille*, je crois, *échappé par malheur*... Justement... Or écoutez. Le P. Cheminais (cet homme si pieux, si zélé, si modeste) *avoit du talent pour la Poésie galante*. Et quel est le garant d'une pareille accusation ? Le *nouveau Dictionnaire*. Et quelles preuves apporte-t-il ? Aucune, parce qu'il ne nous est resté rien de lui en ce genre. Quoi ! pas une chanson, pas un vers, pas un titre de Piece ? Rien du tout. Et d'où vient donc tant de hardiesse à assurer un pareil fait ? C'est pour marquer de l'impartialité.

Page 302, CHÉRON. (*Mademoiselle*) Vous ignorez apparemment qu'elle a fait des Poésies dont quelques-unes ont été admirées de J.-B. Rousseau, entr'autres une Ode sur le Jugement dernier, qui commence par ces mots : *Quel spectacle se découvre à mes timides regards !*

Page 310, CLÉMENT, article fort long & bien discuté. Vous auriez pu citer d'excellentes réflexions sur la critique que *M. Clément* avoit faite de *M. de Lisle* & de *M. Gresset*. On les a vendues chez EDME, à Paris; & chez la veuve ROUSSEAU, à Orléans.

Page 343, COMMIRE. *Dans les grands sujets, il n'est guere qu'élégant & fleuri... Son principal talent est d'enrichir les petits sujets...* L'éloge que vous avez fait de *Commire* auroit été complet, si vous eussiez dit qu'il est ordinairement grand & sublime dans les grands sujets.

Par les grands sujets, je n'entends pas seulement les grands Poèmes héroïques, mais aussi les Pièces qui, quoiqu'assez peu étendues, ont un fond de grandeur & d'élévation qui donne lieu à des expressions nobles & sublimes. Telles sont les Odes adressées au Pape *Innocent XII*, à *Louis XIV*, au *Grand Condé*, au Cardinal de *Noailles*, au *Maréchal d'Estrées*. On peut mettre de ce nombre celle qu'il adresse au jeune *Marquis d'Estampes*, dans laquelle il fait l'éloge de *Jacques d'Estampes* *Maréchal de France*, du Cardinal de *Valençay*, & des autres grands hommes de cette Maison.

Toutes ces Odes que je viens de citer sont

pleines d'idées & d'expressions qui marquent un génie noble & élevé... (a) L'Auteur de la Préface de ses Ouvrages l'avoit déjà remarqué.

Quant à ses (b) *Idylles*, elles m'ont paru avoir beaucoup de délicatesse, & permettez-moi d'ajouter, beaucoup de sentiment.

Le nouveau Dictionnaire juge que le *P. Commire*, dans ses *Paraphrases sacrées*, n'a point connu les débuts fiers & audacieux. Ce reproche est tout-à-fait singulier. Il y a deux sortes de Pièces dans *Commire*, intitulées *Paraphrases*; sçavoir, ses *Psaumes*, & quelques *Histoires de l'Ancien Testament*. Qu'on examine la *Paraphrase des Psaumes* (c), & l'on verra aisément qu'il entre dans l'esprit du Prophète, & qu'il en imite la simplicité sublime... Ses grandes *Paraphrases* sont de petits (d) Poèmes de 300

(a) *Erat ipsi pro afflatu poetico nativa mentis excellentias.*

(b) *Uranie... Daphnis... Rivi rivales.*

(c) *Beatus vir... Quare fremuerunt... In exitu Israël... Super flumina.*

(d) *Jonas, Cap. prim. Et factum est Verbum Domini ad Jonam filium Amathi, dicens: surge, & vade*

vers, tout au plus, (*Jonas, Daniel, Elias.*) Il y observe les regles prescrites par les Maîtres de l'Art. Son début, s'il eût été *fier & audacieux*, auroit été blâmé de tous les connoisseurs, d'autant plus que le début de l'Écrivain sacré étant simple, la Paraphrase n'a point dû s'écarter de son modèle, & en effet l'a très-bien rendu. Eh ! comment le Poète s'y feroit-

in Ninivem Civitatem grandem, & prædica in eâ, quia ascendit malitia ejus coram me. Le Poète prépare ce début par un exorde nécessaire, en faisant connoître en peu de mots la Ville de Ninive.

*Urbs fuit Assyrio Ninive fundata tyranno,
Exuviiis Asiæ, mundique superba ruinis,
Quæ quantum ante alias se mole opibusque ferebat,
Tantum flagitiis ultricem Numinis iram,
Inque suas fulmen commoverat impia pœnas.
At Pater omnipotens lentus punire nocentes,
Dumque tonat, veniæ non immemor, ante rebellem
Pertentare minis populum, resolutaque luxu
Corda parat, si fortè metu commissa retractent,
Ac pacem studeant lacrymis vitamque mereri.
Ergo his Amathidem ultrò compellat Ionam,
Os cui fatidicum, mens & præfaga futuri.
Surge, ait, & celerem Ninives ad mœnia magnæ
Tende gradum, &c.*

Que d'aisance, de simplicité & d'harmonie!

il pris pour expliquer par un début *fier & audacieux* ce commencement de l'Histoire de *Jonas*: *Le Seigneur adressa la parole à Jonas, fils d'Amathi, & lui dit: levez-vous, partez, allez prêcher dans la grande Ville de Ninive, car la voix de sa malice s'est élevée jusqu'à moi...* Je dis la même chose de ce qui regarde l'Histoire de *Daniel & d'Elie*.

Auroit-on voulu que le Poète, avant que de venir à la narration du Prophète, eût fait paroître au-haut des Cieux le Tout-Puissant, environné de la Cour Céleste, au milieu des éclairs & des tonnerres, la colere & l'indignation peintes sur son front, & tout cela pour dire à *Jonas*: *allez prêcher à Ninive?*... Ce début auroit été *fier & audacieux*... & ridicule. *Commire* avoit trop de goût pour s'écarter des regles de l'art. Je souhaiterois que trois ou quatre Professeurs habiles lussent ensemble ce début du Prophète, cherchassent de concert le moyen de le paraphraser en vers latins, & qu'ils jettassent ensuite les yeux sur les vers de *Commire*; je suis persuadé qu'ils conviendroient que la poésie de ses Paraphrases est riche, ingénieuse, naturelle, & vraiment Virgilienne.

Telle est l'idée, Monsieur, qui m'est restée, après avoir relu ses Ouvrages avec la

plus sérieuse application. (a) J'aurois pu vous citer les deux beaux vers qui commencent un Poëme à la gloire de *Louis XIV*, qui font en peu de mots un très-bel éloge des Victoires de ce Monarque, & prouvent en même temps que *Commire* avoit le génie grand & élevé, quoi qu'en disent quelques Censeurs un peu prévenus (b).

Page 261, COSSART. Voilà encore un Auteur qui prouve que la belle éloquence peut être le partage d'un Homme de Collège. Seroit-il possible que la belle éloquence (même l'éloquence latine) ne fût jamais entrée dans les Collèges? ou, si elle y est entrée, sous quels Professeurs en a-t-elle été chassée? C'est à vous de nous indiquer ce moment fatal...

Cet article est bien maigre & bien sec. Vous ne parlez point de la continuation des Conciles, qui fait honneur au *P. Cossart*. Le nouveau Dictionnaire historique l'a traité d'une manière beaucoup plus intéressante.

Page 364, COTIN. Le nom de *Cotin* est passé en proverbe, pour signifier un homme méprisable; & vous commencez vous-même par lui assurer ce titre, en disant: *les Cotins*

(a) *Vicisti, Lodoice, in foque in limine belli
Exuperas hostisque metus & vota tuorum.*

(b) V. les nouv. *Diâ. hist.* & la *Bibliothèque d'un homme de goût.*

d'aujourd'hui... Cependant vous faites entendre qu'il étoit estimé à l'Hôtel de Rambouillet, & qu'il y étoit en réputation; *réputation usurpée*, dites-vous: mais sur quoi fondez-vous cette proposition? Est-il donc croyable qu'un homme estimé par des gens si estimables fût digne du mépris dont *Moliere* & *Boileau* l'ont couvert?

Page 400, DANET. Vous louez beaucoup *ses Dictionnaires françois-latin, & latin-françois*. Son Dictionnaire *latin-françois* est bon, mais le Dictionnaire *françois-latin* est très-imparfait. Tous deux ont été effacés par *Boudot, Joubert, Lebrun, les MM. Lallemand.*

Page 409, M. DE LA HARPE. Vous en avez dit beaucoup de mal, & un peu de bien. Mais vous tombez sur lui sans ménagement, à l'article de *Lacombe*, (Tome second, pag. 215.) Il y a peu de choses à ajouter au mal que vous en dites, si ce n'est peut-être leur négligence à bannir du *Mercur* des fautes contre l'exactitude de la rime. Il y a long-temps que le *Mercur* en fournit des exemples, même dans des Pièces assez sérieuses; exemples dangereux pour les jeunes Littérateurs... Je conviens aussi avec vous que la plupart des Pièces du *Mercur* sont médiocres: il y en a même qui sont si

fort au-dessous du médiocre , qu'elles ne sont pas supportables , témoin entr'autres la traduction récente en vers françois de quelques Livres de l'Énéide.

Mais en exposant ainsi , Monsieur , les défauts du *Mercur* , n'auriez-vous pas pu distinguer les morceaux qui méritent quelques louanges ? Par exemple , les Réflexions de *M. de la Harpe* sur l'esclavage honteux & la petitesse & l'humilité , c'est - à - dire la bassesse des Auteurs Dramatiques vis-à-vis des Acteurs du Théâtre , & sur le ton impérieux (*a*) de ceux-ci ?... Sa Préface sur les Lettres de Madame de Sévigné (*b*) ; sa Critique des *Leçons de Morale , de Politique & de Droit public* ?... Ce qu'il dit sur la Lettre de *M. de Cintres* a dû vous paroître sage , piquant & modéré. La comparaison qu'il fait de deux Traductions de Tite-Live , marque un amateur de la Langue du Siècle d'*Auguste*. Cependant je le crois plus versé dans la connoissance de la Langue Française que dans celle de *Cicéron* ; & j'aurois souhaité

(*a*) Décembre 1772.

(*b*) Décembre 1773.

que vous eussiez dit votre sentiment à l'occasion d'une Traduction de la *Henriade* en vers latins , qui parut au commencement de l'année dernière , & dont *M. de la Harpe* rendit compte dans le *Mercur*. Je vous communiquerai une Lettre qui fut écrite dans ce temps-là , & envoyée à un Journal ; mais elle ne parut point. Comme elle renferme une critique modérée , on a cru que *M. de la Harpe* n'en feroit point offensé.

Enfin , pour finir cet article , je sçais que malgré des défauts considérables qu'on a blâmés avec raison dans son Discours sur l'illustre *Fénelon* , plusieurs Littérateurs sans partialité y trouvent des traits nobles exprimés avec beaucoup de force & d'énergie.

Page 435 , DESHOULIERES. Son éloge est bien court. Vous auriez pu citer ce joli Impromptu qu'elle fit à Chantilly , sur les fleurs que cultivoit le grand *Condé* :

En voyant ces Œillets qu'un illustre Guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissoit des murailles,
Et ne t'étonne pas que Mars soit Jardinier.

Page 467 , DINOUART. Restons-en là. *M. Dinouart* , que vous avez si maltraité ,

mérite bien qu'on fasse une Lettre entiere pour lui seul.

C'est à quoi je travaillerai quand je vous aurai fait part de quelques réflexions sur la Traduction latine de la Henriade, dont je viens de vous parler.



LETTRE VII.

Réflexions sur la Traduction Latine de la Henriade.

JE vous ai promis, Monsieur, dans ma fixieme Lettre, de vous communiquer ces réflexions; je m'acquitte de ma promesse.

Cette Traduction, qui parut au commencement de l'année 1773, est en vers latins; & le Traducteur a si bien pris ses mesures, que chaque vers latin répond au vers françois qu'il exprime: de sorte que s'il y a trois mille vers dans la Henriade, & 28 ou 30 dans chaque page, il y aura exactement trois mille vers latins dans la Traduction, & 28 ou 30 dans chaque page, qui seront en regard vis-à-vis des vers françois. Ce projet marque peu de goût, & il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de l'exécuter d'une maniere satisfaisante.

Ce n'est pas qu'on ne puisse traduire très-littéralement, & vers pour vers, une petite Piece latine ou françoise très-courte; *Sanadon*

en a quelques exemples , & d'autres Poètes encore ; mais sur-tout *La Mothe-Houdart* , dans la traduction de ces quatre vers d'*Horace*.

*Damnosa quid non imminuit dies !
Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores , mox daturos
Progeniem vitiosorem.*

Mais que n'alterent point les temps impitoyables ! Nos peres plus méchants que n'étoient nos aïeux , Ont eu pour successeurs des enfants plus coupables , Qui seront remplacés par de pires neveux.

Il n'est pas facile de traduire d'une maniere plus élégante & plus littérale ; mais vouloir réussir de même dans la traduction d'un Poëme Épique , c'est une entreprise bien hardie. Je vais vous en faire juge , en vous envoyant la Lettre dont je vous ai parlé.

Pour être au fait , il faut se rappeler que le *Mercur*e parla de cette Traduction latine dès qu'elle parut , & que la Lettre , dont il est ici question , critique librement , mais honnêtement , & la Traduction & les Réflexions du *Mercur*e.

Il y a , dans cette Traduction , des endroits que le *Mercur*e reprend , d'autres qu'il loue , & d'autres enfin dont il ne dit ni bien , ni mal. Je vais suivre ces trois idées.

Je ne puis qu'applaudir à ce que dit la critique sur *jura probans* ,... sur *satelles veri* , pour signifier la Déesse de la vérité ; sur *malignus* , appliqué au *Duc de Guise* ; sur *dolores* , en parlant de *Médicis* , & sur *fulmineam* , en parlant des remords de sa conscience ; sur *fœdera* , pour exprimer la Ligue. Tous ces endroits me paroissent bien repris. Mais la critique me paroît un peu dure , quand elle reprend comme une *grande faute* , d'avoir terminé le premiers vers par un sens complet. Si c'en est une , elle est , je crois , très légère. Les Anciens ont ordinairement prolongé l'annonce de leurs Poëmes , pour mettre sous les yeux du Lecteur un abrégé de tout ce qu'ils avoient à dire. Mais s'ils avoient pu ou voulu la renfermer dans un seul vers , à quelle regle du goût auroient-ils manqué ? *Horace* & *Boileau* , qui ont donné des regles si belles & si détaillées pour faire éviter les défauts dans la Poésie , ont-ils parlé de celui-là ? comment leur a-t-il échappé ? n'ont-ils pas même , l'un & l'autre , cité un vers qu'ils censurent , mais dont ils ne blâment point le sens complet ?

Fortunam Priami cantabo & nobile bellum. HORACE.

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre. BOILEAU.

Ovide ne commence-t-il pas ses *Métamorphoses* par un vers dont le sens est complet ?

*In nova fert animus mutatas dicere formas
Corpora.*

Car je ne crois pas qu'on veuille s'appuyer du mot rejeté à l'autre vers, pour remarquer beaucoup de différence entre ce vers d'*Ovide* & celui de la Traduction latine dont nous parlons; & d'ailleurs le sens étant complet après *corpora*, *Ovide* n'éviteroit pas plus, que notre Traducteur, le reproche d'avoir fait une *grande faute*, & de n'avoir point *attaché l'esprit par une suspension habilement prolongée*.

Je ne nie pas que ces sortes de suspensions, quand le Poëte les emploie, ne fassent plaisir; mais en faire une règle, la donner comme un principe dont on ne peut s'écarter sans commettre une *grande faute*, c'est s'exposer à n'être pas approuvé de tous les Littérateurs versés dans l'étude de la Langue latine.

Mais, dira-t-on, *c'est finir dès le commencement*. Je réponds que c'est annoncer dès le commencement tout le sujet du Poëme. Que cette annonce se fasse en un ou deux, ou trois, ou même six vers, ce seroit toujours finir dès le commencement; & si c'est un défaut,

tous

tous les Poëmes latins ou françois sont tombés dans ce défaut.

Virgile, qui annonce en quatre vers le sujet de quatre Poëmes: *quid faciat lætas segetes*, *quò sydere terram vertere*, &c. & en quatre autres, tout le plan de son *Enéide*: *Armavirumque cano*, &c. a tout dit dès le commencement, c'est-à-dire, a tout annoncé; le blâmera-t-on en l'accusant d'avoir fini dès le commencement de son Poëme ?

On avance un autre principe, que je crains d'avoir mal compris, tant il m'a semblé extraordinaire. Après avoir proposé des règles pour l'exorde d'un Poëme, on passe à d'autres réflexions sur l'élégance de la Poésie latine, & l'on pose pour principe général, qu'il ne faut jamais finir en même temps le vers & le sens par un prétérit, parce que *rien n'est plus opposé à l'élégance latine*.

Mais, Monsieur, j'ouvre *Horace*, & je trouve dans les Odes, dans les Epîtres, dans les Satyres :

Imperii decus arrogavit. Liv. IV des Odes.

In Patriam Populumque fluxit. Liv. III.

Ignem fraude mala Gentibus intulit. Liv. I.

Et pour ne citer que des vers hexamètres ;

F

le même *Horace* ne dit-il pas dans ses *Epitres* ?

Quod cupidè petiit , maturè plena reliquit. Liv. II.
Nec vixit malè qui natus moriensque sefellit. Liv. III.

Dira-t-on qu'*Horace* n'est point un modèle pour l'élégance de la Poésie latine dans les vers héroïques ? Ce seroit une foible réponse. Mais *Ovide*, dans ses *Métamorphoses*, dit au premier Livre, Fable seconde,

*Litem natura diremit ,
Congeriem secuit , sectamque in membra reduxit.*

Et Fable 7 ,

Terram , Mare , Sydera movit...

Et Livre second , Fable première ,

Sol oculis juvenem , quibus aspicit omnia , vidit.

Et Fable 17 ,

Vitalesque vias & respiramina clausit.

Je suis persuadé qu'on en pourroit compter plus de deux ou trois cents en parcourant les *Métamorphoses*.

Peut-être récusera-t-on cet Ouvrage comme un Ouvrage négligé, qu'*Ovide* auroit corrigé & purgé de cette foule de prétérits pla-

cés à la fin des vers, s'il en eût eu le temps.

Defuit & scriptis ultima lima meis ,

Dit-il lui-même , en parlant de ses *Métamorphoses*.

Mais *Virgile*, dans ses *Eclogues*, qui ne font pas un ouvrage négligé, ne dit-il pas :
*Quæ te dementia cepit ?... Silice in nudâ connixa
reliquit... Claudite jam rivos pueri , sat prata
biberunt... Deus nobis hæc otia fecit.*

Je sçais que des Bergers ne parlent pas comme des Héros, & qu'un vers d'*Eclogue* peut finir avec le sens par un prétérit, sans que cela tire à conséquence pour les vers travaillés dans un genre plus élevé. C'est donc dans l'*Enéide* qu'il faut chercher des exemples. Or elle est pleine de vers qui finissent avec le sens par un prétérit, & qui ne sont certainement pas opposés à l'élégance latine.

Obstupuit subitoque pedem cum voce repressit. En L. II.

Sic ore effata recepit

Ad sese , & sacrâ longævum in sede locavit , Ibid.

Et summo clypei nequiquam umbone pependit , Ibid.

Stella facem ducens multâ cum luce cucurrit. Ibid.

Conticuit tandem factoque hic sine quievit. Liv. III.

Illa Notos atque atra volans in nubila fugit. Liv. V.

Mugit & Caci spem custodita sefellit. Liv. VIII.

Oceanum interea surgens Aurora reliquit. Liv. XI.

Et tant d'autres ! Pas un seul Livre de l'Enéide qui n'en fournisse des exemples ; & l'on pourroit assurer , par un principe contraire à ceux que je combats , qu'il n'est peut-être aucun temps dans les verbes (excepté le temps présent) qui soit , ou qui doive être plus souvent employé que le prétérit , soit à la fin du vers , soit ailleurs , dans un Poëme Epique. En effet , il s'agit de raconter des choses passées ; & le prétérit doit trouver naturellement sa place , & venir plus fréquemment à la fin que les autres temps. Encore une fois , quand on veut poser des principes de langage & de goût , & faire des réglemens , sur-tout pour une Langue morte , c'est une chose délicate , & qui ne réussit pas toujours.

Après les exemples que je viens d'apporter , j'ai pu douter , 1°. que le début du Poëme latin fût peu heureux , & que ce fût une grande faute que d'avoir terminé le premier vers par un sens complet ; ensuite , qu'en général rien ne fût plus opposé à l'élégance latine que de finir le sens & le vers par un prétérit.

Autre reproche que l'on fait au Traducteur de la Henriade... Il falloit , dit-on , suspendre

la Période du premier vers , comme elle l'est dans l'original. Remarquez ces derniers mots , Monsieur , & le reproche vous paroîtra singulier.

Car si l'on examine avec soin l'original & la traduction , on trouvera celle-ci si littérale , qu'on ne peut lui reprocher rien (dans l'Exorde) qu'on ne le reproche à l'original même. En voici la preuve :

Je chante ce Héros qui régna sur la France.

Heroem canimus qui Gallica Regna paravit.

Le sens n'est-il pas aussi complet , aussi fini dans le françois que dans le latin ?

Point du tout , dira-t-on ; car on lit dans le second vers françois :

Et par droit de conquête & par droit de naissance.

Or , ce second vers dépend du premier , est lié avec lui , & ne s'entendrait pas seul.

Eh bien ,

Jura probans armis & avito sanguine firmans

Dépend aussi du premier vers latin , est lié avec lui , & s'il étoit seul , on ne l'entendrait pas.

On me répliquera que dans les deux vers françois, c'est comme si l'on disoit : *je chante ce Héros qui, par droit de conquête & de naissance, régna sur la France* ; ce qui fait une liaison inséparable, & un enchaînement & une suspension entre le premier vers & le second.

J'en conviens ; mais c'est la même chose dans le latin ; & c'est comme si l'on disoit : *Heroem canimus qui jura probans armis & avito sanguine firmans, Gallica Regna paravit.*

Ainsi même liaison, même rapport, même enchaînement entre le second vers latin & le premier. Poursuivons.

Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sçut vaincre & pardonner.
*Quique per exhaustos bello adversante labores
Proludens, didicit regnare & parcere victis.*

Confondit & Mayenne, & la Ligue & l'Ibere,
Et fut de ses Sujets le Vainqueur & le Pere.
*Fœdera, Gustadas, fortes superavit Iberos,
Et sedit folio Victorque Paterque suorum.*

Qu'en pensez-vous, Monsieur ? peut-on suivre un original plus littéralement ?

Et notez que le sujet de tout le Poëme étant annoncé de part & d'autre dans les six

premiers vers, on peut dire, si l'on veut, que c'est finir dès le commencement.

Le Censeur reprend avec raison *satelles veri* ; il aimeroit mieux *interpretes fidiſſima veri* ; mais l'interprete de la Vérité suppose une Divinité dont elle est l'interprete : quelle sera cette Divinité ? sera-ce *verum* ? Non sans doute ; c'est la Vérité elle-même qui doit être cette Divinité. Ainsi *interpretes* ne vaut guere mieux que *satelles* ; & ce mot *verum*, pour signifier la Déesse de la Vérité, ne convient pas.

On cite le caractère de *Médecis* & sa diffimulation à la vue de la tête de *Coligny*, comme une traduction qui ne rend point le françois, sur-tout dans le dernier vers.

J'avoue que dans *premit obvia sensus*, (pour dire *maitresse de ses sens*) *obvia* est impropre ; que *stimuli* n'est pas exact, que *tanquam soleat tantos haurire dolores* est une étrange méprise, & ne rend point le sens du françois, quoique ce vers latin soit beaucoup plus coulant, plus doux, plus élégant que le vers traduit (& comme accoutumée à de pareils présents) qui est un peu rude à prononcer.

Mais je doute que l'Auteur de la Traduction se soit égaré dans la version de ces deux premiers vers :

Médecis la reçut avec indifférence,

Sans paroître jouir du fruit de sa vengeance.
Illa recognoscit sedato lumine donum ,
Dissimulans ultos memori sub corde furores.

Car que signifie *illa recognoscit sedato lumine donum* ? Elle reconnoît cette tête fatale , ce triste présent qu'on lui fait ; elle le reçoit de sang-froid , elle l'envisage d'un air indifférent. Toutes ces expressions , que je réunis , sont renfermées dans le vers latin , & forment la même idée que le vers françois , *Médecis la reçut avec indifférence...* J'en dis de même des vers suivans :

Dissimulans ultos memori sub corde furores ,
Gaudia nec stimuli erumpunt.

Ces expressions nous disent clairement que la vengeance est satisfaite , que la fureur est contente , est triomphante , & qu'au fond du cœur elle jouit de son triomphe , mais qu'elle le dissimule , qu'elle l'empêche de paroître , *dissimulans*. Il est vrai que cette joie , ce triomphe ne sont pas développés dans ce second vers ; mais le demi-vers qui le suit le fait entendre parfaitement : *Gaudia nec stimuli erumpunt*. C'est dommage que *stimuli* étant seul , ne signifie pas assez nettement les remords de la conscience , & d'ailleurs ne soit pas trop

bien placé avec *erumpunt* : sans cela , il ne paroît point les vers qui le précédent ; & ces deux vers latins , qu'on accuse de ne point rendre du tout le françois , me paroissent le rendre & littéralement & noblement.

Enfin , Monsieur , pour ne rien oublier de ce qui a été critiqué , je pense , comme l'Auteur de la critique , que le mot latin *foedera* ne donne pas la même idée que la *Ligue*. Peut-être que *factio* , souvent répété , auroit pu servir , ou *sacrilegum foedus* , ou *Cives scelerato foedere juncti* ; car il faut bien avoir recours aux périphrases , quand le mot propre manque. Mais il me semble qu'en reprenant *foedera* , & supposant que ce Traducteur a prétendu dire : *il vainquit les Traités* , on tombe dans une étrange méprise & dans une erreur encore plus considérable que celle qu'on reprend. Car je ne crois pas que le Traducteur latin ait ignoré que *foedus* signifie très-bien *faction* , *ligue*. Le Critique lui-même lui a reproché d'avoir traduit ce mot *ligue* par *foedera* ; pourquoi supposer maintenant que par *foedera superavit* , il a prétendu dire que *Henri IV a vaincu les Traités* ?

Voilà , Monsieur , quels sont les doutes que j'avois à vous proposer sur les endroits qu'on

a blâmés dans la Traduction latine. Je passe à ceux qu'on a loués.

On trouve l'invocation *supérieurement rendue*. Je doute que la traduction mérite un pareil éloge, ni même celui d'avoir suivi littéralement le texte.

Et d'abord ces mots adressés à la Vérité: *Facem attollens in carmina suffice vires*, n'expriment pas ceux-ci: *Répands sur mes écrits la force & la clarté*.

Ces deux derniers mots sont très-distingués dans le françois, mais le Traducteur latin semble supposer que la *clarté* donnera de la *force* à ses écrits; que cette *force* fera l'effet de la *clarté*, sortie du flambeau de la *Vérité*: *Facem attollens in carmina suffice vires*; ce qui n'est pas exactement rendu. Un Poëme peut avoir de la clarté sans avoir de la force: il peut être clairement foible, clairement médiocre, clairement plat. Je crois donc qu'ici le vers françois n'est point traduit avec force & avec clarté.

C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre...

Ce vers françois est rendu par

Voce tuum est Dominos Terrarum ambire magistrâ...

Le vers latin est noble, *voce magistrâ* est très-bien; mais je doute que *voce ambire* soit *supérieurement exprimé*.

Di les malheurs du Peuple & les fautes des Rois.

Dic tristes Populorum iras & crimina Regum.

L'Auteur de la Henriade a mieux aimé mettre les *fautes* que les *crimes* des Rois; c'est un terme plus doux & plus décent... *Iras* ne signifie point *les malheurs*.

2°. On assure que le portrait du *Duc de Guise* est bien traduit:

Nul ne sçut mieux que lui le grand art de séduire.

Altier, impérieux, mais souple & populaire,
Des Peuples en public il plaignoit la misère.

Moliri insidias magnam non calluit artem,

Sic alius..

Imperiosior atque ferox, sed flexile pectus

Ac populare, malis coram indoluisse volebat.

Volebat me paroît impropre; *solebat* auroit mieux valu.

Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux.

Felix, cum pauper adiret,

Indè redibat...

Ces mots sont bien choisis, mais l'ar-

rangement a quelque chose de louche.

Il se faisoit aimer des Grands qu'il haïssoit.

Noverat insensas Procerum sibi ducere mentes.

Le vers latin signifie que le *Duc de Guise* se faisoit aimer des Grands, qui le haïssent; qu'il sçavoit les gagner, se les attacher; mais on ne rend point *des Grands qu'il haïssoit*. Peut-être que *invisas* auroit bien fait à la place de *insensas*.

Téméraire en les vœux, sage en les artifices.

Exsuperans votis nimium, sed callidus.

Téméraire est mal rendu, sage ne l'est point du tout.

Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoyen.

On est d'abord frappé en lisant ce vers françois, & l'on est tenté de s'écrier: *oh! le beau vers!* sans trop examiner si un mauvais Citoyen peut être un grand Prince. Mais quand on lit ce vers latin:

Dux felix, magnus Princeps, Civisque malignus...

On ne peut guere s'empêcher de dire: *oh! le mauvais vers! qu'il est plat!* C'est donc faire

trop d'honneur à ce morceau de Poésie latine, que de le regarder comme une bonne traduction.

Il me reste, Monsieur, à dire un mot sur les endroits dont le Censeur n'a dit ni bien ni mal.

Il me semble qu'il auroit pu citer en particulier, avec éloge, ce vers:

Et sedit folio Victorque Paterque suorum.

Et celui-ci:

Virtutum atque ipsâ vitiorum luce decorus.

J'en excepte *decorus*, comme impropre; & blâme au contraire *Gallica Regna paravit*. Ce terme *paravit* ne présente point assez nettement *une conquête*. *Sibi* auroit été nécessaire.

Un mot de critique auroit relevé avec raison *imperiosior atque ferox*, qui ne commence point bien un vers héroïque, sur-tout en faisant le portrait d'un Héros.

Moliri insidias magnam non calluit artem

Sic alius.

Je ne chicane point sur *artem moliri*, qu'on pourroit attaquer, & qu'on peut défendre: mais quel arrangement baroque dans ces expressions:

Magnam non calluit artem

Sic alius... Sic alius!

En voilà bien assez, & sans doute trop pour un petit nombre de morceaux latins dont j'avois à parler. Il seroit à souhaiter que quelqu'un voulût entrer dans un plus grand détail encore, & dire son sentiment sur la Traduction entière du Poëme françois.

C'est à vous, Monsieur, que ce travail convient : ce seroit pour vous une occasion de faire sur la Poésie latine des réflexions capables de former le goût, & de ranimer l'émulation pour cette partie de la Littérature ancienne qui commence à être fort décréditée. Mais il est temps de reprendre l'article de *M. Dinouart*, que j'avois annoncé.

Je suis, &c.



L E T T R E V I I I .

Sur *M. D.*

QUEL épouvantable portrait faites-vous, Monsieur, de ce pauvre *M. Dinouart* ! Que vous a-t-il fait, pour chercher à le rendre si ridicule ? Eh quoi ! parce qu'il y a quelques platitudes dans le petit nombre de vers latins & de vers françois qu'il a composés ; quelques bévues dans ses Commentaires & dans ses Histoires, quelques inattentions dans ses compilations & dans ses traductions, il faut, pour toutes ces bagatelles littéraires, assurer sans pitié qu'il n'est bon dans aucun de ces genres ? & le voilà déclaré mauvais Poëte latin, mauvais Poëte françois, mauvais Traducteur, mauvais Historien, mauvais Commentateur, mauvais Compilateur, mauvais Journaliste ? Ce jugement est bien rigoureux. C'est sur-tout contre son Journal que vous paroissez prévenu ; mais ignorez-vous qu'il a quelque succès, au moins auprès de plusieurs Curés très-estimables, & que le plan en est assez beau ?

Quel est ce plan ? C'est de faire paroître tous les mois des instructions sur l'Écriture-Sainte, sur l'État Ecclésiastique, sur la Théologie Scholastique, sur la Théologie Morale; Sermons, Prônes, Missels, Bréviaires, Cérémonies de l'Église, tout sert à l'exécution de ce plan. *M. Joannet*, chargé autrefois de ce Journal, y avoit mis un peu plus de gaieté. *M. Dinouart* a rendu le sien tout-à-fait pieux, triste & sérieux. On y voit sur-tout des cas de conscience : c'est là l'objet dominant; & la plupart y sont discutés avec beaucoup de soin & de sagacité.

On y trouve aussi d'excellentes Dissertations de *M. Rondet* : elles sont sçavantes, ingénieuses, approfondies, intéressantes. Il seroit à souhaiter qu'on suivît ses idées sur les Bréviaires & sur les Missels. Je sçais que cette érudition n'est pas du goût de tout le monde; mais on pourroit, à l'exemple de *M. Joannet*, jeter, à la fin de chaque mois, quelques Cantiques choisis, qui inspireroient une gaieté sainte, & ne seroient point mal reçus. Il y en a tant à choisir ! Outre ceux de *M. l'Abbé Lattaignant*, le Recueil de *S. Sulpice* en fourniroit pour plusieurs années; & quoiqu'on y trouve bien des fautes, des *hiatus*, des chevilles,

villes, même dans le premier volume, c'est cependant un des meilleurs Recueils qui aient paru.

On trouveroit aussi de fort bonnes Chansons morales dans un petit Recueil de 72 pages, qui a pour titre : *Amusements lyriques d'un Amateur*, imprimé chez EDME en 1771, & dont l'Éditeur des Cantiques de *S. Sulpice* assure avec raison que la *Musique* en est charmante, & la *Poésie des Pièces de la composition de l'Auteur*, naturelle & bien assortie. Mais revenons à *M. Dinouart*.

Ce qui doit rendre encore son Journal estimable, c'est (a) (dit-il lui-même) qu'il est supérieur à tous les autres Journaux par l'importance, l'abondance & la variété des matières. En effet, quoique ce Journal soit principalement destiné aux matières ecclésiastiques, *M. Dinouart* ne renonce point aux autres sujets : tout est de son ressort.

Ici, Monsieur, après vous avoir un peu contredit, je conviens que le Journal Ecclésiastique est tombé dans le mépris à quelques égards; mais vous auriez dû, ce me semble,

(a) Voyez le Journ. Eccl. Décemb. 1771.

faire sur cela quelques réflexions un peu plus étendues, & ne pas vous contenter d'une définition tranchante qui ne spécifie rien, & qui enveloppe dans la même critique ce qu'il y a de bon & de mauvais.

Vous auriez pu dire que ce Journal étant fait spécialement pour les jeunes Ecclésiastiques, *M. Dinouart* s'y prend mal en leur indiquant des Livres ou très-inutiles, ou même dangereux pour les mœurs; Livres (a) d'Anatomie, Livres sur les (b) Accouchements, sur la (c) Cuifine; sur la Basse-Cour... Moyens de faire le Beurre, de nourrir, d'acheter, de vendre les bêtes à cornes & les brebis, les moutons, les agneaux, les cochons; d'élever les poules, les canards, les outardes... Quelle agréable variété, quel amusement, quelle instruction pour les jeunes Elèves du Sanctuaire! Veulent-ils se former le cœur & l'esprit aux usages & aux maximes du beau monde par une lecture utile? Vous auriez pu remarquer que *M. Dinouart* leur indique (d) *Racine*, *Moliere*, *Regnard*,

(a) Juin 1769, page 278.

(b) Ibid. page 89.

(c) Novembre 1770.

(d) V. Mai 1769, page 185.

& tous les Auteurs du Siecle de *Louis XIV*, & de nouveaux Contes & Epigrammes en vers françois.

Ont-ils dessein de s'instruire sur différentes maladies? *M. Dinouart* leur offre (a) la structure & l'usage des différentes parties du corps humain, ... (b) l'usage des anti-spasmodiques, ... (c) l'essai sur la formation des dents, ... (d) nouvelles découvertes sur la génération, où l'on parle du fœtus, &c. & où l'on appelle chaque chose par son nom propre; détail, comme vous voyez, Monsieur, fort instructif pour les imaginations jeunes, sensibles & curieuses. En outre, (e) Traité des Maladies Vénériennes, (f) Sirop mercurial pour les Maladies Vénériennes, (g) Instructions sur les Accouchements, (h) Dictionnaire de Cuifine, &c. Il a oublié d'annoncer la maniere de former un toupet,

(a) Janvier 1762, page 17.

(b) Octobre 1765, page 93.

(c) Décembre 1766, page 276.

(d) Mai, 1766, page 191.

(e) Février 1769.

(f) Ibid. page 180.

(g) Janvier 1770, page 89.

(h) Novembre 1770.

& de le faire sortir naturellement, à Paris, chez un Perruquier, rue Pavée. A cela près, tout ce qu'il y a d'intéressant depuis le cedre jusqu'à l'hyssope, depuis la plus haute Médecine jusqu'aux emplâtres, se trouve expliqué ou indiqué dans le Journal Ecclésiastique: avantages qui ne sont réunis dans aucun autre Journal. L'Auteur de celui-ci, semblable au Grec de *Juvénal*, ou au Chrysologue de *Rousseau*, est capable d'instruire en tout genre: il est Scholastique, Politique, Orateur, Historien. Chrysologue est tout. L'intention assurément est bonne; mais quelquefois *qui trop embrasse, mal étreint*.

D'ailleurs comment s'y prend-il pour répandre cette gaieté que nous avons paru souhaiter pour l'avantage du Journal? Quand les jeunes Ecclésiastiques, que *M. Dinouart* veut former, seront mélancoliques, sera-ce pour eux une Anecdote bien curieuse & bien réjouissante, que l'Histoire de quelques Mandarins changés en cochons, & de cochons redevenus Mandarins? ... ou des Religieux qui pour éviter la réforme, se défendent (a) à main armée à la tête de 1200 Ecoliers? ou la discussion d'un Testament fait par des Religieux,

(a) Janvier 1769.

& cassé par la Justice (a)? ou l'Histoire facétieuse d'un Chrétien tombé un Samedi dans un cloaque, & d'un Juif (b) qui y tomba un jour de Dimanche? ... ou la sainte colere d'un Archevêque qui chassa de chez lui à coups de bâtons un (c) Prêtre concubinaire? .. ou la chute dangereuse d'un Evêque qui tomba un jour de Dimanche au milieu de la Grand'Messe, & que l'on crut mort, mais qui n'étoit qu'ivre (d)? ... Voilà, Monsieur, les moyens dont se fert *M. Dinouart* en faveur des jeunes Ecclésiastiques, pour dérider & égayer un peu leur sagesse. Je ne finirois point, si je voulois vous communiquer les réflexions que j'ai faites sur son Journal. En le lisant avec la plus grande attention, j'y ai trouvé de très-bonnes choses; mais j'ai cru m'appercevoir que l'Auteur, 1°. y méloit un peu trop du sien; 2°. décidoit trop hardiment; 3°. admettoit trop facilement certains articles qu'on lui envoie; 4°. enfin n'étoit pas toujours attentif à certaines regles de prudence & de bienfiance. Ce sont autant de traits,

(a) Ibid. page 57.

(b) Août 1768.

(c) Décembre 1768.

(d) Ibid. pages 263 & 264.

Monfieur, que vous auriez pu ajouter à ceux que vous avez remarqués.

M. Dinouart qui fe pique de recevoir fans peine les avis qu'on lui donne fans partialité, & de profiter volontiers de tout ce qui peut contribuer à la perfection de fon Journal, demandera peut-être l'éclairciffement & la preuve de ces quatre petites propositions; il fera aifé de le fatisfaire.

Je fuis, Monfieur, &c.



LETTRE IX,

Suite du caractère des Auteurs.

TOME premier, DOISSIN. La place, Monfieur, que vous lui donnez, est bien choifie: ce que vous ajoutez, que, *si la mort ne l'eût enlevé au printemps de son âge, il auroit surpassé les Poètes Latins ses confreres*, est modéré fort à propos par un *peut-être*; car il n'est pas aifé d'égaliser, encore moins de surpasser les Poètes que vous nommez.

Page 476, DORAT. Les conseils que vous lui donnez font très-sages. Il falloit joindre à la sagesse des conseils une critique sévère de la maniere dont il a peint dans ses vers une contre-danse allemande très-indécente. Il semble avoir pris plaisir à orner de tous les agréments de la Poésie la plus molle & la plus pittoresque, une Danse contraire à la bonne éducation, à la pudeur & aux bonnes mœurs.

Tome second, FLEURI (*Avocat*.) La réponse qu'il vous fit dans le Mercure d'Avril de l'année 1773, second vol. page 152, est polie,

G iv

ingénieuse, pleine de sel sans aucune âcreté, & d'une raillerie fine & méprisante sans aucun terme injurieux. Mais la réflexion par laquelle il finit, & qu'il met sur le compte d'autrui, marque un peu d'humeur, & d'ailleurs n'est pas juste, lorsqu'il dit que l'Auteur des T. S. n'approuve qu'à ce que nous avons de plus méprisable.

GARASSE. Je viens de le lire par curiosité : il est en effet très-grossier ; mais ce qui a prévenu contre lui bien des gens, c'est qu'il est l'ennemi déclaré des Athées, des anti-Chrétiens & des libertins de son temps. Il les presse avec force & par des raisonnements dont on s'est quelquefois servi après lui.

GAZON D'OURXIGNÉ. Vous ne dites rien, Monsieur, de sa traduction des *Jardins de Rapin* : elle parut vers le mois de Juin 1772, & méritoit bien que vous en dissiez votre sentiment.

L'Auteur de l'Année Littéraire (a) en rendit compte, loua quelques endroits, & remarqua qu'on pourroit desirer *plus d'élégance, & moins de prolixité*. Il ajouta que *les expressions d'une*

(a) Année 1772, tome septième, Lettre septième, page 145.

volupté douce & décente répandues dans la traduction, ne se trouvoient point dans le Poëte Latin, qui, toujours fidele aux bienséances de son état, n'a jamais chanté l'amour & ses transports, & dont la Muse rivale de celle de Virgile, est encore plus chaste & plus réservée.

Cette traduction est en effet un ouvrage manqué : elle fait souhaiter que quelqu'autre Littérateur, ou M. Gazon lui-même, en donne une plus fidelle, d'où il faudra retrancher une multitude d'expressions peu exactes, & sur-tout deux ou trois contre-sens très-considérables. On ne conçoit pas comment un homme d'esprit a pu laisser échapper de pareilles fautes, ni comment un homme honnête & poli a pu faire parler le Poëte Latin d'une manière si peu décente. Il n'est personne qui, en lisant de suite la traduction, ne prenne le P. Rapin pour un Petit-Maître galant, élevé à l'école de l'Opéra, nourri des maximes des Opéra-Comiques, & accoutumé à donner des préceptes de galanterie & d'amourette.

GEOFFROI. Voici encore des *Pieces de College* que vous êtes forcé de louer.

La Harangue latine dont vous parlez n'est pas la seule qui mérite votre éloge. Vous auriez pu louer aussi les Plaidoyers du même

Auteur, ses Sermons, ses Pièces Dramatiques, & entr'autres son *Catilina*, Tragédie françoise qui fut fort applaudie, quoique ce fût une *Pièce de College*.

GIBERT. Vous reprenez les Auteurs du nouveau Dictionnaire Historique d'avoir dit que *la Rhétorique de M. Gibert est peut-être le meilleur Livre que nous ayons sur le bel Art de persuader & de convaincre. Pourquoi*, dites-vous, *se laisser aller si facilement à des éloges exclusifs* ? Ils en disent trop sans doute, parce qu'en effet il y a plusieurs Livres de Rhétorique qui valent bien celui-ci, & quelques-uns même qui valent mieux. Mais vous remarquez (comme un défaut) que ce Livre *n'est tout au plus qu'une compilation des Rhétoriques d'Aristote, d'Hermogenes, de Cicéron, de Quintilien*. Et où croyez-vous, Monsieur, qu'il auroit pu trouver de meilleures sources, sur-tout puisqu'il y joint, de votre aveu, *beaucoup de méthode, d'érudition, de citations, d'observations* ? Vous vous plaignez que son style est peu soigné, diffus, obscur: cela peut être vrai à l'égard des deux premiers Livres, mais le troisieme, sur l'élocution, est méthodique, instructif, & bien discuté.

LADVOCAT. Vous défendez avec vigueur ce

vertueux & sçavant Docteur de Sorbonne, & vous appelez ceux qui l'ont critiqué *des détracteurs & des plagiaires*; leur Dictionnaire, un Ouvrage *plein d'inexactitudes, d'erreurs, de fausses citations, de faux jugements, plein de partialité, puisée dans un autre Dictionnaire, &c.*

Cette critique est bien vive; n'est-elle pas un peu exagérée? Vous me répondrez peut-être en me renvoyant aux articles *Barriere, Clément XI, Concina, Labbe, Nicole, Noailles, Palafox, Tolet, Le Tourneux*, & sur-tout à *Lainez, Lallemand, Le Tellier*, &c. mais je vous opposerai les noms, & je vous rappellerai les articles de *Boileau, de Bourdaloue, de Brumoi, de Cossart, de Quinaut, de Restaut, de Segnery*, & sur-tout de *Maldonal, de Rapin, de Segaud*, où l'on rencontre des détails curieux, des remarques intéressantes, des notions recherchées, des décisions justes & assez impartiales. J'avoue que ce nouveau Dictionnaire Historique en six vol. paroît trop favorable à certains Ouvrages & à leurs Auteurs, & trop prévenu contre d'autres, jusqu'à gêner des morceaux très-bien faits, par des réflexions déplacées & inattendues. Mais c'est en ces occasions qu'on peut appliquer la

maxime d'Horace (a) : quelques taches dans un Ouvrage ne doivent point faire oublier un grand nombre de belles choses qui y brillent. Quelquefois c'est inattention, c'est légère imprudence, c'est passion si vous le voulez, ou peut-être une espece de tic, de maladie, qu'il faut excuser. Ne voit-on pas quelquefois dans le commerce de la vie, certaines personnes raisonner très-bien sur toutes sortes de matieres, faire admirer leur bon-sens, leur esprit, leur érudition, leur facilité à s'énoncer? Mais si vous touchez un objet sur lequel leur imagination est frappée, si vous contredites leurs idées folles, tout est perdu; ils se fâchent, ils s'emportent, ils déraisonnent, ils extravaguent. Qu'y faire? Ce sont des transports dont ils ne sont pas maîtres.

Venons aux Auteurs dont vous vous plaignez. Ils ont certainement d'excellents morceaux. Celui de l'Abbé *Ladvoat*, qui vous a déplu, m'a paru bien fait & très-impartial,

(a) *Verùm ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parùm cavit natura.*

à un petit mot près : c'est une bagatelle. Passez.

Dans l'article de *Fontenelle*, très-long & très-bien présenté, on trouve une conjecture grossiere, un soupçon injurieux, qui n'est appuyé sur rien; mais le reste est digne d'éloges. Le même article, chez vous, est beaucoup mieux; & vous ne pensez pas comme les Auteurs qui admirent les *Eclogues* de *Fontenelle*.

Les détails sur *Louis XIV* dans le nouv. Dictionn. sur le *P. d'Orléans*, sur *Santeuil*, sont excellents; mais vous y trouvez un mélange de termes durs & grossiers contre quelques Ecrivains que vous estimez. Croyez-moi, cela part du cœur; l'esprit n'y est pour rien: les gens sensés mépriseront, & vous devez mépriser comme eux ces traits de satyre; ce sont les redoublements d'une fièvre violente; on plaint le malade, on excuse son délire, mais on ne se fâche point contre lui.

D'ailleurs cet Ouvrage, que vous avez lu probablement plus d'une fois, & que vous avez critiqué, a tout au plus deux ou trois cents articles défectueux & contraires à la pureté du langage, à l'exacritude des faits, ou à l'impartialité des décisions. Or, qu'est-ce que tout cela

sur le grand nombre de personnes (je ne parle que des Trois derniers Siecles) dont il décrit la vie, le caractère & les Ouvrages?

Après tout j'ai sujet de croire qu'il y aura une nouvelle Edition plus impartiale & plus parfaite que celle-ci (a); & cette impartialité ne consistera point à parler bien & mal du même objet; à mêler le faux & le vrai pour paroître tenir une juste balance; à se piquer de n'avoir ni préjugé, ni Religion, ni Patrie, principe faux de quelques prétendus esprits-forts, & qui donneroit lieu à une liberté d'écrire téméraire & insensée. On doit respecter la Religion & la Patrie, les Loix de l'Eglise & celles de l'Etat, être attaché à son Roi & à toute autorité légitime: jamais un seul mot contre aucun de ces objets.

(a) On ne veut point indiquer par ces paroles un autre nouveau Dictionnaire Historique portatif, qui a probablement précédé celui-ci. Il est imprimé à Amsterdam, chez MARC-MICHEL REY, Libraire, 1769 & 1771. C'est la même chose que le Dictionnaire Critique & le nouveau Dictionnaire Historique, chez LEJAY, Libraire à Paris. Ces trois Ouvrages sont mot pour mot (à peu de choses près) la même chose;... curieux, précis, clairs, détaillés, intéressants, pleins de passion, de partialité & de faussetés. *La Bibliothèque d'un homme de goût* est assez semblable à ces nouveaux Dictionnaires, mais beaucoup plus abrégée.

Un Auteur impartial doit aussi respecter les mœurs des Citoyens, & ne les décrier ni d'une manière directe & ouvertement, ni indirectement, & en se cachant sous le nom d'autrui. Ces mots, *on prétend, on a cru voir... plusieurs ont pensé... quelques-uns ont écrit*, sont une gaze fine, un voile imposteur, qui couvre mal la passion & la partialité. Tout le monde l'apperçoit: il faut être aveugle pour ne la pas voir.

Si cependant la corruption des mœurs dans quelques particuliers, est telle qu'on soit obligé de l'attaquer, il me semble qu'on ne doit jamais parler sur des conjectures. Il faut des assurances si fortes, qu'on soit en état de les prouver en justice réglée. Sans cela, la probité n'est plus qu'une chimere, & la Religion un phantôme. Se tromper en parlant avec éloge de quelqu'un de ses Concitoyens, c'est ordinairement un bien, c'est quelquefois un mal; mais se tromper en déchirant leurs mœurs, en flétrissant leur réputation, c'est un crime punissable.

Voilà, Monsieur, ce que je pense sur l'impartialité que doit avoir un bon Dictionnaire Historique. De tous ceux auxquels le vôtre est semblable, le nouveau Dictionnaire Histo-

rique en six vol. est le plus détaillé ordinairement & le plus curieux, & en même temps le plus partial de tous : celui de *M. Palissot* est un peu moins partial, mais il l'est encore trop; & quand il a quelques duretés à dire, il les dit loyalement & sans adoucissement. Le vôtre, Monsieur, est encore moins partial que ces deux-ci, & plus piquant & plus éloquent. Le nom des Auteurs vivants y jette un grand intérêt. Celui de *M. Ladvocat* est, je l'avoue, un peu négligé pour le style & pour les choses, & ne fait qu'effleurer les matières, mais il est exempt de passion & de partialité, qualités rares, précieuses, & préférables à l'esprit le plus brillant conduit par la prévention.

De ces quatre Dictionnaires, un Rédacteur sçavant & impartial en feroit un excellent.

MARSOLLIER. *La Vie de l'Abbé de Rancé a été fort durement critiquée : aussi, ajoutez-vous, étoit-ce par un Solitaire.*

Je ne sçais, Monsieur, si cette réflexion est bien honnête & bien vraie.

MAURY. Ces transports indécentes que vous blâmez, & qui ont interrompu le Panégyrique de *S. Louis*, pendant que *M. l'Abbé Maury* le débitoit, ne vous ont point aveuglé sur le mérite

mérite de ce Panégyrique; & malgré ces applaudissements, qui marquent combien l'Auditoire étoit prévenu favorablement, vous avez fait une critique très-sévère & très-juste de son Discours. Il y avoit encore plus d'une réflexion critique à ajouter, qui n'auroit blessé ni sa modestie, ni la vérité; mais, pour ne rien oublier de ce qui peut contribuer à la gloire de l'Orateur, vous auriez pu lui faire quelques reproches sur cette trop grande modestie (pleine de charité) qui l'empêche de mettre au jour (sous son nom) plusieurs Discours édifiants & instructifs, que le Public ne connoît pas.

Tome troisieme, DE NEUVILLE, né à Vitré en Bretagne. D'autres sont persuadés avec raison qu'il est né en Normandie.

PALISSOT. On vous a reproché d'avoir formé votre Dictionnaire sur celui de *M. Palissot*, & c'est en effet le même projet; mais il y a une très-grande différence entre vous & lui, non seulement pour le nombre des Auteurs dont vous parlez, (il n'en a pas trois cents, & vous en avez plus de mille) mais encore pour le style. Plusieurs de ses portraits sont fort bien faits, mais la plupart des vôtres sont beaucoup plus vifs, plus étendus, plus instructifs, écrits avec plus de noblesse & d'éloquence.

PORÉE. Vous rendez justice au *P. Porée* sur ses prétendus gallicismes. J'avoue que son style est moins nombreux que celui de *Jouvenci* ; mais que *sa latinité soit moins pure*, c'est ce qu'il n'est pas aisé de prouver. Ses Critiques les plus prévenus conviennent qu'il étoit très-exact de ce côté-là. Son Oraison Funèbre de *Louis XIV* donna lieu à une dispute assez vive. On l'attaqua avec chaleur, on la défendit avec la même vivacité. Aucune objection ne demeura sans réponse, (car on répond à tout) pas même celle où l'on reprend ces mots : *accedit, accipit, flet*. Il s'agit du Roi à qui *Louis XIV* mourant remet son autorité. La situation est ménagée avec art, & l'image est touchante ; mais *flet* est un mot bien sec & bien isolé.

La Harangue d'ailleurs mérite toutes sortes d'éloges. Le plan en est très-beau & bien exécuté. Il y a de grands morceaux bien soutenus, des sentiments graves & majestueux, un peu trop d'antitheses, selon vous, je ne le nie pas ; mais remarquez que la plupart ne sont pas des antitheses de mots, & qu'elles offrent des pensées & des images, & par-là sont un peu excusables.

On peut dire du *P. P.* qu'il connoissoit

parfaitement les trois genres d'éloquence. On trouve dans ses Harangues, des exemples du genre simple & gracieux, du genre fleuri & brillant, du genre sublime & majestueux. Par-tout on remarque un plan bien dessiné, une fécondité admirable de preuves, une heureuse application de l'Histoire ancienne & de celle des différents Peuples de l'Europe, & sur-tout de l'Histoire de France ; un sens droit, une morale saine & beaucoup de religion. Ses Drames latins sont imprimés : on a pu voir que ses Tragédies sont tendres & touchantes, quoiqu'il n'y ait ni femmes, ni intrigues amoureuses ; que ses Comédies sont dans le goût du vrai comique, & que tout y respire l'amour de la vertu & l'horreur du vice.

Mais quelque estime qu'il ait méritée comme Poète dramatique & comme Orateur, ceux qui l'ont connu pensent qu'il en mérite encore davantage comme Professeur de Rhétorique. Si l'on pouvoit recueillir les Ouvrages qu'il a composés pour ses Elèves, & rappeler en détail sa manière d'enseigner, on auroit en ce genre un des plus excellents modèles qui aient jamais existé (a).

(a) Un de ses Disciples travaille à ce Recueil. Son
H ij

QUERLON. Cet Auteur vient d'annoncer dans les Affiches (N°. 15) une résolution qui lui fait honneur, & qui fera utile dans la suite à une nouvelle Edition des Trois S., si vous profitez des observations qu'il doit vous communiquer. Et pourquoi n'en profiteriez-vous pas ? Que peut-on craindre en suivant les lumières d'un juge sage & éclairé ?

ROLLIN. Tout ce que vous dites de *M. Rol-*

travail est avancé : on espere que ceux qui ont des Ouvrages manuscrits du *P. P.* les communiqueront à son Disciple, qui se fera connoître dans la suite. On compte recouvrer plusieurs Enigmes, plus de 60 Fables très-intéressantes, un grand nombre de Vers, plus de 150 Amplifications, toutes d'un goût sain & d'une latinité pure, & remplies de sentiments nobles & élevés, & environ 20 Causes plaidées & jugées selon la forme du Barreau, & qui font plus de 80 Plaidoyers. Il avoit laissé ces Ouvrages entre les mains d'un Précepteur de ses amis, dont l'écriture étoit très-belle, & qui les lui décrivait. L'un & l'autre sont morts, mais les Ouvrages du *P. P.* ne sont point perdus. Si celui qui a ce dépôt entre les mains, & qui le garde depuis plus de seize ans, vouloit le communiquer, la besogne seroit bientôt achevée, & peut-être y joindroit-on d'autres manuscrits qui intéressent l'éducation de la jeunesse, & le goût & la perfection des Belles-Lettres.

lin, comme Rhéteur, comme Professeur d'Eloquence, est assez conforme au sentiment du Public; mais vous auriez pu le louer aussi un peu plus en détail sur ses Harangues & sur ses Poésies.

Est-il possible, Monsieur, que vous n'ayez pas lu, ou que vous ayez pu lire sans admirer ses Harangues sur *Louis XIV.*, dont il loue les grandes qualités, son amour pour la paix, ses succès dans la guerre, son zele pour la Religion ? La latinité de *M. Rollin* est aussi Ciceronienne que celle de *M. Grenan*, mais plus ornée encore de pensées & d'images. Ce qu'il dit sur les duels, sur les Invalides, sur l'instruction gratuite accordée par le Roi à l'Université, sur l'union de l'étude & de la piété; en un mot tous ses Discours sont pensés & exprimés avec esprit, avec noblesse & avec goût.

Son Ode à *M. le Pelletier* & celle qui renferme l'éloge de la Ville de *Paris* sont dignes d'*Horace*, & ses vers héroïques dignes de *Virgile*. Sa traduction de l'Ode françoise sur la prise de *Namur*, est très-bien faite. Enfin ses petites Pieces en vers élégiaques, ou en vers phaléuques, sont très-déliques, celle sur-tout adressée au *P. Jouvenci*.

M. Rollin étoit un grand Maître en tout genre de Littérature ; & c'est avec raison qu'on l'a regardé comme le *Quintilien* de notre Siècle.

SANADON, Son Horace, que vous estimez comme le meilleur de ceux qui ont paru, & qui l'est en effet, a cependant quelques défauts que vous auriez pu relever. Les Discours latins qu'il a composés pendant sa Rhétorique à Paris, sont d'une expression très-pure.

SANTEUIL. Vous le vengez avec autant de raison que de force, des faillies indécentes qu'on lui a faussement attribuées.

Voici une faillie singulière dont on n'a rien dit, qui d'ailleurs n'a rien d'indécent, & ne lui fait aucun déshonneur.

Il avoit lu dans les Jardins du *P. Rapin* une expression qui lui parut peu poétique ; c'étoit le mot *quoniam*. Il va trouver le Jésuite, dont il étoit fort connu & fort ami ; & après lui avoir parlé de *quoniam*, & sans lui donner le temps de répondre, il récite avec la plus grande rapidité, & avec un enthousiasme tel qu'on peut l'imaginer, tout le Psaume 135^e : *Confitemini Domino quoniam bonus*, où le mot *quoniam* se trouve au moins vingt-sept

fois dans vingt-sept Versets. *Santeuil* ne lui fit pas grâce d'une seule ligne. Le *P. Rapin* l'écoutoit tranquillement ; & dès que *Santeuil* eut fini, il lui répondit par ce vers de *Virgile* :

Insanire libet quoniam tibi.

Ah ! mon Maître, s'écria *Santeuil* en lui fautant au cou, vous avez raison, & j'ai tort.

Santeuil avoit les mœurs fort douces : quand il critiquoit, c'étoit sans fiel & sans amertume. On pouvoit aussi le reprendre sans craindre de l'aigrir. Il en donna des preuves dans une occasion où l'on avoit blâmé quelques-uns de ses vers, comme n'étant point d'une latinité assez pure. Cette discussion, Monsieur, qui seroit un peu longue, je la finis ici pour la reprendre incessamment.

SAUTEL. C'est sans doute un joli petit Poète : il est bon pour les commençants ; il peut enrichir leur esprit & orner leur imagination. Il n'est pas aussi exact que vous le pensez, dans le choix des termes ; il a quelques expressions qui ne sont point latines, *Vallius* & *Becan*, mais sur-tout *Hofchius-Sidonius*, sont bien plus dans le goût d'*Ovide*

que *Sautel*. Ce n'est qu'un écolier auprès d'eux.

VANIERE. Vous louez beaucoup les deux Poèmes, *Stagna*, & *Columbæ*; & ils sont dignes de vos éloges. *Mais*, dites-vous, le *Chef-d'œuvre de son génie vraiment singulier pour la Poésie latine, est le Prædium rusticum*. Votre remarque est aussi très-singulière: car c'est comme si vous disiez de *Virgile*: l'*Eclogue où sous le nom de Tityre & de Mélibée, il remercie César-Auguste, & celle intitulée Pollion, lui font honneur; mais son Chef-d'œuvre, ce sont les Bucoliques, ou bien son Poème de l'Agriculture, & celui des Abeilles, sont beaux, mais plus encore les Géorgiques... où le Poème du Siège & de la prise de Troie est magnifique; mais le Chef-d'œuvre de son génie est l'Enéide*. En effet, le *Prædium rusticum* de *Vanier* renferme *Stagna & Columbæ*, comme l'*Enéide* renferme le second Livre où est décrit le Siège de Troie, comme les *Géorgiques* renferment les Poèmes sur l'Agriculture & sur les Abeilles, & comme les *Bucoliques* renferment la première *Eclogue* & celle qui est adressée à *Pollion*.

Je suis, Monsieur, &c.

L E T T R E X,

Sur les Poésies & les Mœurs de Santeuil.

J'AI remarqué, Monsieur, en finissant ma dernière Lettre, que ce Poète donna plus d'une fois des preuves de sa modération. Elle parut sur-tout à l'occasion d'un Distique (a) qu'il avoit fait sur les victoires de *Louis XIV*. Des Poètes amis de *Santeuil* jugerent que ce Distique n'étoit pas digne de l'Auteur. De jeunes Littérateurs (b) osèrent aussi le critiquer. *Santeuil*, loin de défendre ses vers, qui dans le fonds n'étoient pas trop bons, fit une Pièce dans laquelle il dit, qu'indigné contre lui-même, il s'est précipité & noyé dans un fleuve pour expier sa faute (c).

C'est ici, Monsieur, le lieu de vous de-

(a) *Vicit inaccessis confisas rupibus arces,*

Miraris? Per Rhenum hic sibi fecit iter.

(b) *Du Cerceau.*

(c) *Santolii Victorini sub aquis extincti Umbra reduræ.*

mander, 1°. s'il est bien vrai que *Santeuil* ait mérité les reproches qu'on lui a faits sur sa latinité. Quoiqu'il n'ait pas toujours dans ses vers héroïques la richesse de l'expression & du coloris de *Rollin* & de *Commire*, & qu'il ait imprimé quelques vers un peu durs, & quelques mots inconnus aux anciens Latins, comme *satellitium*, *liliger*, *formatrices*, cela empêche-t-il qu'on ne puisse dire de lui qu'en général sa Poésie est riante, naturelle, qu'on y admire une imagination brillante, des expressions nettes, des idées saillantes, &c. ?

2°. Les mots latins que je viens de citer ont passé en usage parmi nos Poètes modernes, qui emploient sans scrupule les expressions de *dulce Satellitium*, *molle Satellitium*, *triste Satellitium*... *Liligeram Gentem*, *liligero in Regno*; & il est certain que ces mots sont commodes dans la Poésie, & qu'il seroit bien dur de ne point se servir du mot *liliger* dans l'Empire des Lys. Cependant les trois mots dont je parle sont étrangers dans le Pays latin.

3°. J'ai une difficulté à vous proposer sur *liliger*. Nos Poètes font la pénultième breve; ont-ils droit? N'est-ce pas assez que ce mot ne soit pas latin, sans y ajou-

ter une licence contre la quantité? Ce sont deux fautes au lieu d'une (a).

Pardon, Monsieur, si j'entre dans un si grand détail; mais cette question, que je traite ici comme un homme qui veut s'instruire, a déjà été entamée autrefois par des Sçavants (b);

(a) On sçait assez que la règle générale des Grammairiens, c'est que la contraction de deux voyelles en une, rend cette voyelle longue; ainsi *alius*, au génitif *alius*, & par contraction *alius*, a la pénultième longue; dans *tibicen* de même: au lieu que dans *tubicen* elle est breve, parce qu'il n'y a point de contraction. C'est donc la même chose de *liliger*, qui se forme de *lilii*, & fait par contraction *liliger*.

(b) Le sçavant *M. Huet* reprit un fameux Professeur de Rhétorique de Caen (*M. Halley*) d'avoir fait breve la pénultième dans *liliger*. Mais un de mes amis, dont j'ai la Lettre sous les yeux, m'assure qu'il a lu dans *Catulle* les deux vers phaléques suivants:

*Quà magnus numerus Lybiffæ arena
Laserpificiferis jacet Cyrenis.*

Laserpicium, au génitif *laserpicii*; de ce génitif dont les deux *i* souffrent contraction, *Catulle* fait *laserpificifer* comme de *lilii liliger*; & malgré la contraction, l'antépénultième est breve dans *laserpificiferis*, pourquoi ne le seroit-elle pas dans *liligeris*?

Leurs doutes & leurs raisonnemens ayant

Qu'auroit répondu à cet exemple le sçavant Prélat? Peut-être auroit-il dit qu'il faut s'en tenir à la regle générale des contractions, & regarder cet exemple comme une licence. Cet exemple cependant suffit pour excuser un peu celle qu'on a prise dans *liliger*; je dis pour excuser un peu, 1°. parce qu'il paroît que le Professeur *M. Halley* ignoroit cet exemple de *Cattulle*, qu'il n'auroit pas manqué d'opposer à *M. Huet*; 2°. parce que quand il s'agit de ces sortes d'exemples qui paroissent contre les regles ordinaires, on excuse ceux qui se servent du même mot employé par les Anciens, mais non pas ceux qui en font d'autres, à leur imitation. Ainsi je ne blâmerois pas un Poète qui commenceroit un vers hexametre par *stuviorum*, à l'exemple de *Virgile*, & de ce mot de quatre syllabes n'en feroit que trois, ou de *omnia* n'en feroit que deux. Mais si quelqu'un vouloit aussi le commencer par *radiorum*, ou *regionum*, ou *lteriorum*, ou ne faire que deux syllabes de *lenia*, *turpia*, *fortia*, à l'imitation de l'*omnia* de *Virgile*, je doute qu'il fût approuvé... Il y a encore une erreur à éviter lors même qu'on se sert du même mot; ce seroit de faire la premiere syllabe breve, par exemple dans *rugire*, parce qu'*Ovide* a fini quelque part un vers par *rugiuntque Leones*: car alors on scande comme dans *stuviorum*, en disant *stuvjorum*, de même *rugjuntque Leones*; ou, en supposant qu'il y a dans ce dernier mot une réunion des deux dernieres syllabes en une, comme dans *omnia*.

trouvé des contradicteurs, je crois qu'il est toujours temps de réveiller un procès qui peut être de quelque utilité pour les Belles-Lettres. J'en ai jeté le détail dans les notes, pour ne pas vous arrêter, si vous regardez tout cela comme des minuties. Je vous prie cependant de faire attention que ces minuties négligées ont quelquefois des suites, soit dans la Langue latine, soit dans la Langue françoise: car on va d'une licence à une autre; & plus les Auteurs sont estimés, plus il est à craindre que leurs erreurs ne servent de modeles.

4°. Je ne parle point ici des Hymnes de *Santeuil*: elles sont au-dessus de tout éloge. Cependant une de ses plus belles fut critiquée il y a quelques années par un homme d'esprit & de goût. Il reprit la premiere Strophe de *Stupete Gentes*, comme chargée d'antitheses qui se succedent de trop près. Ce jugement, Monsieur, quoique sévere, vous paroîtra peut-être en même temps très-juste. Sans doute que le Critique avoit remarqué que ni *Horace*, le grand modele des Poètes lyriques latins, ni *Casimir*, un de ses plus parfaits imitateurs, ni ceux des Modernes qui sont estimés dans cette Langue, n'ont aucune Strophe nulle part qui soit dans le goût de *Stupete Gentes*.

Cependant ils ont traité des sujets dans les genres gracieux & délicat, brillant & fleuri, grand & majestueux; & quoique ces sujets soient infiniment au-dessous de celui que traite *Santeuil*, cependant ils avoient assez d'esprit pour y mettre, s'ils avoient voulu, des antitheses & ce qu'on appelle de l'esprit; *Horace* sur-tout, soit lorsqu'il remercie *Melpomene* de l'avoir introduit dans le Sanctuaire des Muses, ou qu'il dépeint la briéveté de la vie humaine, la paix & la tranquillité d'un homme de probité, les avantages d'une fortune médiocre, le bonheur de la vie champêtre, &c. soit lorsque prenant un ton plus élevé, il parle des revers & des faveurs de la fortune, du respect dû aux Dieux, de la grandeur d'ame d'un homme juste, de l'amour de *Régulus* pour sa Patrie, &c. Par-tout ce sont des images gracieuses ou nobles; jamais de ces antitheses pressées & poussées l'une par l'autre comme dans la Strophe qu'on a critiquée. Malgré cela, il est bien difficile de n'être pas frappé de ce magnifique début & de cette sublime image d'un Dieu devenu victime, d'un Législateur soumis à la Loi, &c.

On peut même remarquer une chose qui paroîtra peut-être un défaut, mais qui peut

aussi tourner à la louange du Poëte, c'est que depuis le commencement jusqu'à la fin, cette Hymne dans toutes ses Strophes (a), excepté dans la seconde, ne présente qu'une même idée de sacrifice, d'autel, de victime: c'est toujours un Dieu qui se sacrifie aujourd'hui dans le Temple, & qui se sacrifiera un jour sur la Croix. L'idée est un peu monotone, quoique les expressions soient très-variées.

Toutes ces réflexions, Monsieur, peuvent donner occasion d'en faire qui soient utiles à la Littérature, en avertissant les jeunes gens que, dans les Ouvrages des plus grands hommes, il y a quelquefois des choses qui, sans faire tort à leur réputation, doivent être cependant regardées comme des taches qu'il faut éviter, quoique souvent ces taches soient fort légères.

Combien de Poëtes latins ou françois parmi les Modernes, où l'on trouve de ces défauts! *Jouvenci*, cet Orateur & Commentateur,

(a) Première Strophe. *Fit Deus Hostia.*
Troisième. *Arâ sub unâ se vovet Hostia.*
Quatrième. *Cruentam Imbuet hic sacer Agnus aram.*
Cinquième. *Christus futuro corpus adhuc tener prælu-
dit infans victima funeri.*

dont la latinité est si pure & si élégante, ne s'est-il pas servi quelque part de *nullatenius*... ? Et *Buchanan* : *Illa meum rudibus succendit pectora flammis.*

Meum pectora ! énorme solécisme, qu'on a laissé, dit-on, pour conserver la beauté du vers, comme s'il n'eût pas mieux valu mettre *illa mihi rudibus*, &c. que de laisser une si grossière erreur !

Dans *Roussseau*, Epître au *P. Brumoi*, prête rime avec *Poëte*. Et dans son Allégorie intitulée *la Vérité*, on lit :

Là, de serpents nourrie & dévorée,
Veille l'envie honteuse & retirée.

La première syllabe de *honteuse* n'est point aspirée ici, & doit l'être ainsi qu'elle l'est dans son Ode à la Fortune.

D'un culte honteux & frivole, &c.

Mais le vers seroit défectueux.

Lamothe fait rimer où vous êtes avec *retraites* ; & deux Poëtes de nos jours, distingués par leurs mœurs pures & leur esprit, & par leurs Ouvrages immortels, ont fait la même faute & d'autres semblables.

M. de Voltaire, dans la *Henriade*, aspire souvent le nom de *Henri*, & souvent aussi il met

met d'*Henri*. Le même, dans le *Mercur* de Juin 1773, au premier vers d'une Fable qui paroît vous regarder, Monsieur, met le mot de *hargneux* sans aspiration ; ce qui est contre la règle.

Un pauvre chien sans maître, *hargneux*, galeux, crotté (a).

Mais pour rendre cette induction encore plus sensible, & passer de ces minuties à quelque chose de plus considérable, seroit-ce un crime impardonnable, & faudroit-il être exposé aux reproches & aux mépris de quelques gens d'esprit trop zélés, si l'on osoit dire qu'on trouve dans les plus grands Orateurs du Siècle précédent, de petites taches, des négligences, quelquefois des antithèses affectées, ou des phrases obscures, ou même des discours médiocres ; dans les Auteurs *Dramatiques*, quelques Pièces qui manquent ou par le nœud, ou par le dénouement, ou par le style ? qu'il y a quelques défauts dans les Fables du célèbre *Lafontaine*, soit pour l'ex-

(a) *M. Boileau* a fait une faute contre cette même règle, en n'aspirant pas un nom propre qui doit être aspiré. Voyez sa première Satyre.

pression, soit pour l'application de la morale, & que certaines constructions obscures, excusables peut-être dans l'endroit où elles sont, ne doivent point être imitées? que *Boileau* n'est pas toujours exact & impartial dans ses jugements; qu'il y a des choses à reprendre dans ses *Satyres*; qu'il n'est point fait pour le genre sublime, & que son *Ode* sur la prise de *Namur* a quelque chose d'un peu dur, pour ne rien dire de plus? Ces grands hommes en seront-ils moins regardés comme des hommes célèbres & dignes de la réputation dont ils jouissent? *Lafontaine* (je ne parle que de ses *Fables*) comme un *Fabuliste* plein de simplicité, d'élégance, de précision, qui n'a point eu d'égal parmi les *Anciens* ni parmi les *Modernes*? *Boileau* (a) comme celui de nos *Poètes* dont on a retenu le plus de vers; qui le premier a déployé les richesses de notre *Langue*; qui a fait le plus régner de bon goût, & a le plus fortement attaqué le mauvais; qui a réuni dans ses *Ouvrages* la simplicité, le naturel, la fécondité, la variété des pensées, l'impétuosité de *Juvénal*, & l'enjouement de *Horace*?

(a) Les *Trois S. art. Despréaux*, page 455.

Et cesse-t-on d'admirer *Homere*, *Démotsthe*, *Cicéron*, quoiqu'on ait remarqué que le premier *sommeille* quelquefois, que le second ne sçait point peindre les mœurs, & se rend ridicule quand il veut plaifanter; que le troisieme donne quelquefois dans des jeux de mots trop badins, ou même trop bas, & qu'il a répété jusqu'à neuf ou dix fois *esse videatur*, dans sa belle *Harangue* pour la *Loi Manilia*? Cette critique, qu'on a faite toujours avec respect & ménagement, peut être fort utile aux *Belles-Lettres*.

Enfin, à l'occasion de *M. de Santeuil*, dont les *Ouvrages* m'ont conduit insensiblement à cette longue discussion, & qui défendit si bien les droits de la *Langue latine* & par ses raisonnements & par la beauté de ses *Poésies*, il ne fera pas hors de propos de traiter quelques points qui reviennent souvent dans votre *Ouvrage*, je veux dire la latinité des *Auteurs modernes*, & le goût des *antitheses*.

Je suis, Monsieur, &c.





L E T T R E X I,

*Sur la Latinité des Auteurs modernes,
& sur le goût des Antitheses.*

COMMENÇONS par la latinité. Les sentiments des Littérateurs sont partagés sur le mérite des Ouvrages modernes, composés en latin. Les uns croient qu'il n'est pas possible de bien parler ou de bien écrire dans une Langue morte; les autres prétendent qu'on peut au moins bien écrire dans cette Langue. Vous vous êtes déclaré, Monsieur, pour le sentiment des derniers, qui vous a paru le meilleur parti. Mais je ne trouve point assez fortes la plupart des preuves que vous apportez. Pour mieux sentir ce qu'elles ont de fort ou de foible, il ne sera pas inutile d'exposer d'abord les objections qu'on fait ou qu'on peut faire.

Vous en avez touché quelques-unes, & j'ai remarqué que vos réponses reviennent toutes à un seul point, qui porte sur le nom de plusieurs Auteurs dont les Ouvrages latins sont

estimés. Mais ces preuves ne sont pas suffisantes, parce qu'elles supposent ce qui est en question. Vous assurez, par exemple, que l'Ouvrage du P. Brotier est la meilleure réfutation du sentiment que vous combattez: vous apportez aussi en preuve *Commire, Santeuil, Huet, Vaniere, Cossart, Rapin*; vous pourriez ajouter, *Hersan, Rollin, Muret, Jouvenci*, & bien d'autres Auteurs latins parmi les Modernes. Mais quand vous répéteriez cent fois que tel Ouvrage offre *la connoissance la plus profonde de la Langue latine, que l'accueil des Sçavants est un anathème contre les Auteurs du paradoxe*, on vous demandera toujours quel juge peut décider de la vraie latinité, & assurer qu'un mot transféré d'une place à une autre ne fait pas une construction vicieuse ou barbare, ou du moins très-louche, telles que seroient celles-ci dans la Langue françoise: *homme pauvre*, (dans le sens physique) ou *pauvre homme* (dans le sens moral)... *il faut bien que je parle*, ou, *il faut que je parle bien*... *il avoit le regard farouche*, *il avoit le farouche regard*... *les pieds chancelants*, *les chancelants pieds*... *la tête chauve*, *la chauve tête*?

Si *Racine*, dans le bel éloge qu'il fit de *Pierre Corneille*, se fût servi de ces termes:

que l'ignorance tant qu'elle voudra rabaisse l'éloquence... la Postérité qui dans leurs Ouvrages s'instruit... fait de pair marcher l'excellent Poète & le Capitaine grand, qu'eût-on pensé?

Et Cicéron eût-il bien parlé, s'il eût dit : *quonam meo fato P. C. dicam fieri*, au lieu de *fieri dicam*; ou, *si quid est ingenii in me, quod quam sit exiguum sentio*... *Pompeius plura gessit bella quam legerunt cæteri, plures consecit Provincias quam concupierunt alii*?

Je joins à ces exemples ceux qu'apporte le plus redoutable de vos Adversaires sur le point que nous traitons. C'est un Auteur que vous estimez beaucoup, & qui mérite toute votre estime, le fameux Satyrique *Boileau*. Il étoit persuadé qu'on ne sçauroit bien parler, ou du moins s'assurer qu'on parle bien une Langue morte. Il introduit dans un petit (a) Dialogue fort plaisant, trois Poètes latins, qu'il appelle *Menagius*, *Pererius*, *Santolius*. Ils comparoissent devant *Apollon*, accompagné de quelques Muses & d'*Horace*. Celui-ci s'avise de faire un vers françois, & de dire quelques mots de prose; mais nos Poètes latins criti-

(a) Ce Dialogue a été supprimé dans l'Édition de 1768, en trois petits tomes. L'Éditeur a apparemment eu des raisons: il n'est pas facile de les deviner.

quent ses expressions, entr'autres celles où, pour dire qu'il a passé sur le *Pont-neuf*, & qu'il sçait la Langue françoise sur le bout du doigt, il dit qu'il a passé sur le *Pont nouveau*, & qu'il sçait le françois sur l'*extrémité du doigt*. *Horace* ne répond à la critique de ses rivaux qu'en la tournant contr'eux-mêmes, & prie *Apollon* de défendre aux Auteurs françois de toucher *plume ni papier* pour composer en latin.

Or, Monsieur, vos réponses ne détruisent point ce raisonnement de *Boileau*: car, encore une fois, qui pourra m'assurer que ces transpositions dans les expressions latines, sont moins vicieuses que celles qui viennent d'être citées dans les exemples françois?

Je pense donc que vous auriez pu appuyer moins sur les preuves que vous avez apportées, & vous étendre davantage sur la manière dont *Ménage* apprit la Langue italienne: car ce que vous dites *des Gens de Lettres qui ont appris l'Espagnol, l'Allemand, le françois, &c. par le seul secours des Livres, & qui ont écrit correctement*, ne prouvera rien, si vous ne prouvez pas que ces mêmes Littérateurs n'ont eu aucun commerce avec les Espagnols & les Allemands dont ils apprennent la Langue, & dont ils auroient pu, dira-t-on, sçavoir ce qui étoit d'usage dans leur

Pays, soit pour la prononciation, soit sur-tout pour l'arrangement des expressions & la finesse ou la délicatesse du style, &c. au lieu qu'il est certain, du moins on l'assure, que *Ménage* n'avoit eu aucune liaison, aucun rapport avec les Italiens; qu'il avoit appris leur Langue comme on apprend le latin & le grec, & qu'il étoit venu à bout de composer des Ouvrages, dont les Littérateurs d'Italie font beaucoup de cas. Or, une Langue qu'on n'apprend que dans les Livres, est comme une Langue morte; & cet argument est le meilleur de tous ceux qu'on a faits. Je l'ai lu il y a plusieurs années dans l'*Année Littéraire*, où il est très-bien exposé; & je ne sçache pas qu'on y ait répondu.

Cependant les partisans de ce sentiment ne prétendent pas soutenir qu'on parle aussi purement la Langue latine que *Cicéron* & *Térence*, & qu'il n'échappe pas quelque construction peu exacte, quelque mot impropre. Mais, 1°. comment nos Adversaires prouveront-ils que telle ou telle phrase latine est mal construite? 2°. Il est très-vraisemblable que notre latinité est estimable. 3°. Il est certain que la Langue latine, bien différente de la nôtre, souffre des transpositions en toutes manières; & l'on s'apperçoit aisément qu'elle

laisse sur cela une grande liberté. Ainsi en l'étudiant avec soin, on peut voir, par comparaison, qui sont ceux, parmi les Modernes, qui approchent le plus de *Cicéron*, de *Tite-Live*, de *Virgile*, d'*Horace*.

Ces Littérateurs dont je parle, Monsieur, souffrent avec peine qu'une Langue si utile, & en quelque sorte si nécessaire, soit décriée par des gens d'esprit. Il s'en trouve en effet, & quelquefois même parmi des Professeurs de Collège, (j'en ai vu en Province) qui se déclarent ouvertement & publiquement pour ce sentiment si contraire à leur profession, & si capable de décourager leurs Disciples, & de nuire à leurs études. Quant à quelques inexactitudes qui pourroient se trouver dans les expressions & dans la construction, elles ne sont pas ordinairement d'une grande conséquence; & parmi même les Auteurs françois les plus versés dans leur Langue, en est-il beaucoup à qui on ne puisse pas reprocher quelque légère incorrection?

Tous les Littérateurs devroient donc se réunir pour approuver & pour soutenir ceux qui consacrent leurs veilles à l'étude des Langues mortes, & sur-tout de la Langue grecque & de la Langue latine, & qui veulent devenir rivaux, ou du moins imitateurs des Ecrivains

du Siecle d'*Auguste*. En tâchant de se rendre propre le langage & la maniere de penser de ces grands modeles, ils éviteront les défauts & le mauvais goût reprochés si souvent, & que vous reprochez vous-même à plusieurs Littérateurs de notre Siecle.

Réflexions sur le goût des Antitheses.

Vous avez dit, Monsieur, votre sentiment sur ce mauvais goût; & si l'on rapprochoit sous un point de vue tout ce qui est épars dans vos *Trois Siecles*, on auroit un recueil de décisions excellentes contre les pointes, les jeux de mots, les antitheses affectées. Mais vous n'avez point assez expliqué, ce me semble, comment ce faux goût s'est introduit dans notre Littérature, & comment on pourroit l'éviter.

L'occasion s'en présentoit, quand vous avez parlé de *Fontenelle*, dont vous dites que le nom peut servir d'époque à la corruption du goût, par ses *Eclogues sans candeur & sans simplicité*, par l'affectation de bel-esprit dans ses vers & dans sa prose, & par toutes ces expressions recherchées que vous appelez des *amorcez séduisantes propres à égarer les jeunes esprits*. Ce mauvais exemple de *Fontenelle* devint contagieux. Tout le monde voulut avoir de l'esprit; tous les genres de Littérature étoient remplis de petites réflexions fines, dé-

licates, agréables; de jeux de mots brillants, & assez souvent risibles. Cette manie s'introduisit aussi dans l'éloquence, mais un peu plus lentement. Les Harangues Académiques des Cardinaux de *Rohan*, de *Polignac*, de *Peliffon*, & de tant d'autres qu'on peut voir dans les Recueils de ces temps-là; les Discours de *Massillon*, de *Mascaron*, de *Bossuet*, de *Fénelon*, de *Bourdaloue*, de *Cheminais*, ainsi que parmi les latins, ceux de *Hersan*, de *Rollin*, de *Jouvenci*, de *Cossart*, & sur-tout les Satyres & l'Art Poétique de *Boileau* arrêterent le progrès de la contagion dont ces célèbres Ecrivains étoient eux-mêmes exempts.

Mais le Bel-Esprit *Fontenelle* fit en France ce qu'avoit fait *Séneque* chez les Romains. On s'accoutuma insensiblement à applaudir aux gentilleses & aux antitheses subtiles & recherchées: bientôt on voulut mériter les mêmes applaudissements. L'Eloquence & la Poésie n'osèrent plus se montrer qu'avec des parures affectées; ce n'étoit par-tout que portraits finement travaillés, chûtes d'épigrammes, jeux de mots, traits vifs, élégants, ingénieux, piquants. Le mal pénétra enfin jusques dans les sujets les plus sérieux, jusques dans les Chaires chrétiennes. Tout ce qui avoit

paru de plus mauvais en ce genre dans le seizieme & le dix-septieme Siecle (a), allusions, métaphores, saillies ridicules & indécentes, tout cela reprit des forces & fut renouvelé, non pas peut-être aussi grossièrement, mais avec aussi peu de goût. Un Exorde ampoulé & boursofflé finissoit par une transition imprévue qui annonçoit l'*Ave Maria*. Les divisions étoient des jeux de mots, le corps du discours des épigrammes continuelles; & l'on n'arrivoit enfin à la vie éternelle qu'à la faveur d'une peroraison hérissée de pointes. Quelques Littérateurs poussèrent cette licence si loin, qu'ils donnerent dans un verbiage petit & bas (b), & dans un galimatias inexplicable.

(a) Voyez *Bouhours*, maniere de bien penser, & dans ses *pensées ingénieuses*, & l'Essai sur l'éloquence de la Chaire, Ouvrage curieux & intéressant, par M. Gros de Besplas.

(b) O vous qui emportez une partie de moi-même, & qui laissez l'autre, ou prenez l'une & rendez l'autre, ou donnez la mort à toutes les deux!

Vous ferez surnommé le Beligie pour avoir fait passer sur le ventre de ce formidable lion tant de redoutables armées qui l'ont mis aux abois; lui avoir coupé les pieds à Landreci, arraché la queue à Embden, porté dans son sein fer le & la mort. Eloge de Louis XIV.

Vivunt in te majores tui, & tu in illis; redivivos facis

Cependant les partisans du bon goût combattirent les protecteurs du goût dépravé. Des deux côtés on méprisoit ses Adversaires. Ici on se flattoit d'avoir plus d'esprit & de vivacité; là plus de jugement & de raison. Les uns se proposoient pour modeles *Homere*, *Démophile*, *Horace*, *Virgile*, *Cicéron*, &c. les autres, *Ovide*, *Séneque*, *Lucain*, *Pline*. Cette discussion ne fut point inutile, & les plus modérés fouhaiterent qu'on s'en tint au sage conseil de *Quintilien*, qui consent que dans certains sujets, comme sont les *Discours Académiques*, les *panegyriques*, les *compliments*, les *éloges*, & autres *Pieces qui ne sont ni du genre délibératif*, ni du genre judiciaire, on ajoute (a) à la maniere d'écrire des Anciens, ces nouveaux agréments, c'est-à-dire des *pensées ingénieuses*, des *expressions frappantes*, des *jours & des figures agréables*, un *arrangement nombreux & périodique*, ce que l'art a de plus *magnifique & de plus brillant*; en un mot, tout ce qui peut enlever les suffrages à force d'*élégances & de beautés*, mais toujours cependant avec *sobriété*.

Or, ce fut là le genre auquel s'attachèrent

dum vivis; intrà te colligis omnes & addis te illis: majores tui sunt, nec tu tamen es minor. Ludovico XIV.

(a) Voyez *Rollin*, Traité des Etudes.

les Auteurs que j'arrange ici par ordre chronologique, *MM. Fléchier, Fontenelle, Lamoignon, Porée, de Neuville, Voltaire, Geoffroi, Poncet, Baudori, Thomas*, & bien d'autres qu'il seroit trop long de nommer.

Alors on introduisit avec succès, dans les Discours Académiques & dans les Oraisons Funèbres, l'usage des portraits. Cet usage parut nouveau, quelques Littérateurs se récrièrent, mais le conseil de *Quintilien* paroissoit l'autoriser. On poussa la liberté encore plus loin. Ces portraits étoient, non pas dans un style nombreux, tel que celui de *Catiline* dans (a) *Cicéron*, mais comme celui du même *Catiline* dans (b) *Salluste*, ou de *Mithridate*, de *Scipion*, & de beaucoup d'autres grands hommes dans *Velleius-Paterculus*. On crut qu'on pourroit suivre un autre style que celui de *Cicéron*; on n'ignoroit pas que les Harangues qu'on trouve dans *Tite-Live*, sont très-éloqu岸tes, sans avoir la tournure & le nombre de celles de l'Orateur

(a) Cic. Pro M. Caelio, N^o. 12.

(b) Sallust. cap. 3. *Animus audax, subdolanus, varius; cuiuslibet rei simulator ac dissimulato; alieni appetens, sui profusus... satis eloquentiæ, sapientiæ parum, &c.*

Romain; & que ce grand Orateur ne désapprouve point l'usage des antitheses & des figures brillantes, quand les sujets le permettent; que lui-même a quelquefois employé tantôt des antitheses un peu recherchées, tantôt un style coupé & concis (a), presque dans le goût reproché depuis à *Séneque*.

On pouvoit cependant remarquer que dans ces endroits où il se permet ces traits saillants, il les enveloppe (b) presque toujours dans un tour nombreux, & ne termine guere sa période par un mot brusque & vif, & que d'ailleurs ces fortes de traits sont rares.

(a) *At quæ Mater! cujus ea stultitia est ut eam nemo hominem, ea vis ut nemo sceminam, ea crudelitas ut nemo matrem appellare possit, atque etiam nomina necessitudinum non solum naturæ nomen & jura mutavit, Uxor Generi, Noverca Filii, Filia Pellex; eò jam denique adducta est, ut sibi, præter formam, nihil ad similitudinem hominis reseravit. Pro Cluent. N^o. 199.*

(b) *Plus fidei quàm artis, plus virtutis quàm disciplinæ possidet in se... qui ita dignissimus est Scenâ propter artificium, ut dignissimus sit Curia propter abstinentiam... Etenim, cum artifex hujusmodi sit ut solus dignus videatur qui scenam introeat; tum vir ejusmodi ut solus videatur dignus qui eò non accedat. Pro Roscio Com. N^o. 17.*

En effet , parmi les Harangues de *Cicéron* qui peuvent servir de modeles pour les Panegyriques , on distingue celle qu'il a faite pour la Loi *Manilia*. Or , dans la (a) troisieme partie , qui contient l'éloge de *Pompée* , les antitheses , qu'il feroit de temps , en temps ne l'empêchent point de conserver une marche rapide , vive & nombreuse , propre de l'Orateur. Ainsi , si l'on veut ajouter à ce style de *Cicéron* un peu plus de brillant encore , (ce qui sera bien difficile à ceux qui auront lu attentivement la Harangue que nous citons , & quelques autres dans le même goût) il faut au moins se tenir dans les bornes prescrites par les sages Législateurs de la Littérature ; de sorte qu'en recherchant les figures de pensées & les tours ingénieux , les portraits frappants & les métaphores brillantes , on ait soin d'éviter l'excès :

(a) *Extremâ pueritiâ miles fuit summi Imperatoris , sineunte adolescentiâ maximi ipse Exercitus Imperator , qui sæpius cum hoste confluit quàm quisquam cum inimico concertavit , plura bella gessit quàm cæteri legerunt ; plures Provincias confecit quàm alii concupiverunt ; ejus adolescentia ad scientiam rei militaris non alienis præceptis sed suis imperiis , non offensionibus belli sed victoriis , non stipendiis sed triumphis est traducta. Pro Leg. Manil. N^o. 8.*

sans

sans cela on s'expose à charger son Discours de pensées froides , puérides & ridicules.

J'insiste fortement sur ce point , Monsieur , pour vous porter à insister encore plus que moi , quand vous en aurez l'occasion , parce qu'il regne entre les Orateurs une espece d'émulation , ou plutôt de prévention , qui les divise au désavantage des Belles-Lettres. Les uns , dès qu'ils entendent ou lisent un Discours qui n'a point d'antitheses ingénieuses , ni de pensées fines , mais seulement des images naturelles & nobles , gracieuses ou pathétiques , le dédaignent & le méprisent hautement. J'en ai vu qui parloient de *Cicéron* comme d'un homme sans esprit.

Les autres sont ennemis de tout ornement du Discours : ils veulent qu'un Orateur soit simplement disert , c'est-à-dire qu'il s'explique avec clarté & solidité , sans qu'il soit nécessaire d'employer les graces & les ornements capables d'exciter dans l'ame l'admiration & la surprise. Apperçoivent-ils dans un Discours un trait d'esprit , une faillie , un contraste de mots & de pensées ? ah ! voilà une antithese ! c'est leur cri. Il semble qu'elles leur soient toutes consignées pour les arrêter dès qu'elles se présenteront. Ont-ils donc oublié que cette figure donne

K

beaucoup d'éclat à un Discours, quand elle est répétée à propos, & placée avec discernement.

Mais enfin, de tous les Auteurs françois que j'ai cités plus haut, en est-il beaucoup qui n'aient pas gardé ce juste milieu & cette sage modération que les grands Maîtres de l'Eloquence exigent, & qui se soient livrés au goût de *Séneque* ou de *Plin*? La lecture de votre Ouvrage, Monsieur, suffiroit presque seule pour en justifier plusieurs de ce reproche.

Et pour ne parler d'abord que de *Séneque*, on pourroit avancer que, si l'on excepte *M. de Fontenelle*, on auroit de la peine à trouver d'autres imitateurs du Philosophe Orateur. Cette proposition, qui peut-être vous surprendra, n'est pas cependant difficile à prouver.

Il ne faut que rappeler ce qui a été reproché à *Séneque* par *Quintilien*, *Nicole*, *Bouhours*, *Rollin* (a), c'est d'affecter des expressions courtes, vives, détachées les unes des autres, & qui forment chacune un sens complet : delà vient que le Discours est extrêmement

(a) Voyez *Rollin*.

coupé & concis, sans liaison, & comme décousu. Ce n'est point une flamme lumineuse, ce sont des étincelles qui échappent au travers de la fumée : jamais, (& notez ceci) jamais il ne s'éleve au ton d'un style nombreux, d'une éloquence pathétique ; & tel est le véritable portrait de *Fontenelle*. *M. Rollin* l'a insinué, & *M. Clément* l'a démontré. Mais ce défaut ne se trouve point dans nos autres Ecrivains. Je ne parle ici que de la prose, & il n'est pas nécessaire de remarquer que ni *M. de la Mothe*, ni *M. de Voltaire* n'ont employé dans leurs Ouvrages ni style fardé, ni jeux de mots. Ce que je dis est conforme à ce que vous avez dit vous-même sur la prose de ces deux Auteurs.

Fléchier a certainement plus d'éloquence que *Séneque* ; & son style, quoique trop uniforme & plein d'antitheses, ne laisse pas que d'avoir beaucoup de chaleur & de noblesse, & offre des images sublimes qui, soutenues par le nombre, l'harmonie, la rapidité du style, enchantent le Lecteur, & l'attachent agréablement.

Qu'on lise nos autres Orateurs, en trouvera-t-on qui aient le style sec & froid? N'ont-ils pas la plupart, dans la plus grande partie

de leurs Harangues, du nombre & de l'harmonie, avantages qui les tient bien éloignés de ce premier défaut de *Séneque* ?

Pour son second défaut, (une affectation de jeux de mots, d'antitheses qui reviennent souvent) c'est un point délicat sur lequel, Monsieur, il vous convient de prononcer, d'autant plus que vous avez touché cette matiere dans vos Trois Siecles, & que vous êtes bien plus en état que moi de nommer ceux de nos Orateurs qui sont tombés dans ce défaut, ou qui l'ont évité. Vous avez même déjà dit quelque chose de particulier sur ce sujet, aux articles de *M. Poncet* & des *PP. Porée* & *Baudori*, que vous paroissez regarder tous les trois comme étant attachés au même genre d'esprit & de goût. Le *P. Geoffroi*, dans ses Harangues latines, pourroit être joint à ses deux illustres Confreres, &, dans ses Discours françois, à *M. Poncet*. Quelques Littérateurs ont été surpris que vous vous soyez si peu étendu sur l'éloge de ces quatre Auteurs, qui méritoient chacun un article plus détaillé. Pour *M. Thomas*, on ne peut pas vous reprocher d'être trop court dans le portrait que vous en faites, & l'on voit bien que vous ne le croyez pas semblable à *Séneque*.

Ce que vous dites du *P. de Neuville* fait assez entendre ce que vous pensez de son style. Vous jugez qu'il est un peu trop fécond, mais très-éloigné des antitheses recherchées. Bien des gens ne souscriront pas à cette dernière assertion; mais ils changeroient de sentiment, s'ils sçavoient comment il compose ses Sermons (a), & qu'il s'attache sur-tout à peindre les mœurs avec des couleurs capables de rendre le vice odieux & la vertu respectable, & à prouver la vérité de la Religion par des raisonnements invincibles, sans s'amuser à chercher des tours affectés & des pensées subtiles & entortillées. Ils sont si éloquents & si solides ces raisonnements (b), que plusieurs Théologiens con-

(a) Il commence par arranger dans sa mémoire un plan, les divisions, les preuves, tout ce que l'Écriture, les Peres, l'Histoire Ecclésiastique peuvent fournir à son sujet: il y réfléchit pendant quinze jours ou trois semaines, & quelquefois plus; alors, quand tout est arrangé, il écrit tout de suite, souvent sans faire une seule rature. Ce n'est pas ainsi que font les chercheurs d'antitheses.

(b) Voici un fait arrivé en 1736. *Boindin* étoit au Sermon de Pâque du *P. de N.* L'Orateur proposa des difficultés contre la vérité de la Religion extrê-

viennent qu'ils n'ont jamais rien lu ni entendu de si fort ni de si convaincant (a). Vous ajoutez avec raison qu'il est le seul des Prédica-

mement fortes. Tout l'Auditoire en fut frappé, & les bons Catholiques effrayés, dans la crainte que les réponses ne fussent pas aussi sensibles que les objections; ce qui n'arrive que trop souvent à d'autres Prédicateurs. *Boindin* & une troupe de petits-mâtres qui étoient autour de lui, paroissent contents. *Bonnes objections*, dit *Boindin*, nous verrons la réponse. Le *P. de N.* répondit & réfuta les objections de la manière la plus triomphante. A mesure qu'il les détruisoit, on voyoit la joie peinte sur le visage des vrais Chrétiens, & l'embarras sur celui des incrédules. *Messieurs*, (dit *Boindin* à ses disciples, à la fin du Sermon) je vous attends ce soir, je réfuterai tout ce qu'a dit le Prédicateur. On dit que *M. Heraut* fut instruit de tout dès le jour même, & fit épier *Boindin*; mais que celui-ci ne parut point au Café ni ce jour-là, ni le lendemain: on assure même qu'il fut huit ou dix jours sans y revenir. Je tiens ce fait d'un Ecclésiastique digne de foi, qui étoit dans l'Eglise, assez près de *Boindin*, & qui me raconta le jour même ce qu'il avoit vu & entendu.

(a) Un d'entr'eux, d'un mérite rare, & habile & profond Théologien, (*M. Montagne*) dit au *P. de Neuville* que s'il ne les faisoit pas imprimer, il seroit coupable d'une très-grande faute.

teurs qu'on ne puisse comparer qu'à lui-même. Combien d'Orateurs ont voulu l'imiter, & ont échoué! Je connois cependant (a) un Discours où l'Auteur, sans chercher à imiter le *P. de N.* lui est très-semblable par l'élévation & la rapidité du style, la chaleur de l'imagination, le sentiment & l'énergie de l'expression. Ainsi, Monsieur, le jugement que vous porterez sur la comparaison de *Séneque* avec ces différents Orateurs, fera connoître en quoi ils l'ont imité, & en quoi on peut les imiter eux-mêmes, & si le reproche qu'on leur a fait a été exagéré.

C'est dommage que nous n'ayons pas les Discours de *Callidius*. Ce qu'en dit *Cicéron* nous apprend que cet Orateur n'avoit pas la troisième partie de l'éloquence, qui consiste à toucher & à émouvoir les esprits, mais qu'il avoit dans un souverain degré l'art d'instruire & de plaire, qui en sont les deux premières parties. Par conséquent, c'étoit un modèle parfait pour les Discours de pur agrément,

(a) Voyez la Traduction françoise d'une Harangue latine du *P. Geoffroi*, sur la convalescence de *M. le Dauphin*, en 1752 (26 Septembre.) L'Auteur de la Harangue latine l'est aussi de la Traduction,

M. Fléchier lui ressemble en beaucoup de choses, ainsi que l'a remarqué *M. Rollin*; mais cet Orateur françois a des beautés & des défauts qui ne sont pas dans l'Orateur latin.

Plin le jeune pourroit, ainsi que *Callidius*, servir de modele pour les Discours où l'on ne cherche qu'à plaire, s'il étoit moins affecté dans les tours, moins prodigue d'antitheses: elles reviennent sans cesse dans toutes les pages; ce qui rend fade & ennuyeux l'éloge excessif qu'il fait de *Trajan*, & dans une Harangue d'une prolixité extraordinaire. Si quelques Orateurs modernes l'ont imité en quelque chose, c'étoit seulement dans certains Discours d'appareil, & en prodiguant moins que lui les antitheses & les jeux de mots.

Quoi qu'il en soit, voyez, Monsieur, examinez, & décidez. Pour moi, sans m'arrêter plus long-temps à cette discussion, je continuerai mes réflexions sur le caractère des Auteurs dont vous avez parlé dans votre Dictionnaire.

Je suis, Monsieur, &c.

LETTRE XII.

Suite du caractère des Auteurs.

LAFONTAINE.

JE ne sçais, Monsieur, si vous me pardonneriez d'avoir osé adopter dans ma dixième Lettre le sentiment de ceux qui trouvent des défauts dans *Lafontaine* & dans *Boileau*. Personne n'estime plus que moi ces deux grands Poètes. Mais quand on les loue sans mesure, qu'on ne trouve dans leurs Ouvrages aucune tache, comment voulez-vous que de jeunes Poètes distinguent ce qu'il faut imiter ou éviter? Je l'ai déjà remarqué, il est à craindre qu'on ne s'attache à imiter leurs défauts, & à négliger ce qu'ils ont de beau & de parfait. Ce seroit donc rendre service aux Belles-Lettres, que de noter dans les Fables de *Lafontaine* celles où l'on trouve des termes qui ne sont plus d'usage, des phrases obscures, une morale ou une application peu juste.

Mais quel est l'homme qui pourra décider

fouverainement? Vous, Monsieur, vous, dis-je, vous pourrez mieux qu'un autre revenir sur vos pas, si vous vous êtes trop avancé, & décider contre vous-même sans partialité. Pour moi qui, malgré votre Préface, n'ai point encore abandonné ces manières de parler, *il me semble, il me paroît*, je vous exposerai mes doutes sur les Fables de *Lafontaine*, mais je ne m'arrêterai point à vous fatiguer pour vous faire un détail du grand nombre de ses rimes peu exactes (qui désormais seront peut-être autorisées dans les Fables, à son exemple) ni pour sçavoir si l'on peut se servir aujourd'hui, après lui, du mot de flèche (a) *empenée*, du vieux mot (b) *atourné*, de ceux-ci :

L'Anier & le Grifon

Firent à l'éponge raison. L. VIII, F. 10.

L'alloient quelquefois *tétonnant*, L. I, F. 17.

C'est-à-dire ajustant la tête.

Celui-ci s'en excusa, L. V, F. 2.

Disant que *feroit que sage*

De garder le coin du feu.

Tire ses gregues, gagne au haut. L. II, F. 15.

a) Livre VI, Fable 2.

b) Livre VIII, Fable 7.

Aux dangers... ont souvent fait la figure. L. II, F. 5.

Et qui croyoit en Dieu L. IV, F. 19.

Par bénéfice d'inventaire.

On la reçut à bras ouverts (la Discorde) L. VI, F. 20.

Elle & *Que si que non* son frere,

Avecque *Tien & mien* son pere.

Ah! si *Lamothe* eût dit cela! n'eût-ce pas été le Pendant de *Dom Jugement*, *Dame Mémoire* & *Demoiselle Imagination*?

Livre IV, Fable première, *volontiers* rime-t-il aujourd'hui avec *fiers*?

J'ai entendu dire qu'un homme d'esprit de l'Académie de Caen (*M. de Verrieres*) avoit autrefois critiqué les quatre premiers vers de cette Fable adressée à *Madame de Sévigné*, & qu'il avoit repris sur-tout le quatrième vers.

Mais je laisse toutes ces minuties; ce sont peut-être des négligences apparentes & des beautés réelles. Il seroit bon cependant que de jeunes Littérateurs sçussent à quoi s'en tenir. Les doutes suivants sont plus sérieux; ils regardent la morale. Vous sçavez, Monsieur, que la morale est l'ame de la Fable: c'est une maxime, une conclusion pratique & juste, tirée d'une Fable, & appliquée aux mœurs pour

les former. Or, celle-ci, (Livre X, Fable 5) *il n'est pas mal-aisé de tromper le trompeur*, est une proposition générale; est-elle bien juste? Que quelquefois en quelques circonstances on trompe un trompeur, cela peut être; mais, en général, il n'est pas mal-aisé de tromper un homme simple, honnête, droit, peu défiant; mais *tromper un trompeur*, c'est autre chose.

Et Livre VII, Fable 8,

Tenez toujours divisés les méchants,
Semez entr'eux la guerre.

Cette maxime d'un ancien Empereur a-t-elle été préconisée par des gens sages qui eussent de la religion & des mœurs, & faut-il la suivre dans la pratique?

De quel œil regardez-vous ce qu'il dit (L. XII. F. 14) de *Louis XIV* & de *Philippe IV*, qui, dans l'Isle de la Conférence, s'avancent l'un vers l'autre, comparés à deux chevres qui s'avancent aussi l'une vers l'autre?

Ainsi s'avancent pas-à-pas

Nez-à-nez nos aventurieres.

On ne fait guere ces comparaisons du petit au

grand sans quelque précaution, quelque adoucissement, comme quand *Virgile* s'excuse d'avoir osé comparer Mantoue à la Ville de Rome; ou sans quelque ton ironique qui fasse sentir qu'on veut plaisanter, comme quand *Boileau*, dans son *Lutrin*, en parlant de l'Aumônier *Gilotin*, qui brise tous les peignes dont il se sert, le compare à *Hercule*.

Tel *Hercule* filant rompoit tous les fuseaux.

Encore, dans la Fable de *Lafontaine*, les objets sont si respectables, que le ton de plaisanterie seroit de trop... Toutes les fois qu'on lira cette Fable & l'endroit où nos deux chevres s'avancent *nez-à-nez* & *pas-à-pas*, on songera à nos deux Monarques; & de même, quand on lira l'Histoire de la conférence des deux Monarques, on pensera aux deux chevres qui s'avancent *pas-à-pas* & *nez-à-nez*. Cette comparaison est, je crois, un peu déplacée.

Livre XII, Fable 6,

Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps & de l'ame.
O temps! ô mœurs! j'ai beau crier;
Tout le monde se fait payer.

Notez que dans la narration de cette Fable;

il n'y a aucun trait qui ait rapport à une pareille morale : car il ne s'agit point de Médecins, mais de parents & d'amis qui viennent voir le malade, & le pillent. D'ailleurs, quel mal y a-t-il que des Médecins reçoivent un salaire honnête pour les soins qu'ils ont pris ? J'en connois de fort modérés sur ce point, & plus disposés à donner qu'à demander aux personnes peu favorisées des biens de la fortune. Quant aux riches, pourquoi seroient-ils exempts de payer ?

Livre V, Fable 7, *le Satyre & le Passant.*

Ne plaise aux Dieux que je couche
Avec vous sous même toit !
Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.

Voilà ce que dit le Passant au Satyre, & cette morale est très-bonne ; mais sur quoi est-elle fondée ? Elle devrait l'être sur un vice ou sur une vertu dépeints dans la Fable qu'on vient de raconter. Ainsi, le *Pot de terre*, qui se joint au *Pot de fer* pour faire un voyage, & qui est brisé en heurtant contre son compagnon, est un imprudent, & donne lieu à cette moralité : *ne nous associons qu'avec que nos égaux.* Le *Chartier embourbé*, qui jure au lieu d'agir,

rappelle cette maxime : *aide-toi, le Ciel t'aidera.* *Borée*, qui ne peut obtenir par son souffle violent ce que *Phébus* obtient par sa douceur... *Mieux vaut douceur que violence.* Le jeune *Souriceau* trompé par le minois hypocrite d'un chat... *Garde-toi, tant que tu vivras, de juger des gens sur la mine.*

Mais le *Satyre* qui souffle sa soupe parce qu'elle est trop chaude, & dans ses doigts, parce qu'il a froid, en quoi a-t-il mal fait ? Le *Passant* auroit-il fait quelque chose de mieux en pareil cas ? Auroit-il mieux aimé se brûler fortement que de souffler ? Si les Voyageurs qui voyagent en hiver, suivoient cette maxime, & ne vouloient point coucher dans une Auberge lorsqu'ils verroient l'Aubergiste souffler dans ses doigts parce qu'ils sont froids, & souffler sa soupe parce qu'elle est chaude, ils courroient risque de coucher à la belle étoile.

Dans le L. VII, F. 7, on trouve un vers qui n'a point de rime. *M. Coste* y soupçonne du mystère, & croit que *Lafontaine* a laissé ce vers sans rime, parce qu'il étoit persuadé, 1°. que personne n'y prendroit garde ; 2°. que le Lecteur devineroit aisément ce que le *Singe* de cette Fable pouvoit dire, tant la chose étoit évidente... Pauvres raisons du Commentateur ! C'est comme

le *meum pectora* de *Buchanan* : on veut justifier tout. Je crois tout simplement que c'est un oubli de la part du Poëte.

Ces réflexions que je viens de faire ne m'empêcheront point d'admirer l'inimitable *Lafontaine* ; & celles que je vais faire sur *Boileau* ne diminueront en rien l'estime que j'ai pour cet excellent Poëte.

Je suis, Monsieur, &c.



LETTRE

LETTRE XIII,

Sur *BOILEAU*.

ON a blâmé *Boileau* avec trop d'excès ; on l'a vanté avec trop d'enthousiasme.

Un Sçavant lui a reproché d'être « un
» Censeur peu honnête, dont l'unique occupation
» est d'exercer une maligne & noire médifance,
» de vomir des injures atroces contre le pro-
» chain, de décrier la réputation d'autrui,
» sans épargner ni la vertu, ni le mérite, ni
» même le caractère ecclésiastique ; un esprit
» sombre & sec, plaisantant d'une manière cha-
» grine ; un Auteur stérile, ennuyeux par ses
» redites importunes, par des idées basses,
» bourgeoises, presque toutes tirées des en-
» ceintes du Palais ; style pesant, peu châtié,
» sans aménité, sans agrément, sans lumières ;
» humeur mélancolique, envieuse, misan-
» thrope ; érudition mince & superficielle ; dé-
» cidant en maître sur un passage de l'Écriture,
» sans avoir jamais lu l'hébreu, & traitant en
» pédant les Sçavants versés dans cette Langue...
» beaucoup d'idées froides & communes, peu

L

» ou point de sentiment... plein d'orgueil, d'es-
 » time & d'admiration pour lui-même, comme
 » le prouvent assez sa *dixième Epître & sa Lettre*
 » à *M. de Maucroix* ».

Ce portrait de *Boileau* est bien peu ressem-
 blant : tous les traits sont défigurés de la ma-
 nière la plus indécente, la plus grossière &
 la plus fautive. Aussi est-il de la main d'un (a)
 Auteur piqué, qui se plaint d'avoir été atta-
 qué & insulté, & qui, n'écoutant que son
 ressentiment, ne trouve rien de bon dans tous
 les Ouvrages du Poète satyrique.

Vous, au contraire, Monsieur, vous n'y
 trouvez rien à reprendre; pas un vers, pas un
 mot, pas la moindre petite tache : tout est
 beau, admirable, divin. C'est un Auteur im-
 partial, juste, modeste, vertueux, qui n'atta-
 qua jamais que la médiocrité orgueilleuse, &
 respecta toujours les qualités morales.

Les Auteurs ou les Rédacteurs du *nouveau*
Dictionnaire Historique & du nouveau Diction-
naire Historique portatif, ont pris le milieu
 entre ces deux extrêmes de louange & de
 blâme, & ne sont nullement différents entr'eux,

(a) *M. Leclerc.*

Si ce n'est en très-peu de chose. On y voit les
 mêmes termes, les mêmes idées, les mêmes
 réflexions, les mêmes bonnes qualités, les
 mêmes défauts. Le dernier imprimé peut être
 regardé comme une seconde Edition du pre-
 mier. Ce qu'il y a de plus nouveau, c'est la
 Préface, qui dit des choses merveilleuses sur
 l'érudition, sur l'impartialité, sur certain *Dic-*
tionnaire Critique, sur les *Molinistes & les Jan-*
senistes... Mais lisez l'Ouvrage, vous trouve-
 rez que les Auteurs de ces deux nouveaux
 Dictionnaires ne font qu'un seul & même Au-
 teur, & qu'il est presque aussi partial que le
Dictionnaire Critique dont ils blâment la par-
 tialité. Ils descendent l'un & l'autre dans un
 grand détail sur tous les Ouvrages de *Boileau*,
 & ce détail est très-curieux.

En réunissant ce qu'ils ont dit, & ce qu'on
 trouve ailleurs de plus raisonnable sur ce fa-
 meux Satyrique, on pourroit peut-être con-
 clure (malgré vos éloges) ce que j'ai déjà
 insinué, que *Boileau* n'étoit pas exempt de
 préjugés, de partialité, de malignité; qu'il y
 a dans ses Satyres plusieurs choses à reprendre;
 qu'il n'est point fait pour le genre sublime;
 que son Ode sur la prise de Namur n'est pas
 aussi parfaite que le disent ses partisans, & que

sa prose n'a rien qui puisse l'égaliser à ceux de nos bons Poètes qui ont le talent d'écrire dans les deux Langues, avec une égale supériorité.

Pour juger de sa droiture ou de sa partialité, il faut examiner les jugemens qu'il a portés sur différents Auteurs.

Hesnaut, que *Boileau* met au rang des mauvais Poètes, étoit sans contredit un Poète fort estimable; & les vers que vous citez le prouvent bien: mais, par malheur pour lui, son nom rimoit avec celui de *Quinaut*; & *Boileau*, qui d'abord avoit mis *Boursault*, & puis *Perrault*, s'étant réconcilié avec ces deux Ecrivains, mit *Hesnaut* à leur place. Comment excuser ce fait? Sa réconciliation avec *Perrault* ne l'empêcha point de laisser dans ses Satyres & dans ses autres Ecrits, bien des choses qu'il avoit dites contre lui. Mais à l'égard de *Perrault* le Médecin, traité de célèbre assassin & d'empoisonneur public, pas un mot n'a été retranché de toutes les invectives écrites contre lui.

L'Abbé *Cassagne* étoit sur le point de prêcher à la Cour, ce qui prouve, ce me semble, que ses Sermons n'étoient point si méprisables; mais *Boileau* l'ayant noté dans une Satyre, il renonça à la Chaire, se livra à un

travail extraordinaire pour se faire une grande réputation, devint fou, fut enfermé à S. Lazare, & y mourut.

Chapelain méritoit une partie de ce que la critique lui a reproché. Mais, en blâmant les platitudes de son Poème, ne pouvoit-on pas lui rendre justice sur ses autres Ouvrages, ses Sonnets, ses Madrigaux, ses Poésies lyriques, & adoucir par quelque éloge vrai, les vérités amères qu'on lui avoit dites? Il le méritoit d'autant plus, qu'il étoit d'un caractère doux, poli, bienfaisant & sincère, jusqu'à avouer que les vers de son Poème ne valoient rien; avec bien plus rare encore chez les mauvais Poètes que chez les bons.

Boursault n'avoit point de platitudes dans la plupart de ses Ouvrages. C'étoit un homme d'esprit; &, comme vous le dites très-bien, il mérite un rang distingué parmi les Littérateurs. Pourquoi donc est-il déchiré dans les Satyres de *Boileau*? Pour deux raisons: 1°. parce que *Boursault* étoit brouillé avec *Moliere*, ami de *Boileau*; & dès-lors les Pièces de *Boursault* parurent mauvaises à notre Poète; 2°. parce que *Boileau* ne pouvoit se persuader que les Ouvrages d'un homme qui n'avoit jamais étudié le latin, pussent mériter quelque louange. Ils

en méritoient cependant ; & *Boursault* étoit estimé à la Cour de *Louis XIV* ; & à Paris , par tous les gens de goût , par *Corneille* , *Racine* , *Pellisson* , *Ménage* , &c. N'importe , *Boursault* ne sçavoit point le latin ; donc il ne pouvoit faire de bons vers françois. Tel étoit le raisonnement de *Boileau*. C'est vous , Monsieur , qui me l'avez dit (a).

Mais *Boileau* étant allé aux eaux de Bourbon , (b) *Boursault* , qui étoit à Montluçon , alla lui offrir sa bourse & ses services. Alors réconciliation , amitié , regrets du passé , promesses pour l'avenir... *Boursault* devint un homme de mérite : cependant il ne sçavoit point le latin ; mais il sçavoit la politesse françoise ; il sçavoit oublier les injures , gagner ses ennemis les plus prévenus ; & *Boileau* fut persuadé que *Boursault* sçavoit faire des vers françois. C'est ainsi que notre Satyrique changeoit quelquefois de sentiment , selon les différentes circonstances.

Mais jamais il ne changea à l'égard de *Cotin* :

(a) Dictionnaire des T. S. tome premier , article *Boursault*.

(b) V. le nouveau Dictionnaire Historique.

il le poursuivit toujours avec une espece d'opiniâtreté ; ce qui suppose ou de l'injustice & de la malignité dans *Boileau* , ou beaucoup de médiocrité & de fatuité dans *Cotin*.

Etoit-il donc en effet aussi méprisable qu'on le dit , cet infortuné *Cotin* ? Consultons des témoignages non suspects. On verra que ce fut un homme d'esprit , de l'Académie Françoise , chéri & respecté dans d'illustres Compagnies , dont il étoit l'oracle , sçavant dans les Langues , faisant bien des vers françois , prêchant noblement , & qui avoit prêché jusqu'à seize Carêmes dans les meilleures Chaires de Paris. Est-ce que *Boileau* ignoroit tout cela ? Non ; mais *Cotin* connoissant les talents de *Boileau* pour la Poésie , lui avoit conseillé de s'attacher à un autre genre , & de laisser celui de la Satyre. Voilà son crime. Peut-être donna-t-il ce conseil avec peu de ménagement & de prudence. Quoi qu'il en soit , *Cotin* fut regardé & traité comme un ennemi déclaré ; il fut immolé à la risée publique dans les vers du Poëte Satyrique , décrié comme mauvais Poëte & mauvais Prédicateur , placé jusqu'à sept ou huit fois dans la huitieme Satyre , traité de fou , d'original , qui veut rimer en dépit de la nature , & qui , quand son démon commence à le saisir & à

l'agiter, met en fuite chez lui parents, amis, voisins, domestiques... Où *Boileau* avoit-il lu ces particularités qui sont ignorées de tout le monde?

Et vous-même, Monsieur, feroit-il permis de vous demander où vous avez trouvé que *Cotin* cabaloit dans les petites sociétés de son temps; qu'il s'érigeoit en Président du *Bel-Esprit*; qu'au milieu de ces Sénats ridicules, où il étoit écouté comme un oracle, il insultoit au vrai mérite? Par quels principes de morale est-il permis d'inventer de pareilles Anecdotes, qui attaquent non seulement les Ouvrages, mais encore les personnes & les mœurs? Et d'ailleurs, Monsieur, croyez-vous qu'il soit de la bienséance de donner le nom méprisant de petites sociétés & de sénats ridicules à des assemblées composées de M. le Duc de *Nevers*, de Madame *Deshoulières*, de M. *Ménage*, & de plusieurs autres personnes de mérite?

Après *Cotin* & *Perrault*, le nom de *Quinault* fut le plus souvent répété dans les Ecrits de notre Poëte.

Il blâma d'abord en général le genre de la Poësie lyrique, comme peu susceptible de sentiments nobles & élevés, & en particulier les (a)

(a) V. *Boileau*, Réflexion critique; Réflexion III.

Opéra de *Quinault*, comme étant sans force & sans élévation. *L'Année Littéraire* a réfuté ces deux points de la manière la plus forte & la plus sensible; & les citations qu'on y lit, & celles que vous avez marquées dans vos T. S. prouvent que *Quinault* s'élevoit, quand il vouloit, à tout ce qu'il y a de plus fort & de plus beau & de plus sublime dans la Poësie.

On auroit pu citer encore le morceau d'un Prologue qui renferme l'éloge de *Louis XIV*, & qui commence par ces mots: *Un Héros qui mérite une gloire immortelle*. Tout y est beau, sublime, magnifique; toutes les expressions, à une seule près, sont nobles & propres au sujet. La Musique est aussi belle que les paroles, & rend parfaitement les idées du Poëte dans tout ce morceau, sur-tout dans les deux derniers vers:

Son tonnerre inspire l'effroi

Dans le temps même qu'il repose.

Le Musicien emploie tour-à-tour des mouvements & des tons graves & majestueux, pour exprimer le repos du tonnerre; & des notes vives, rapides & coupées brusquement, pour peindre la terreur & l'effroi.

Mais en quoi *Boileau* ne s'est point trompé,

c'est lorsqu'il a décrié la morale lubrique des Opéra de *Quinault*, où la raison & l'innocence font en effet sacrifiées à la tendresse & à la volupté, & dont les maximes sont capables de séduire & de corrompre tous les cœurs.

Voilà, Monsieur, ce que j'avois à vous exposer, pour prouver que *Boileau* n'est pas toujours impartial ni juste dans ses jugements. Vous seriez bien étonné, si j'avois recours à une nouvelle autorité pour appuyer mon sentiment, si je vous citois quelqu'un que vous n'auriez garde de récuser, & qui dit que *Boileau* poussa la sévérité jusqu'à l'injustice à l'égard de (a) *Boursault*; ... qu'il critiqua la *Pucelle* de (b) *Chapelain* avec raison, mais qu'il ne lui rendit point justice sur ses autres productions; ... que (c) *Cotin* a laissé des *Pieces de vers* très-ingénieuses; ... que (d) *Desportes* (ce Poëte dont *Boileau* avoit dit qu'il étoit méprisé aujourd'hui, & ne trouvoit pas même de Lecteurs, Réflexion critique VII) ce *Desportes*-là même

(a) V. T. premier, article *Boursault*.

(b) Art. *Chapelain*.

(c) Ibid. *Cotin*.

(d) Art. *Desportes*.

est un Poëte dont les *Poésies* annoncent une imagination douce & brillante; que les expressions en sont naturelles & délicates, le style simple & plein de graces ingénues... & qu'on y trouvera plusieurs traits à admirer; que le jugement de *Boileau* à l'égard de (a) *Hesnault* ne doit être regardé que comme un de ces excès auxquels le penchant à la satire entraîne quelquefois les esprits les plus éclairés. Et quel est cet Antagoniste, cet Athlete que je vous oppose? C'est vous-même; car ce sont vos propres paroles que je viens de rapporter, & qui prouvent que vous pensez comme moi sur la partialité & sur l'injustice de *Boileau*.

L'une & l'autre parut encore dans ses dé mêlés avec quelques Sçavants. Comment traita-t-il *M. Leclerc*, & par conséquent *M. Huet*, dont *M. Leclerc* avoit approuvé le sentiment sur un passage de la *Genese*? Ils prétendoient tous les deux (& c'est là le seul état de la question) que *Moïse* n'avoit point songé à rien dire de sublime par ces mots: *Dieu dit que le firmament soit fait, & cela se fit ainsi; Dieu dit que les eaux se rassemblent, & cela se*

(a) Voyez l'art. *Hesnault*, tome second.

fit ainsi ; que des corps lumineux soient faits dans le firmament , & cela se fit ainsi ; que la terre produise , & cela se fit ainsi ; que la lumiere soit faite , & la lumiere fut faite , c'est-à-dire , & cela se fit ainsi.

Ces deux Sçavants, versés dans la Langue hébraïque bien autrement que *Longin & Boileau*, avouoient que ces passages, détachés de la Genèse, pouvoient être proposés pour exemples du sublime dans des préceptes de Rhétorique ; mais que dans le lieu où ils étoient, c'étoit un style de narration, simple, commun & ordinaire chez les Hébreux. *M. Leclerc* ajoutoit qu'on pouvoit, sans rien perdre de l'estime que mérite *M. Boileau*, n'être pas de son sentiment (a). Ce procédé paroît raisonnable & honnête ; & tous les Auteurs devroient l'imiter.

Que répond *M. Boileau* à *M. Leclerc*, &

(a) Voyez les Remarques de *M. Leclerc*, sur la Réflexion X de *Boileau*... Edition d'Amsterdam, 1721. On a retranché les deux Lettres intéressantes de ce Sçavant dans l'Édition des Œuvres de *M. Boileau*, 1768, en trois petits tomes, à Paris. Ce ne sont pas les seules fautes qui aient été faites par l'Éditeur de cette Édition très-imparfaite.

par conséquent à *M. Huet* ? Il répond que sa surprise ne fut pas médiocre, lorsqu'il apprit que *M. Huet* non seulement n'étoit pas de son avis, mais soutenoit hautement... avoit osé avancer... que *Longin* s'étoit trompé ; & *M. Boileau* appelle cela, traiter *Longin* avec hauteur (a) !

Ensuite il s'adresse directement à *M. Leclerc*, & généralement à tous ceux qui pensent comme lui & comme *M. Huet*. Les reproches d'homme bizarre... de peu de conception & de peu de goût... (b) d'ignorer ce que n'ignore pas le moindre apprentif Rhétoricien, ne sont point oubliés. Il assure que par honnêteté il va descendre dans un plus grand détail... pour le tirer de l'aveuglement où il s'est jeté par trop de confiance en sa grande & hautaine érudition... Enfin il l'exhorte à se défaire de cette hauteur calviniste & socinienne..

Eh bien ! Monsieur, reconnoissez-vous là un homme qui n'attaque que la médiocrité orgueilleuse, & respecte les qualités morales ?

Cette réponse de *Boileau*, imprimée après sa mort, outre *M. Leclerc*, qui fit une réplique très-violente, ainsi qu'on peut le voir, ou ci-dessus, au commencement de ma Lettre, ou

(a) *Boileau*, Réflexions critiques; Réflexion X.

(b) Ibid.

dans les Remarques même de *Leclerc*, imprimées autrefois à la suite des Œuvres de *Boileau*, à Amsterdam, en 1721.

Personne assurément n'approuvera les invectives renfermées dans cette réplique : mais en même temps il faut avouer que *M. Boileau* avoit commencé à attaquer *M. Leclerc*, & que celui-ci n'avoit pas tort de dire qu'il y avoit quelques défauts dans les Ouvrages de *Boileau*.

Quelques-unes de ses Satyres, même des plus estimées, n'en sont pas exemptes. C'est un point qu'il ne sera pas inutile de discuter.

Je suis, &c.



LETTRE XIV,

Sur la huitième Satyre de *BOILEAU*.

LA seconde proposition que j'ai faite, regarde les Satyres de *Boileau*, dont plusieurs sont très-estimables, entr'autres (dit le nouv. Dictionn. Histor.) les seconde, septième, huitième, neuvième & dixième. Les autres il les regarde comme médiocres, ou même comme mauvaises, puisqu'il dit que l'*Equivoque* est la plus mauvaise de toutes. Il auroit pu dire qu'elle est la moins bonne, & ajouter que dans cette Satyre & dans l'Épître de l'*Amour de Dieu*, où quelques-uns ont trouvé des accusations outrées & des suppositions fausses, on remarque cependant d'excellents morceaux & des expressions propres & énergiques, & qu'on y reconnoît *Boileau* comme on reconnoît le grand *Corneille* dans ses Pièces les moins parfaites. Mais ce nouveau Dictionnaire, ainsi que la *Bibliothèque d'un Homme de goût*, sont assez dans l'usage de donner d'abord quelques éloges à un Auteur, pour affoiblir ensuite ces éloges

dans le détail, par une critique vive, & qui sent l'homme partial.

Comme je cherche uniquement dans ces Lettres à être utile à la Littérature, je ne craindrai point de proposer mes doutes sur les Satyres de *Boileau* les plus estimées. C'est sans doute être bien hardi; mais je le suis avec d'autant plus de confiance, que n'étant point attaché opiniâtrément à mes sentiments, je ne serai point fâché qu'on pense autrement que moi, ni même qu'on me reprenne, & qu'on me fasse voir que j'ai tort. Si on y mêle des injures, je serai tenté de croire que j'ai raison.

J'ai lu plus d'une fois la huitième Satyre de *Boileau*, qu'on appelle la Satyre de l'Homme. Elle passe pour une des meilleures, & mérite en effet de grands éloges. Mais je demande aux partisans sages & modérés de *Boileau*, la permission de leur faire plusieurs questions.

1°. Le dessein du Poëte c'est de prouver que l'homme est de tous les animaux le plus sot, c'est-à-dire le plus défectueux, le plus vicieux. Or, cette proposition est-elle bien prouvée? Et si les animaux pouvoient penser & parler, le Lion, pour les porter à être justes, n'au-

roit-

roit-il pas pu leur faire remarquer que les hommes ont une morale sage, instructive, admirable? que s'il se trouve parmi eux des excès & des abus, ils les ont condamnés & punis par les loix; au lieu que parmi nous, auroit-il dit, chacun fait ce qu'il veut, & n'a d'autre loi que son caprice ou sa passion; le plus fort poursuit, ravit, égorge, dévore le plus foible; & tous les crimes sont impunis. Il auroit apparemment conclu à faire des loix, à l'exemple des hommes, pour corriger le vice & réprimer les abus; & chacun d'eux auroit peut-être dit:

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome;
Le plus sage animal à mon avis c'est l'homme.

Il est vrai que *Boileau* a pu faire ce que fait un Prédicateur, examiner le côté le moins favorable à l'homme, & décrire les excès qu'il a remarqués dans nos mœurs, pour en donner de l'horreur; excès si grands, selon le Poëte, qu'ils étonnent jusqu'aux animaux. Cette intention, quoique très-louable, ne suffit pas: il faut encore que la comparaison avec les animaux, qui donne la préférence à ceux-ci, soit juste & bien fondée. Or l'est-elle? Les lions, les ours, les tigres, les loups, les tau-

M

reaux, les boucs n'ont-ils pas les défauts, les vices, les passions que *Boileau* reproche aux hommes? passions d'amour, passions de jalousie, de vengeance, de gourmandise, passions injustes, violentes, féroces?

Mais, dit le Poète, les animaux font-ils contrairement aux autres animaux de leur espèce?

Voit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour dévorer les loups courir les grands chemins?

L'Ours a-t-il dans les bois la guerre avec les Ours?
Le Vautour dans les airs fond-il sur les Vautours?

Je suppose que non pour un moment; mais un loup seroit-il moins coupable en dévorant un agneau innocent, qu'en attaquant & égorgeant un loup comme lui?... D'ailleurs, pour sçavoir si les ours font la guerre aux ours, les loups aux loups, il faudroit vivre longtemps dans les bois; & pourquoi n'y verroit-on pas les guerres dont *Boileau* les croit incapables?

(a) *Lafontaine* & d'autres (b) Poètes pensent

(a) Fable 8, Livre VII.

(b) Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée

bien autrement, & nous parlent quelquefois des combats de vautours les uns contre les autres, de taureaux, & de plusieurs autres animaux; & peut-on voyager ou demeurer quelque temps dans une Ville, sans voir ou entendre des chiens dans les rues, des coqs dans les maisons, des chats dans les gouttières, se battre contre des animaux de leur espèce? *Boileau* (a) lui-même s'en plaint dans ses *Satyres*.

Il est donc certain que l'intérêt ou la passion suffit pour diviser les animaux, quels qu'ils soient, & plus encore ceux qui sont sans raison.

2°. Le Poète finit cette *Satyre* par introduire un âne étonné & choqué des défauts qu'il a remarqués dans les hommes. Et qu'a-t-il vu qui

A d'interminables sabbats,
Où l'université des Chats
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états.

GRESSET, CHARTRE.

(a) *Satyre* 6.

Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,
Rassemble ici les Chats de toutes les gouttières?

L'un miaule en grondant comme un Tigre en furie,
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie...

M ij

excite si fort son indignation ? Il a vu des gens habillés de noir, d'autres de gris, d'autres de blanc ; il a vu des Médecins qui alloient voir des malades ; il a vu le Recteur de l'Université se promener dans Paris, à la tête de l'Université ; il a vu des Magistrats présider par eux-mêmes à la punition d'un malfaiteur ; il a entendu de loin (car il n'a pas osé s'approcher de trop près) les Plaidoyers, les clameurs horribles dont retentit le Palais tous les Jeudis ; & voilà les excès qui étonnent notre âne, comme s'il n'étoit pas accoutumé à voir des animaux de couleurs différentes entr'eux ; comme si le soin des Médecins, les Processions de l'Université, l'attention & la prudence des Magistrats étoient des excès ou des abus énormes ; comme si les rugissements des lions, les hurlements des loups, les aboiements des chiens, les cris de l'âne lui-même & de ses pareils, quand ils s'avisent de braire, n'étoient pas aussi forts (à-peu-près) que les clameurs forties de la (a) *gueule infernale de la chicane*, dont parle notre Satyrique.

(a) Que pense-t-il de nous, lorsque sur le midi,
Un hasard au Palais le conduit le Jeudi ;
Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
La Chicane en fureur mugir dans la grand'salle ?

Il est temps de parler d'une expression qui m'a paru peu exacte. *L'homme seul*, dit Boileau, *l'homme seul, en sa fureur extrême, met un brutal honneur à s'égorger soi-même. S'égorger soi-même*, c'est se tuer, c'est un suicide ; mais le Poëte veut dire vraisemblablement que, bien différents des animaux qui épargnent leur espèce, l'homme attaque des hommes comme lui ; ce qu'il appelle *s'égorger soi-même*, & ce qu'on peut appeller une espèce de contre-sens.

3°. Que signifient ces deux vers ?

Le fougueux *Langely*, qui de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvoit trop ferré.

Quel rapport a le nom ou la conduite de *Langely* avec celui d'*Alexandre* ? Parce que ce Conquérant avoit la folie de vouloir conquérir l'Univers, sera-t-il permis de lui donner le nom de tout autre fou, & dans un autre genre ? Il faut au moins que leur folie ait quelque rapport qui puisse établir une espèce de comparaison entre l'un & l'autre. Si *Langely* eût été un homme ivre d'orgueil & d'ambition, assez fou pour vouloir s'agrandir, s'élever au-dessus des plus grands honneurs, n'étant jamais content de la fortune présente, & briguant sans cesse de nouvelles dignités, on

auroit peut-être pu lui comparer *Alexandre*. Mais quelle ressemblance ont-ils entr'eux ? Ils étoient sous l'un & l'autre ; mais l'un est un fou divertissant , dont la folie consiste à dire des plaisanteries , & qui fut enfin chassé de la Cour ; l'autre est un fou plein d'orgueil & d'ambition , un fou qui ne fut que trop férieux & trop heureux pour le malheur de l'Univers.

4°. Enfin, après avoir reconnu dans cette Satyre de grandes beautés, ne peut-on pas dire qu'elle perd beaucoup de son prix quant à la comparaison de l'homme avec les animaux , parce que de ce côté-là elle porte entièrement sur le faux ? Car , selon la maxime de *Boileau* ,

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Cette maxime si belle & si admirée, que j'ose citer pour appuyer mes réflexions sur la huitième Satyre, ne me servira point contre l'Ode sur la prise de Namur, parce que cette Ode ne contient aucuns faits qui ne soient tirés de l'Histoire de ce fameux Siege... Mais elle a donné occasion à différents sentimens parmi des hommes célèbres. J'ai l'audace de me ranger à la suite de ceux qui

y ont trouvé des défauts ; mais ce sera toujours sans manquer à l'estime & à la circonfpection que mérite un si grand Poète.

Je suis, Monsieur, &c.





L E T T R E X V.

Réflexions sur l'Ode de BOILEAU, faite à l'occasion de la prise de Namur.

J'ADMIRERAI sans peine avec vous, Monsieur, ce que le génie poétique de *Boileau* a de plus pompeux, de plus vif, de plus pittoresque dans la description du passage du Rhin; (excepté peut-être le vers trop pittoresque qui peint le Dieu du Rhin *essuyant sa barbe limoneuse*) mais je n'oserois dire qu'on ne sçauroit faire de plus beaux vers dans notre Langue, & encore moins, que son Ode sur Namur est comparable à celles d'*Horace*, de *Malherbe* & de *Roussseau*. Vous n'en avez rien dit, Monsieur, dans votre Ouvrage. Je conjecture de votre silence, que vous n'êtes pas l'admirateur de cette Ode vantée par plusieurs Littérateurs, & peu estimée par d'autres. Les doutes que je vous proposerai, vous donneront occasion de déclarer votre sentiment; & peut-être penserez-vous comme le *nouveau Dictionnaire Historique*, qui, pour prouver qu'on peut rencon-

trer dans le même Auteur de jolies Pièces & des Pièces mauvaises, apporte l'exemple de *Boileau*, qui a fait, dit-il, *l'Art Poétique* & *l'Ode sur Namur*. Le terme dont se sert ce Dictionnaire, & qu'il applique à *Pellegrin* d'abord, & ensuite à *Boileau* & à deux autres Auteurs célèbres, est trop fort.

Pour réussir dans une Ode, il me semble que les Maîtres de l'Art ont toujours demandé trois choses: le choix du sujet, le sublime ou le gracieux des images, & le coloris de l'expression.

L'Ode sur Namur traite un beau sujet. Le Poète, après avoir invoqué les Muses, & s'être comparé à *Pindare*, décrit le Siege de Namur, la situation de la Ville, les dangers qui menacent les Assiégeants exposés à la fois au feu des remparts & aux feux souterrains, la défolation des campagnes submergées, le bruit & le fracas des bombes & des boulets, l'intrépidité de *Louis XIV*, qui est à la tête des François, l'ardeur du Soldat qui monte à l'assaut, brave tous les dangers, & se rend maître de la Ville. Telles sont les images que présente l'Ode de *Boileau*; images pleines de noblesse & de grandeur.

On peut louer aussi l'attention du Poète à

choisir une sorte de vers dont la rapidité convient très-bien aux combats, aux assauts & à la vivacité du Soldat qui attaque & se défend; & telle est la marche des vers de sept & huit syllabes. Mais, après tout, cette rapidité est l'éloge du genre de Poésie plus que du Poète. C'est un bateau qu'un Pilote habile a préparé & rendu propre à profiter de la rapidité du Rhône. Fera-t-on remarquer comme un éloge du Pilote cette rapidité avec laquelle il est porté sur le flauve? Que le vaisseau soit bien ou mal bâti, bien ou mal orné; que les vers de l'Ode soient bons ou mauvais, & les images, gracieuses ou désagréables, la rapidité de la marche fera à-peu-près la même, & plus grande encore, si les vers, quoique mauvais, sont plus courts.

Mais si *Boileau* mérite quelque éloge pour avoir choisi cette sorte de vers convenable à son sujet, il en mérite bien davantage pour les images sublimes (ila plupart) qu'on y remarque, & dont je viens d'offrir l'abrégé. Ce que les Critiques lui reprochent, c'est le défaut de coloris dans l'expression; & ce défaut, qu'on regarde quelquefois comme étant de peu de conséquence, pourvu que la pensée soit belle, est cependant très-important. J'ai

toujours entendu dire, & j'ai lu quelque part, qu'on souffriroit plutôt, *généralement parlant*, une pensée basse exprimée en termes nobles, qu'une pensée noble exprimée en termes bas; que cependant il y avoit peu d'Ecrivains qui ne tombassent quelquefois dans ce vice. Il ne seroit donc pas étonnant que *Boileau* eût donné lieu à lui reprocher ce défaut, sur-tout dans un genre qui ne lui étoit pas si familier que la Satyre. Venons au fait.

Ne pourroit-on pas reprendre avec quelque raison les expressions & les vers suivants?

N'est-ce pas vous que je voi?

Marquez-en bien la cadence.

Fuit loin des vulgaires yeux.

N'ont rien oui que n'efface

Est-ce Apollon & Neptune
Qui, compagnons de fortune?

A quiconque ose avancer.

Jadis la Grece eût vingt ans,
Sans fruit, vu les funérailles... Eût... vu!

Dans Bruxelles Nassau blême.

Déployez toutes vos rages.

Accourez, Nassau, Baviere;
A couvert d'une riviere,
Venez, vous pouvez tout voir

Louis, à tout donnant l'ame,
Marcher, courir avec eux.

Mars amenant la victoire,
Vole, & le suit à grands pas:

Courez donc, qui vous retarde?
Tout l'Univers vous regarde.

Toute ces expressions, Monsieur, sont-elles harmonieuses? Ne vous paroissent-elles pas se traîner avec peine, malgré la rapidité du genre de Poésie très vif par lui-même?

Voici une nouvelle harmonie.

Nassau.
Plein de la frayeur nouvelle
Dont ses sens sont agités,
A son secours il appelle...

Remarquez ce concert de sifflements: *ses...
sens... sont... son... se...*

Et celle-ci:

Mes présages s'accomplissent;
Il commence à chanceler.
Sous les coups qui retentissent

Ses murs s'en vont s'érouler.

Sa... sac... plissent.. sous... tissent... ses.. s'en... s'é...

Ajoutez la Strophe suivante:

Cependant l'effroi redouble
Sur les remparts de Namur;
Son Gouverneur qui se trouble;
S'enfuit sous son dernier mur.
Déjà jusques à ses portes
Je vois monter nos Cohortes, &c.

*Ce.. sur.. son.. se.. s'en.. sous.. son.. ses.. & tout
cela en cinq vers!*

Mais qui fait enfler la Sambre?

Quel vers!

Et celui-ci:

De voir en proie à Borée

Il est vrai que ces deux vers, quoiqu'un peu durs, ne détruisent pas l'image que présente cette Strophe; mais il m'a paru que la Strophe de M. de Voltaire, à laquelle on l'a préférée, lui est comparable pour la beauté de l'image, & préférable pour le coloris & l'expression.

Mais qui fait enfler la Sambre
Sous les Jumeaux effrayés?
Des froids torrents de Décembre
Les champs par-tout sont noyés.

Cérès s'enfuit éplorée,
De voir en proie à Borée
Ses guérets d'épics chargés;
Et sous les urnes fangeuses
Des Hyades orageuses,
Tous ses trésors submergés. *BOLL.*

Plus terrible dans ses ravages,
Plus fier dans ses débordements,
Le Po renverse ses rivages,
Cachés sous les flots écumants.
Avec lui marchent la Ruine,
L'Effroi, la Douleur, la Famine;
La Mort, les Désolations;
Et dans les fanges de Ferrare
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des Nations. *VOLT.*

La peinture des Villes conquises fait, ce
me semble, une image un peu trop vaste,

Malgré vous, Namur en poudre
S'en va tomber sous la foudre
Qui dompra Lille & Courtrai,
Gand la superbe Espagnole,
Saint-Omer, Besançon, Dole,
Ypres, Mastricht & Cambrai.

Cela ne ressemble-t-il pas un peu aux vers tech-
niques du *P. Buffier*?

En Alsace, Strasbourg, le Fort-Louis, Landau,
Colmar & Neuf-Brissac, Huning au Sundegau,

La peinture des bombes seroit effrayante,
si elle ne portoit pas à faux,

*Et les bombes dans les airs,
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant sur la terre,
Vouloir s'ouvrir les enfers.*

Quelle horrible situation pour des habitants
qui, à chaque instant, (pour me servir de
l'expression d'un Poëte)

*Trouvent mille morts sur leurs têtes
Et mille tombeaux sous leurs pieds!*

Mais ils ne craignent point ce dernier danger.
L'effet des bombes n'est pas d'ouvrir la terre,
mais d'écraser les édifices, de se briser en
éclats, & de porter par-tout la terreur & la
mort. C'est pour cela que les Assiégés dépa-
vent alors les rues & les places publiques, sans
craindre de faciliter par-là aux bombes le moyen
d'ouvrir la terre dépaillée.

La quatrième Strophe m'a paru une des plus
défectueuses pour l'expression.

*Dix mille vaillants Alcides
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs au loin homicides
Font pétiller les remparts;*

Et dans son sein infidèle
 Par-tout la terre y recele
 Un feu prêt à s'élançer,
 Qui soudain perçant son gouffre
 Ouvre un sépulcre de souffre
 A quiconque ose avancer.

1°. Ce mot *pétiller*, c'est-à-dire *éclater avec un petit bruit réitéré*, suffit-il pour peindre le bruit horrible d'un feu presque toujours roulant de dix mille fusils?

2°. *D'éclairs au loin homicides*. J'ai tâché de penser comme ceux qui estiment cette expression; j'ai examiné en quel sens elle pouvoit être vraie, & je n'ai pu me persuader qu'elle fût exacte; & dût-on me donner les noms de *Pradon* & de *Perrault*, ou même de *Cotin*, je ne crains point assez les injures pour changer de sentiment, & pour admirer les *éclairs au loin homicides*, parce qu'en effet il me semble que ce ne sont point les éclairs qui sont homicides. — Mais n'est-ce pas comme la poudre qui tue, & qui tue de loin? — Sans doute, c'est la poudre qui tue, parce que c'est elle qui pousse, qui porte les balles, les bombes, les boulets, la mort; & l'on prend la cause pour l'effet. Au lieu que le propre des éclairs, c'est de briller, d'éclairer, d'éblouir, d'effrayer,

frayer, d'annoncer le coup qui part, d'être les avant-coureurs de la mort; mais ils ne la causent, ne la portent, ni ne la donnent ni de loin ni de près.

Qui soudain perçant son gouffre,
 Ouvre un sépulcre de souffre
 A quiconque ose avancer...

Le mot *sépulcre* a une signification que tout le monde connoît: il signifie aussi quelquefois la mort, ou le lieu où l'on reste après la mort, ou même l'excès de la misère. Est-il bien noble dans un autre sens? J'en doute.

Je doute aussi que cette peinture paroisse bien effrayante. L'image de ces feux tout prêts à s'élançer, qui menacent *quiconque ose avancer*, n'offre point à l'imagination un Soldat brave & malheureux, combattant sur le rempart, & englouti par ces feux souterrains. On ne peint point assez vivement l'effet de la mine. C'est un piège caché & trompeur: elle frappe sans menacer, & ne menace qu'en frappant.

Que la peinture des mines, dans la *Henriade*, présente une image bien plus terrible, & exprimée avec bien plus d'éloquence & de vivacité!

Avec plus d'art encor & plus de barbarie,
 Dans des antres profonds on a sçu renfermer
 Des foudres souterrains tout prêts à s'enflammer,
 Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
 Le Soldat valeureux se fie à son courage,
 On voit en un instant des abîmes ouverts,
 Des noirs torrents de soufre épanchés dans les airs,
 Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
 Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.

Chant vi.

On ne dit point ici qu'il y a des feux préparés à *quiconque ose avancer*. L'imagination faïcie, alarmée, épouvantée, voit le Soldat s'avancer hardiment sur le rempart, l'abîme s'ouvrir subitement, vomir des torrents de soufre & de flammes; des bataillons entiers emportés, déchirés, engloutis. Quelle différence de cette peinture à un sépulcre de soufre, ou un sépulcre de poudre!

4°. L'affaut donné à la Ville de Namur fait sans doute une image très-belle.

Je vois monter nos Cohortes
 La flamme & le fer en main,
 Et sur les monceaux de piques,
 De corps morts, de rocs, de briques,
 S'ouvrir un large chemin.

Mais les piques & les briques déparent un peu,

ce me semble, cette peinture. Voyons celle de l'affaut donné par *Henri IV*, *Henriade*, Chant vi.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
 Qu'un glacié teint de sang rendoit inaccessible:
 C'est là que le danger ranime les efforts;
 Ils comblent les fossés de fascines, de morts;
 Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent;
 D'un cours précipité sur la breche ils s'élancent.
 Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier:
 Il monte, il a déjà, de ses mains triomphantes,
 Arboré de ses Lys les Enseignes flottantes.

Quelle poésie! quelles images! quel coloris! Il n'y a point là de piques ni de briques.

5°. Une autre image qui paroît manquer à l'Ode de *Boileau*, c'est la résistance vigoureuse de l'ennemi. A la vérité, il y a des canons qui tirent sans cesse, *dix mille Alcides* qui font pétiller des éclairs... un feu souterrain qui menace, tout prêt à s'élançer, si l'on ose avancer... *Nassau* blême & plein de frayeur, & qui appelle à son secours... *les défenseurs de l'Espagne*, qu'on invite à s'opposer aux François, mais qui ne s'avancent point, quoique tout l'Univers les regarde... enfin le Gouverneur se trouble, nos

Cohortes montent à l'assaut, & entrent dans la Ville. Tout cela, je le sçais, ne s'est pas fait sans trouver de la résistance, mais on ne la voit point cette résistance; on ne voit point, du côté de l'ennemi, ces défenses opiniâtres, ces combats de près, d'homme à homme, qui sont furieux & horribles. Rien de pareil dans le Siège & la prise de Namur. Le Poëte même semble insulter à la lâcheté des Assiégés: il se vante d'être plus hardi qu'eux. Comment cela? C'est que malgré son grand âge, il fait mieux des vers que *Perrault*.

Qu'on lise maintenant dans la *Henriade* la résistance de l'ennemi qui repousse son Vainqueur, & l'arrête sur la brèche. Chant VI:

Le Soldat à son gré, sur ce funeste mur,
 Combatant de plus près, porte un trépas plus sûr.
 Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre
 Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre;
 Un farouche silence, enfant de la fureur,
 A ces bruyants éclats succède avec horreur.
 D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
 Parmi les ennemis chacun s'ouvre un passage;
 On fait, on reprend, par un contraire effort,
 Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.

Les Assiégeants surpris sont par-tout renversés,
 Cent fois victorieux, & cent fois terrassés.

Jamais le Roi, jamais son illustre rival
 N'avoient été si grands qu'en cet assaut fatal,
 Chacun d'eux, au milieu du sang & du carnage,
 Maître de son esprit, maître de son courage,
 Disposé, ordonne, agit, voit tout en même temps,
 Et conduit d'un coup-d'œil ces affreux mouvements.

Ces vers, Monsieur, quoique de douze syllabes, & par conséquent beaucoup plus longs que ceux de l'Ode sur la prise de Namur, ne sont-ils pas cependant plus vifs, plus enflammés? Il ne s'agit point d'*éclairs au loin homicides*: l'ennemi est près de son ennemi; il le joint, il le ferre, il l'égorge... chaque coup est un homicide, un coup de mort. La colere, la fureur, le silence, tout frappe le Lecteur. On voit non seulement des images grandes & sublimes, mais encore une richesse d'expression bien au-dessus de celles de *Boileau*,

Je ne finirois point, si je voulois vous rappeler aussi les Odes de *Rousseau*, auxquelles on a comparé l'Ode sur Namur. Sans rien dire de cette comparaison, vous avez assez déclaré votre sentiment en disant que (a) l'Ode a été le genre où *Rousseau* a déployé toutes

(a) Art. *Rousseau*, dans les Trois S.

les richesses de son imagination, de sa verve, & laissant derrière lui (vous exceptez M. de P.) tous ceux qui l'ont précédé ou suivi.

Quelle différence en effet entre les Odes de Rousseau & celle de Boileau, sur la prise de Namur ! Voit-on dans celle-ci des expressions aussi énergiques, aussi brillantes que celles où Rousseau peint les caprices & la puissance de la Fortune ? *Des vainqueurs fumants de carnage, un Peuple au fer abandonné, des meres pâles & sanglantes, arrachant leurs filles tremblantes des bras d'un Soldat effréné ; des Guerriers, des Héros vains & foibles, dont le masque tombe, dont la gloire s'évanouit aux moindres revers.* Et pour ne citer que des objets & des idées à-peu-près semblables à celles de Boileau, comparez ce qu'on lit dans celui-ci sur les feux, les bombes, le bruit de la guerre, avec ces vers de Rousseau (a) :

Les éclairs, les feux dévorants
Font luire devant lui leur flamme étincelante,
Et ses ennemis expirants
Tombent de toutes parts sous la foudre brûlante.

Boileau, dans son Ode, invoque les Muses,

(a) Ode XI, Psaume 6, sur le Jugement dernier.

se propose pour modèle Pindare qui prend l'essor, & qui fuit loin des vulgaires yeux. Rousseau sent le même feu poétique, & s'écrie, (Ode première, Livre second) :

Mais quel souffle divin m'enflamme ?
D'où naît cette soudaine horreur ?
Un Dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici, profane vulgaire,
Apollon m'inspire & m'éclaire ;
C'est lui, je le vois, je le sens ;
Mon cœur cede à la violence :
Mortels, respectez sa présence,
Prêtez l'oreille à mes accents.

Enfin Boileau s'applaudit d'avoir pu, à son âge, monter encore sur le Parnasse, & paroît assez content de lui-même. Rousseau se reproche d'avoir osé s'élever jusqu'au Conseil des Dieux, mais avec quelle élégance, quelle richesse d'expression !

Mais que fais-tu, Muse insensée,
Où tend ce vol ambitieux ?
Oses-tu porter ta pensée
Jusques dans le Conseil des Dieux ?

(a) Ibid.

Réprime une ardeur périlleuse,
 Ne vas point, d'une aile orgueilleuse ;
 Chercher ta perte dans les airs ;
 Et, par des routes inconnues,
 Suivant Icare au-haut des nues,
 Crains de tomber au fond des mers.

Ici toutes les expressions répondent à la beauté des images ; pas un mot qui soit négligé : au lieu que dans l'Ode sur Namur, il n'est presque aucune Strophe qui n'ait quelque vers ou quelque expression reprehensible.

Que *Rollin* estime cette Ode, personne n'en fera surpris, parce qu'en effet elle est estimable. Ce qu'on y reprend, c'est le défaut d'expression & de coloris ; & c'est là sur-tout ce qui la met fort au-dessous des Pièces qui réunissent de magnifiques images avec des expressions riches & nobles. Aussi *Rollin*, en traduisant l'Ode de *Boileau*, a suivi exactement la description du Siege, & la variété & la beauté des images : mais comme les expressions latines sont très-choisies, il a fait une traduction parfaitement belle ; & la copie est au-dessus de l'original (a).

(a) Le seul endroit peut-être où le françois l'emporte sur le latin, est celui-ci :

C'est Jupiter en personne,

Pour vous, Monsieur, qui dans votre Dictionnaire avez gardé le silence sur l'Ode de *Boileau*, (silence que je crois favorable à mon sentiment) vous ne ferez point surpris des questions & des doutes que je vous ai proposés ; mais vous le ferez, je crois, quand vous m'entendrez dire que je ne pense pas tout-à-fait comme vous sur le Poème du *Lutrin*.

Je suis, Monsieur, &c.

Ou c'est le Vainqueur de Mons.

Jupiter ipse adest,
 Aut qui triumphatis superba,
 Montibus imposuit Trophæa.

On ne pouvoit rien dire de mieux en latin ; mais la brièveté & la vivacité de ces mots : *ou c'est le Vainqueur de Mons*, est inexprimable.





L E T T R E X V I.

Réflexions sur le Lutrin.

J E ne descendrai point, Monsieur, dans un grand détail pour examiner vos remarques sur la *Henriade*. Un pareil examen demanderoit des connoissances que je n'ai pas. Je m'attacherai principalement à ce que vous avez remarqué en comparant ce Poëme avec le *Lutrin*. Vous m'avez fait naître des doutes, malgré les louanges que vous donnez à ce dernier Poëme.

Vous vantez la singularité & les richesses de la fiction (a), la justesse & l'entente du plan, l'unité d'action, les ressorts de l'intrigue, la fécondité des détails, la variété des tableaux, la magie d'un style soutenu, & toujours adapté aux différents caractères du sujet. Cet éloge est aussi vrai qu'il est beau. Vous prétendez aussi qu'on a tort de disputer à Boileau le titre de Poëte ;

(a) Voyez le Chant vi du *Lutrin*.

& je le crois comme vous. Vous ajoutez enfin que le *Lutrin* sera toujours notre premier Poëme : je vous arrête, s'il vous plaît, Monsieur, à cette proposition ; elle ne passera pas sans contradiction.

Je commence par vous opposer ce que vous avez dit en parlant de *M. de Fénelon*, que le *Télémaque* est non seulement un Poëme, mais encore un des plus beaux Poëmes *Epiques* qui aient été faits ; & vous le mettez au-dessus de tous les Poëmes anciens & modernes. Vous estimez donc le *Télémaque* comme notre premier Poëme ? Vous insinuez ailleurs (a) qu'on peut regarder la *Henriade* comme le premier Poëme *Héroïque en vers* qui ait réussi dans notre Langue. Et le *Lutrin*, n'est-il plus notre premier Poëme ?

Ce que vous dites ensuite de la *Henriade* me fournit des armes pour vous combattre par les aveux qui vous sont échappés. Vous avouez que les personnages du *Lutrin* ne sont pas nobles, ni l'action importante : voilà déjà deux avantages pour la *Henriade*. Vous convenez en même temps qu'elle est un chef-d'œuvre de

(a) Art. *Voltaire*.

Poëte ; vous y admirez la richesse du coloris , l'harmonie de la versification , la noblesse des pensées , la vivacité des images , la rapidité du style , &c. en un mot , c'est un Ouvrage qui l'emporte sur tout ce que les Muses françoises ont pu produire jusqu'ici de plus séduisant. Mais vous assurez qu'elle n'est point intéressante , ou n'intéresse que parce que Henri IV est un Roi toujours heureux... & qu'on n'éprouve point ces alternatives de crainte & d'espérance , & ces intéressantes perplexités qui sont tour-à-tour partager les disgrâces & goûter les triomphes.

Eh quoi ! Monsieur , est-ce que vous n'avez point été saisi d'un frémissement de crainte & d'horreur , quand vous avez vu dans la *Henriade* ce brave & intrépide Monarque , ce bon Roi *Henri IV* , ce bon pere de ses sujets , monter le premier à l'assaut , tandis qu'une grêle de traits tombe sur lui de toutes parts ?... se jeter au milieu de la flamme & de la poussière , pour délivrer son fidele *Biron* , qui succomboit sous le nombre de ses ennemis ?... être attaqué lui-même & blessé , & en danger de périr par la main du jeune *d'Egmont* , sur lequel , malgré sa blessure , il se précipite , & qu'il abat à ses pieds ?

Sans m'engager dans une plus longue dis-

cussion , j'observerai seulement que la *Henriade* est un sujet heureux , que l'action est importante , les personnages nobles , la morale meilleure que celle du *Lutrin* ; & que tout cela , joint aux autres qualités que vous avez remarquées , à l'harmonie de la versification , à la richesse du coloris , &c. doit faire estimer ce Poëme. J'ajoute (& c'est le principal objet de cette Lettre) que quand la *Henriade* auroit tous les défauts que vous lui reprochez , & le *Lutrin* toute la perfection dont vous l'honorez , on ne doit jamais comparer le *Lutrin* avec la *Henriade*. Reprenons tous ces articles.

Un (a) Ecrivain très-prévenu contre la *Henriade* , avoue cependant qu'elle n'a rien à craindre dans la comparaison des sujets , qui est toute entière en sa faveur ; mais il ajoute que le choix du sujet ne fait rien au succès d'un Poëme Epique : pourquoi ? Parce qu'un Poëte peut faire un très-bel Ouvrage sur un sujet très-médiocre.

Cette raison demande une explication : car si ce même Poëte joignoit aux autres avantages de son Poëme , celui du sujet , il auroit encore plus de succès ; & de deux Ouvrages

(a) M. B.

également parfaits dans tous les points, excepté dans le choix du sujet, celui qui l'emportera de ce côté-là, sera préféré à l'autre. Ainsi dans toutes les hypothèses qu'on peut faire, le sujet doit être compté pour quelque chose.

Vous paroissez, Monsieur, ne pas tenir compte du choix du sujet à l'Auteur de la *Henriade*, parce que *Henri IV* intéresse par lui-même. Mais n'est-ce pas une matière de louange pour le Poëte, que d'avoir choisi un sujet intéressant? Et pourquoi ne dites-vous pas ici de *Henri IV* ce que vous dites ailleurs de *Télémaque*? Il ne faudroit mettre que le nom de *Henri* à la place de celui de *Télémaque*, & alors nous lirions dans votre Dictionnaire (a), qu'un heureux sujet, comme une physionomie heureuse, prévient d'abord en sa faveur, & que *Henri*, annoncé dès le début, est déjà sûr de tous les cœurs.

Vous ajouteriez que *Henri* est toujours d'accord avec lui-même, courageux sans férocité, politique sans artifice, ferme sans opiniâtreté, sage sans ostentation. J'ajouterois ensuite, & vous conviendriez avec moi, que les person-

(a) Voyez les Trois S. art. *Fénelon*.

nages qui figurent dans ce Poëme, sont plus nobles que ceux du *Lutrin*; que d'un côté on voit un Royaume puissant à recouvrer & à conquérir, de l'autre un vieux *Lutrin* pourri à placer dans une Eglise; ici des Rois, des Princes, des Héros, des Sieges meurtriers, des Batailles sanglantes; là, quel est le champ de bataille? les escaliers du Palais; les armes? des *in-folio*, des livres poudreux; les Héros, les combattants? des Moines, des Chantres, des Bedeaux, des Sacriflins, des Sonneurs de cloches, des Enterreurs de morts... Le Poëme est sans doute très-régulier, très-joli, exprimé d'une manière qui enchante. Le morceau de la Mollesse, qui se plaint de *Louis XIV*, est admirable. C'est proprement dans ce petit Poëme, que *Boileau* est un Poëte gracieux, élégant, fécond, ingénieux; mais son coloris, quoique propre du sujet, est & doit être au-dessous de celui de la *Henriade*, & ne doit pas lui être comparé, non plus que pour la morale.

Car vous auriez pu remarquer dans la *Henriade*, comme vous l'avez fait dans le *Télémaque*, non seulement le choix du sujet, l'importance de l'action & la noblesse des personnages, mais encore la morale, qui est plus

étendue, plus touchante, plus universellement utile, & qui apprend à aimer son pere, sa Patrie; à être Citoyen, ami, malheureux, esclave; à subir même la mort la plus honteuse, plutôt que de trahir son Roi.

Dans le Lutrin, qu'apprend-on? quel fruit pourront tirer les jeunes gens qui liront ce Poëme? Ils apprendront à parler sans respect de ceux qu'ils devroient s'accoutumer à respecter. Un Prélat devenu Trésorier de la Sainte-Chapelle, est peint comme un homme efféminé, assis mollement sur des coussins, ou couché sur un lit de plumes, & plus occupé du soin d'aller à table, que d'aller à l'Eglise.

Des Chanoines vermeils, pieux fainéants, & brillants de santé, s'engraissent dans une sainte oisiveté, attachés à des lits enchanteurs, & depuis trente ans n'ont jamais vu l'Aurore... Les Cordeliers, les Augustins, les Minimes ont chacun leur coup de pinceau. Cîteaux est le séjour de la Volupté, de la Mollesse & des Plaisirs nonchalants. Le Chantre de la Sainte-Chapelle, connu par son mérite, & distingué par sa naissance, est cependant représenté comme un homme vain, mou; comme un vieillard impatient, colere, emporté.

On

On répondra que Boileau a eu soin d'avertir dans la Préface, que les Chanoines, qu'il traite si mal, sont d'un caractère tout opposé à ce qu'il en dit dans ses vers. Mais, 1°. pourquoi en parler mal, s'ils méritent qu'on en parle bien? 2°. Le Public sera-t-il porté à croire, sur-tout cent ans après l'impression de ce Poëme, que cette Satyre est sans fondement? & ne croira-t-on pas plutôt que c'est une façon de parler pour couvrir des défauts réels, & adoucir l'impression que la satyre & la vérité pourroient faire? 3°. N'est-ce pas sur-tout depuis cette fameuse Piece, que sont augmentés les sarcasmes & les termes injurieux contre les Moines, contre les Chanoines & contre les Prélats; termes aussi injustes qu'indécents, mais devenus à la mode, & qui sont dans la bouche des Grands & du Peuple? 4°. Est-il jamais arrivé, même parmi les Païens, qu'on ait mis au jour un long Poëme contre les Ministres des Autels, & du Culte autorisé? 5°. Cette morale injurieuse, appliquée d'abord à une Église particuliere, n'est-elle pas ensuite appliquée par l'Auteur à tout le Clergé? N'accuse-t-il pas en général tous les Moines d'être immortifiés, les Chanoines

Ω

d'être indolents, les Prélats de briguer d'am-
bles revenus pour en abuser (a) ?

C'est un Poëte qui parle, dira-t-on, & qui
s'amuse avec un peu de malignité, mais avec
de bonnes intentions : peut-être décrioit-il les
vices pour les corriger.

Je ne m'oppose point à tout ce qu'on vou-
dra dire pour excuser l'intention d'un Poëte
qui en effet a toujours passé pour honnête,
vertueux & chrétien ; mais il fera toujours
vrai de dire que la morale du *Lutrin* n'est point
édifiante.

Vous-même, Monsieur, qui vous êtes dé-
claré le vengeur de la Religion & le protec-
teur des bonnes mœurs, comment n'avez-
vous pas fait cette remarque en lisant le Lu-
trin ? Je suis si persuadé de vos bonnes inten-
tions, que, si je ne craignois d'abuser de
votre patience, je vous prierois, je vous con-
jurerois (si jamais vous faites une nouvelle
Edition de votre Dictionnaire, comme je
l'espère) de vous élever avec la plus grande
force contre tous les Livres, quels qu'ils soient,

(a) V. le Chant VI du *Lutrin*.

qui renferment des maximes contraires aux
bonnes mœurs ; j'exigerois même de votre piété
que vous ne fissiez aucune grace à ces Estampes
indécentes qu'on fait graver dans des Livres,
déjà assez mauvais par la morale dangereuse
dont ils sont remplis. Je ne parle pas de
celles qui, au grand scandale de la Religion,
sont exposées dans les places publiques : le
digne Magistrat qui est à la tête de la Police,
sçait bien, lorsqu'il est averti, réprimer ces
abus ; & il a puni souvent les coupables.

Mais un Auteur honnête homme, un Ecclé-
siastique zélé, qui fait profession d'honorer la
vertu, & qui l'honore en effet par ses Ecrits
& par ses bonnes mœurs, doit tonner contre
ces Auteurs, & ces Graveurs & ces Impri-
meurs hardis, qui semblent agir de concert
pour salir l'imagination & corrompre le cœur.
Souvent, en feignant d'être amis de la vertu
& de la jeunesse, ils perdent les jeunes gens
par des principes & par des images d'autant
plus propres à séduire, qu'ils cachent, sous
les apparences de la vertu & de l'honnêteté,
tous les attraits, pour ne pas dire toutes les
horreurs du vice.

L'habitude, dit-on, une fois prise, on peut
tout voir & tout lire ; il n'y a plus d'impres-

sion à craindre. Réponse aussi fausse & aussi pernicieuse qu'elle est commune ! Si par l'habitude le cœur semble être moins sensible, en est-il moins coupable ?

Mais venons enfin à l'objet que je me suis principalement proposé dans cette Lettre ; c'est de prouver que quand on parlera des Poèmes de la Nation, l'on ne doit citer que le *Télémaque* & la *Henriade*, & que le *Lutrin* ne doit être comparé ni à l'un ni à l'autre, ou du moins qu'il ne doit être cité qu'après eux.

Ne convenez-vous pas vous-même, Monsieur, que les personnages du *Lutrin* ne sont pas nobles ? que l'action n'est pas importante ? que le sujet est frivole ? & que la *Henriade* l'emporte quant à ces différents points ? Ainsi, de votre propre aveu, le sujet de la *Henriade* est heureux, l'action est importante, les personnages sont nobles ; c'est un *chef-d'œuvre de Poésie* : on y trouve, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, la *richesse du coloris*, l'*harmonie de la versification*, la *noblesse des pensées*, la *vivacité des images*, la *rapidité du style*. Trouvez-y d'ailleurs des défauts tant qu'il vous plaira, je penserai toujours que le *Lutrin*, quoique très-parfait d'ailleurs, ne

doit pas lui être comparé. Voici mes raisons qui sont toutes tirées des Ouvrages de ceux même que je combats.

Homere, *Le Tasse*, *Milton* ont certainement des défauts. Le petit Poème du *Combat des Rats & des Grenouilles* en a beaucoup moins que l'*Iliade*. *Théocrite* est parfait dans son genre. Le *Sceau enlevé* de *Tassoni*, & la *Boucle de Cheveux* de *Pope*, passent pour être sans défauts : s'ensuit-il delà qu'on puisse dire que la *Batramyocomachie* & les *Eclogues* de *Théocrite* sont comparables à l'*Iliade* ? que le Poème de la Nation Angloise, c'est la *Boucle de Cheveux* ? & que celui des Italiens, c'est le *Sceau enlevé* ? Peut-on comparer à *Pindare* & à *Sophocle* quelques Poètes Lyriques ou Tragiques de leur temps, parce que les Ouvrages de ces deux grands Poètes avoient des défauts, & que les Ouvrages des autres étoient pleins d'élégance & d'agrément, & sans aucune tache ?

Qu'il se fût trouvé à Athènes quelque Orateur contemporain de *Démosthène*, mais plus harmonieux que lui, & qui possédât presque toutes les parties de l'Eloquence ; qu'il excellât à peindre les mœurs ; qu'il sçût toucher & émouvoir la pitié ; qu'il joignît aux dou-

ceurs & aux graces du discours beaucoup de naïveté, une maniere de rire & de plaifanter fine & noble, une facilité merveilleuse à manier l'ironie, n'usant point de railleries froides & recherchées, mais vives & pressantes; adroit à éluder les objections & à les rendre ridicules en les amplifiant; plein de pointes & de jeux d'esprit plaifants & comiques, mais qui auroient frappé toujours à son but; au reste, assaisonnant toutes ces choses d'un tour & d'une grace inimitables, tandis que *Démofthene* a quelque chose de dur dans le style, s'entend peu à peindre les mœurs, se rend ridicule quand il s'efforce d'être plaifant?... Vous vous garderiez bien, je crois, de comparer à *Démofthene* l'Orateur que je viens de dépeindre en me servant des pensées & des expressions de deux grands Maîtres; & vous feriez sagement, parce qu'en effet on ne compare point un Poëme ou un Discours qui a de grandes beautés, dont le sujet & les personnages sont nobles & l'action importante, avec un Discours ou un Poëme, dont le sujet est petit & frivole, dont les personnages sont presque tous d'une condition médiocre, quelque perfection d'ailleurs que l'Ouvrage puisse avoir dans l'exécution.

Or, ceci peut s'appliquer aisément à la comparaison de la *Henriade* & du *Lutrin*.

Il me reste à dire un mot sur la Prose de *Boileau*.

Je suis, Monsieur, &c.





LETTRE XVII.

Réflexions sur la Prose de BOILEAU.

ON peut considérer sous deux points de vue différents les sujets que *Boileau* a traités en prose. Les uns demandent un style noble & éloquent ; les autres un style simple , clair , élégant. Son Discours de réception à l'Académie est dans le premier genre ; ses autres Discours , ses Réflexions critiques , ses Lettres , &c. sont dans le second.

Son Discours Académique est très-estimable , plein d'excellentes réflexions , d'idées bien rapprochées , d'éloges convenables , trop d'égoïsme peut-être : il est vrai que cet égoïsme est adouci par des sentiments de modestie & d'humilité , mais ces sortes d'humilités ne sont pas toujours fort humbles , sur-tout dans des gens tels que *Boileau* , qui sont d'un vrai mérite , & qui ne l'ignorent pas. Quoi qu'il en soit , laissons l'intention de l'Orateur , & ne parlons que du Discours.

Tout homme impartial qui le lira avec

attention , y trouvera les bonnes qualités que je viens de remarquer ; mais s'il place l'Auteur comme vous l'avez placé , Monsieur , c'est-à-dire à côté de *MM. Racine , Voltaire & Pompiignan* , bien des gens pourront bien le faire marcher derrière ces célèbres Ecrivains.

Il réussit mieux dans un genre qui demande des expressions moins brillantes. Vous donnez de justes éloges à la *Traduction de Longin* & à ses *Réflexions critiques* , & c'est en effet dans ces deux Ouvrages qu'on trouve les principes du bon goût les plus solides ; mais j'ai cru y appercevoir quelques défauts de style qui ne se trouvent point dans les trois Auteurs auxquels vous l'avez comparé. Il n'a point l'élégance , la pureté , l'aisance qu'on remarque dans leurs Ouvrages. Jugez-en , Monsieur , par les exemples suivans , & comptez les *qui* & les *que* dont ces phrases sont entrelassées.

Dans le *Traité du Sublime* , Chapitre II , il dit , en parlant de quelques défauts de style : « en effet , on voit très-souvent des Orateurs » *qui* , comme s'ils étoient ivres , se laissent » emporter à des passions *qui* ne conviennent » pas à leur sujet , mais *qui* leur sont propres , » & *qu'ils* ont apportées de l'école ; si bien » *que* , comme on n'est point touché de ce

» qu'ils disent, ils se rendent à la fin odieux
 » & insupportables: car c'est ce qui arrive né-
 » cessairement à ceux qui s'emportent & se dé-
 » battent mal-à-propos devant des gens qui ne
 » font point du tout émus ».

Et Chapitre VII, ibid. « Delà vient, à mon
 » avis, que, comme Homere a composé son
 » Iliade durant que son esprit étoit en sa plus
 » grande vigueur, tout le corps de son Ou-
 » vrage est Dramatique & plein d'action; au
 » lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se
 » passe en narrations, qui est le génie de la
 » vieillesse; tellement qu'on le peut comparer
 » dans ce dernier Ouvrage, au Soleil quand
 » il se couche, qui a toujours sa même gran-
 » deur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de
 » force ».

Et Réflexion critique V. « M. le Méde-
 » cin..... a fait une note où il s'efforce d'in-
 » sinuer qu'on a prêté ici beaucoup de choses
 » à Vitruve, & cela fondé sur ce que c'est un
 » raisonnement indigne de Vitruve, de dire
 » qu'on ne puisse reprendre un Ecrivain qui
 » n'est pas en état de rendre raison de ce qu'il
 » a écrit; & que, par cette raison, ce seroit
 » un crime digne du feu, que de reprendre
 » quelque chose dans les Ecrits que Zoïle a

» faits contre Homere, si on les avoit à pré-
 » sent ».

Et deux lignes ensuite: « Je réponds que,
 » par ces Ecrivains, Vitruve n'entend pas des
 » Ecrivains ordinaires, mais des Ecrivains qui
 » ont été l'admiration de tous les Siecles, tels
 » que Platon & Homere, dont nous devons pré-
 » sumer, quand nous trouvons quelque chose
 » à redire dans leurs Ecrits, que s'ils étoient
 » là présents pour se défendre, nous serions tout
 » étonnés que c'est nous qui nous trompons ».

Il me semble, Monsieur, que tous ces que,
 trop près les uns des autres, & trop répétés,
 soit comme pronoms relatifs, soit comme par-
 ticules indéclinables, font un mauvais effet
 dans les exemples que j'ai cités...

Et de même dans les suivans:

Réflexion Critique III, « Il commence la
 » censure qu'il fait d'Homere par la chose du
 » monde la plus fausse, qui est que beaucoup
 » d'excellents Critiques soutiennent qu'il n'y a
 » jamais eu au monde un homme nommé Ho-
 » mere, qui ait composé l'Iliade & l'Odyssée, &
 » que ces deux Poëmes ne sont qu'une collec-
 » tion de plusieurs petits Poëmes de différents
 » Auteurs, qu'on a joints ensemble.

Et Réflexion critique premiere :

« Je n'entendis plus parler de lui... sinon lorsqu'on me mes Satyres parurent , qu'il me revint de tous côtés , que sans que j'en aie jamais pu sçavoir la raison , &c. ».

Et là même , vers la fin : « Puisque mon frere mourut dans l'année qu'il obtint cette Charge , qu'il n'a possédée , comme tout le monde sçait , que quatre mois , & que même , en considération de ce qu'il n'en avoit pas joui , mon autre frere , pour qui nous obtînmes l'agrément de la même Charge , ne paya point le marc d'or , qui montoit à une somme assez considérable. Je suis honteux de conter de si petites choses au Public , &c. ».

Je pourrois me servir des mêmes termes de *Boileau* , pour vous dire , Monsieur , que je suis honteux de m'attacher à ces minuties ; mais comme le *Traité du Sublime* & les *Réflexions critiques* , si propres à former le bon goût , roulent souvent & nécessairement sur des regles de Rhétorique & de Grammaire , j'ai cru que , toutes minces qu'elles paroissent , elles ne seroient pas inutiles à l'étude & à la perfection des Belles - Lettres. Da-

cier en a jugé de même , puisqu'il a repris deux petites équivoques sur les mots *Isocrate* (a) & *Archiloque* (b).

Je passe d'autres articles , pour m'arrêter au Chapitre V du *Traité du Sublime*. Dans ce cinquieme Chapitre , la prose de *Boileau* est la même que dans tous les autres ; mais ce qu'il dit (après *Longin*) de la définition du sublime , mérite quelque attention. Il assure que tout ce qui est véritablement sublime... éleve l'ame & lui fait concevoir une plus haute estime d'elle-même , la remplissant de joie & de je ne sçais quel noble orgueil... en un mot , qu'une chose est véritablement sublime , quand vous voyez qu'elle plaît universellement & dans toutes ses parties.

Ces deux définitions , Monsieur , vous paroissent-elles exactes & d'accord l'une avec l'autre ? On conviendra bien peut-être que ce qui est véritablement sublime , plaît universellement ; mais que ce qui plaît universellement soit véritablement sublime , & remplisse l'ame d'un noble orgueil , c'est de quoi , je pense , que peu de gens conviendront.

(a) *Traité du Sublime* , Chapitre III.

(b) *Ibid.* Chapitre VIII.

Combien de pensées en effet plaisent à tout le monde, sans cependant être sublimes ! Celles-ci par exemple :

Le fameux général des Achéens, le brave & sçavant *Philopæmen* se trouvant dans une Bourgade avant que son Armée arrivât, fut pris par une femme pour un valet, à cause de sa figure défagréable. Elle l'invita à fendre du bois ; ce qu'il fit sans balancer. Ses Officiers arrivent, & ayant apperçu : eh ! Seigneur, que faites-vous là ? — *Je paie l'intérêt de ma mauvaise mine.*

Clément Marot voulant obtenir de François I une somme d'argent, prie un de ses Protecteurs d'emprunter pour lui cet argent, promettant de faire au Roi son billet.

Par quoi vous pry savoir de combien c'est
Qu'il veut cédule, à fin qu'il se contente ;
Et la ferai tant seûre, si Dieu plaist,
Qu'il n'y perdra que l'argent & l'attente.

Malherbe, sur des fleurs peintes.

L'Art y surmonte la Nature ;
Et, si mon jugement n'est vain,
Flore lui conduisoit la main,
Quand il faisoit cette peinture.

Le Chevalier *d'Accilli*,

Quand je vous donne ou vers ou prose,
Grand Ministre, je le sçais bien,
Je ne vous donne pas grand'chose,
Mais je ne vous demande rien.

On peut en voir d'autres exemples dans le *P. Bouhours* & dans les *Anecdotes Françaises*.

Or, ces pensées que je viens de rapporter plaisent universellement, parce qu'elles sont jolies, fines, gracieuses, élégantes. On peut donc dire que *Longin*, & avec lui *Boileau*, qui adopte le sentiment de *Longin*, se sont trompés en assurant que ce qui plaît universellement est véritablement sublime. Les Réflexions de *MM. Rollin*, *Gibert*, *Jouvenci*, *Porée*, qui n'ont point défini le sublime comme *Longin*, paroissent plus exactes ; & je puis comparer ces Auteurs modernes, & même les préférer au célèbre Auteur grec, sans craindre que ses partisans m'accusent de hauteur.

Pour *Boileau*, Traducteur de *Longin* & le partisan de son opinion, il faut avouer que sa prose, malgré les pronoms relatifs & les

particules indéclinables qui reviennent souvent, est toujours claire & intelligible dans ce cinquieme Chapitre & dans tous les autres.

Mais enfin ce n'est point là ce qu'on appelle un style comparable à celui de *Racine*, de *Voltaire* & de *Pompignan*, ni à celui de *J. B. Rousseau*, de *Racine* fils & de *Gresset*, trois Auteurs que vous marquerez probablement dans une troisieme Edition, parmi ceux qui écrivent supérieurement en prose & en vers.

Je suis, &c.



LETTRE



LETTRE XVIII,

*Moyens proposés à l'Auteur des Trois S.
pour rendre l'étude des Belles-Lettres
plus facile aux jeunes gens.*

JE parle de ces jeunes Littérateurs qui, après s'être appliqués pendant quelques années dans les Colleges, à l'étude des Beaux-Arts, cherchent à former leur goût par la lecture des bons Livres & par le commerce des bons Ecrivains. Le meilleur conseil qu'on puisse leur donner, & celui qu'on leur donne ordinairement, c'est de lire souvent les Ecrits des Auteurs qui ont été estimés dans les Siecles passés, & dans les Trois derniers Siecles de la Littérature françoise. Par-là on les anime d'une louable émulation & du desir d'imiter ces grands modeles.

Comme cependant ils ont entendu dire que les plus beaux Ouvrages ne sont pas exempts de quelques taches, ils consultent les Ecrivains qui ont examiné ces sortes d'Ouvrages,

P

& qui se font piqués de la plus exacte impartialité. Mais les jugemens de ces Critiques sont si opposés entr'eux, que nos jeunes Littérateurs ne trouvent que de l'obscurité & de l'incertitude, où ils croyoient trouver des décisions claires & impartiales.

Eh ! que peuvent-ils penser, & quel parti peuvent-ils prendre, lorsqu'ils lisent d'un côté tant d'estime, & de l'autre tant de mépris pour les mêmes Ouvrages ? Il ne s'agit point ici des Ecrits d'*Homere* ou de *Démosthene*, de *Cicéron* ou de *Virgile*, ou des autres anciens Auteurs ; leur mérite est invariablement fixé. On pourroit en dire presque autant des deux Siècles Littéraires de *François I* & de *Louis XIV*, si les disputes, qui se font renouvelées depuis quelques années, n'avoient répandu des nuages sur cette partie de notre Littérature, & partagé des gens d'esprit. Est-il en effet un seul Ecrit qui ne trouve des défenseurs & des Censeurs ?

J'ai cru que ce seroit rendre service aux Belles-Lettres, que d'exposer d'abord simplement & sincèrement combien ces jugemens sont opposés les uns aux autres, & ensuite quels moyens pourroient servir à réunir les suffrages, ou à les rendre moins différens.

En général, on convient assez du mérite des Auteurs célèbres ; mais quand on veut entrer dans l'examen plus détaillé de leurs Ouvrages, les sentimens sont très-partagés.

J'ouvre *Bossuet*. Je veux marcher sur les pas d'un si grand Maître, & puiser dans la lecture de ses Oraisons Funebres, le vrai goût de l'Eloquence. Mais un Critique m'avertit que
 « *Bossuet est inégal, long, froid, vuide d'idées*
 » *dans quelques parties de ses Discours... que,*
 » *quand son sujet l'abandonne, personne n'y sup-*
 » *plée moins que lui ; que ce sont alors des para-*
 » *phrases & des lieux communs de la morale la*
 » *plus commune... c'est comme un vaisseau dans*
 » *la tempête... tour-à-tour il monte & retombe,*
 » *& disparoît jusqu'à ce qu'une autre vague*
 » *vienne le reprendre... Il a trop peu de cette*
 » *Philosophie mâle & forte qui applique à des*
 » *vérités politiques ou morales toute la vigueur*
 » *de la raison, & de cette autre qui est tout à*
 » *la fois profonde & sensible, & qui instruit*
 » *en même temps qu'elle attendrit & qu'elle*
 » *élève (a) ».*

Voilà, Monsieur, une tirade bien capable de

(a) V. M. Thomas, *Essai sur les Eloges.*

m'arrêter sur le bord de la carrière où je veux entrer.

L'éloge qui précède & qui suit cette critique, nous représente ce grand homme comme le seul Orateur « vraiment éloquent sous le » Siècle de *Louis XIV*... qui sçait peindre avec » des images vives, agrandir l'ame, l'étonner... » enchanter l'oreille par une harmonie majestueuse... élocution rapide & forte... images » qui font des sensations vives & terribles ».

Je consulte les autres Critiques : tous évitent les deux extrémités de l'enthousiasme, & se réunissent pour reconnoître dans *Bossuet*, malgré quelques négligences de style, une *eloquence qui tend toujours au grand & au sublime... Les figures les plus vives lui sont ordinaires & comme naturelles... il enchante, il ravit, il entraîne son Auditeur, &c.* (a).

Pour vous, Monsieur, vous dites en peu de mots tout ce qu'on peut dire de plus fort à la louange des Oraisons Funèbres de cet illustre Prélat. Votre éloge est net & précis ; mais vous ne dites point s'il a quelques taches,

(a) V. Rollin, *nouveau Dictionnaire Historique*, & *Bibliothèque d'un Homme de goût*; & les *Réflexions de M. Fréron, sur les Orateurs qui ont composé des Oraisons funèbres*. Oulc. tome premier, pages 28, 29, &c.

quelques négligences dont il soit à propos que les jeunes gens soient avertis.

Si *Bossuet* a trouvé des Censeurs, *Fléchier* n'en manquera pas. Pour mieux déprimer son style, le premier Critique dont nous avons parlé, (*M. Thomas*) suppose (ce qui n'est pas toujours vrai) que c'est s'écarter de la nature, que d'user d'oppositions dans un Discours. Il reproche à *Fléchier* « des contrastes symmétri- » sés... d'avoir moins le génie que l'art & le » mécanisme de l'Eloquence... que son style » n'est jamais impétueux & chaud... qu'il n'é- » tonne jamais l'imagination »... D'autres remarquent dans ses Ecrits *trop d'uniformité... presque par-tout mêmes tours, mêmes figures, mêmes manières* (a)...

Ses défenseurs le justifient par rapport aux pensées, aux expressions & aux antithèses... « *Il peint ses Héros de leurs couleurs naturelles* » & tels qu'ils étoient... c'est le même pinceau, » la même main, l'empreinte du même génie ; » mais les tableaux sont peints avec des traits » différents ; les antithèses ne sont pas aussi » fréquentes qu'on le pense, & d'ailleurs la folli-

(a) V. Rollin & *Bibliothèque d'un Homme de goût*.

» dité des pensées est jointe ordinairement à
 » l'éclat de l'expression ; enfin , disent-ils ,
 » l'Oraison Funebre de *Turenne* est le modele
 » le plus accompli en genre d'Oraisons Fu-
 » nebres (a) ».

» *Mascaron* tient encore , dit-on , de la rudesse
 » & du mauvais goût du Siecle de *Louis XIII.*
 » Il étoit né avec plus de génie que de goût &
 » plus d'esprit que de génie... Quand il veut être
 » grand , il trouve rarement l'expression simple.
 » Sa grandeur est plus dans les mots que dans
 » les choses... Il retombe souvent dans la mé-
 » taphysique de l'esprit , dans un luxe faux qui
 » annonce plus de pauvreté que de richesse....
 » raisonnement vagues & subtils... langage op-
 » posé à la vraie éloquence... lieux communs de
 » déclamation & d'ennui (b)... Il n'a ni élévation ,
 » ni chaleur , ni politesse (c) ».

Rollin est plus modéré dans sa critique. Selon lui , *Mascaron* tient quelque chose du caractere

(a) V. l'idée du caractere des Oraisons Funebres. Les Trois S. . Le nouv. Dict. Histor. parle de *Fléchier* avec beaucoup de goût & d'impartialité.

(b) Essai sur les Eloges.

(c) L'Auteur des Trois S.

tere de *Fléchier* & de *Bossuet* : il a en même temps beaucoup d'élégance & beaucoup de noblesse... L'art se montre chez lui avec moins d'ostentation que dans le premier , ce qui est un grand art : peut-être aussi la nature y est-elle moins riche & moins hardie que dans le second (a). Son éloquence est forte & vive dans l'éloge de *Turenne*... il tiendra toujours un rang distingué parmi les Orateurs (b)...

Madame de Sévigné en fait un éloge complet... Rien ne lui paroît au-dessus de l'Oraison Funebre de *Turenne*... c'est une action pour l'immortalité... Il lui semble n'avoir jamais rien vu de si beau que cette Piece éloquente... Mais quand elle eut entendu *Fléchier* , elle avoua que son Oraison Funebre de *Turenne* l'emportoit sur celle de *Mascaron*.

De ces trois illustres Orateurs , je passe à *Bourdaloue* : c'est encore *M. Thomas* qui ouvrira la critique. Il insinue adroitement , sans le dire cependant trop ouvertement , qu'on doit regarder *Bourdaloue* comme un Orateur qui succede à deux anciens Orateurs , *Bossuet*

(a) Traité des Etudes , Tome second.

(b) Bibliothèque d'un Homme de goût.

& *Fléchier* ; que ceux-ci ayant *frayé* le chemin qu'on doit suivre, & saisi certain nombre de beautés, *Bourdaloue* est condamné à rester fort au-dessous des premiers, & peut-être à n'être plus qu'un copiste... Il l'accuse de prouver trop *methodiquement* la grandeur de son Héros (le grand Condé)... de donner trop peu d'éclat à ses idées... d'être dépourvu de sensibilité & d'imagination (a). D'autres Critiques supposent que *Fromentieres* & *Lingendes* sont les premiers parmi les François qui aient tracé des modeles d'Oraisons Funebres. Ils ne mettent point *Bourdaloue* au rang des successeurs de *Bossuet* & de *Fléchier*, mais au nombre de leurs (b) contemporains. Ils admirent son éloquence simple comme celle de *Démosthene*, & en même temps pleine de noblesse & de force (c)... Le fameux *Burnet*, Evêque de *Salisbury*, en fut frappé... Elle est la même dans l'Oraison Funebre du grand *Condé*. Beauté majestueuse, douceur

(a) *Essai sur les Eloges.*

(b) *Bossuet* est né en 1627, *Fléchier* & *Bourdaloue* en 1632, & *Mascaron* 1634.

(c) *Bibliothèque d'un Homme de goût*, Tome premier, pages 244... 263.

forte & pénétrante (a)... *Madame de Sévigné* en étoit charmée & transportée... elle en fait une analyse qui en donne l'idée la plus magnifique ; elle la met au-dessus de celles qu'on fit alors sur le même sujet, même de celle de *Bossuet* (b).

Or, que peut penser un jeune homme, quand il voit des jugemens si opposés sur ces quatre grands Orateurs ? D'un côté, presque toujours *Rollin*, le *Nouv. Dict. Hist.*... La *Bibl. d'un Homme de goût*, *Madame de Sévigné*, *M. Burnet*, les *Trois Siecles*, la *Cour & la Ville* ; & de l'autre, *M. Thomas* ? Ce célèbre Critique, dans ses *Essais sur les Eloges*, donne cependant une grande idée du *P. de la Rue*. Il entre dans le plus grand détail : presque toutes ses réflexions sont des louanges. On diroit qu'il a dessein de l'élever au-dessus de tous les autres Panégyristes. Mais dans cette même dissertation où il prodigue des éloges à l'éloquence de l'Orateur, il finit par interpréter un peu trop hardiment peut-être, & si je l'ose dire, trop durement, son intention.

(a) Voyez son caractère très-bien fait & en peu de mots. *Opusc. de F***.* tome premier, pages 8, 29, &c.

(b) Voyez les *Lettres de Sévigné* dans les Editions exactes, & non dans l'Edition tronquée de 1763.

Mais, dit-il, ce qu'on ne croiroit pas, c'est que, dans un *Eloge Funebre du Duc de Bourgogne*, il se trouve à peine un mot qui rappelle l'idée de *Fénelon*. La politique intéressée craignit de rendre hommage à la vertu; & l'Orateur, même aux pieds des Autels, n'osa oublier un instant que l'Auteur du *Télémaque* étoit exilé. On ose dire, (ajoute éloquemment *M. Thomas*) que si le Duc de Bourgogne eût été capable d'un sentiment, il eût été indigné de cette foiblesse.

On ose dire aussi que, si *M. Thomas* eût agi, je ne dis pas avec une politique moins intéressée, mais avec plus de précaution & d'impartialité, il auroit examiné toutes les Oraisons Funebres du Duc de Bourgogne, & il auroit vu (ce qu'on ne croiroit pas) qu'il n'y en a pas une seule qui rappelle l'idée de *Fénelon*. Ni *M. de la Parisiere* Evêque de Nîmes, ni *M. Maboul* ancien Evêque d'Aleth, ni *M. Coffin*, n'ont rien fait de moins que le *P. de la Rue*, & n'ont osé oublier que l'Auteur du *Télémaque* étoit exilé. Le premier a parlé des *Matres* du Duc de Bourgogne, sans les nommer; le second n'en a rien dit; le troisieme n'a nommé que le nom de *Beauvilliers*; le seul *P. (a)*

(a) *Quem à parvulo suis documentis Sapientia & Re-*

Sanadon a nommé *Beauvilliers* & *Fénelon*. On ose dire encore (en usant de la brillante figure de Rhétorique de *M. Thomas*) que, si le *P. de la Rue* étoit capable d'un sentiment, & à portée de s'expliquer, il seroit indigné de l'intention que lui prête ce nouveau Critique.

Comme *M. Thomas* ne parle que des Orateurs qui sont morts, il n'a rien dit du *P. de Neuville*. Je crois qu'on peut le joindre aux Orateurs dont nous venons de parler, parce qu'il a été comme eux l'objet de beaucoup d'éloges & de beaucoup de critiques. Jamais on n'avoit vu de Prédicateur commencer avec tant d'éclat; jamais tant de vivacité à le blâmer, ou à l'admirer. Les esprits sont aujourd'hui plus tranquilles; & on a eu le temps d'apprécier le mérite de l'Orateur. Les uns lui reprochent trop d'esprit, trop de brillant, trop d'antitheses, trop de coloris, un pompeux verbiage (a),

ligio imbuerant; quibus enim aliis nominibus Bellovillierium & Fenelonium adpellarem, auditores, quorum illè ità aulicam morum elegantiam cum consilii maturitate conjunxit... hic generis nobilitatem ingenii celebritate cumulavit, &c. LUD. DELPH. Or. Funeris.

(a) V. la Bibliothèque d'un Homme de goût.

Les autres le regardent comme un des plus
 « étonnants Orateurs qui aient illustré la Chaire.
 » Selon eux, il réunit les différents caractères
 » des Hommes célèbres qui l'ont précédé dans
 » le ministère évangélique. La profondeur des
 » pensées, la force du raisonnement, l'éléva-
 » tion & la rapidité du style vont toujours de
 » pair, dans ses Sermons, avec la chaleur de
 » l'imagination, la vivacité du sentiment &
 » l'énergie de l'expression... L'Oraison Funèbre
 » du Cardinal de Fleury est un chef-d'œuvre ;
 » celle du Maréchal de Bellisle est marquée
 » au coin de ses autres productions (a) ».

Le P. de N. (disoit un jour un homme
 d'esprit) a le génie grand & sublime de *Bos-*
suet, le raisonnement fort & invincible de *Bour-*
daloue, le style brillant & ingénieux de *Flé-*
chier.

Cette diversité d'opinions sur l'éloquence de
Bossuet, de *Fléchier*, de *Mascaron*, de *Bour-*
daloue, de *la Rue*, de *Neuville*, doit embar-
 rassier sans doute un jeune homme qui cherche
 à fixer son estime & à former son goût.

Je dis la même chose de nos autres Ecri-

(a) Voyez les Trois S.

vains. Que pensez-vous, Monsieur, des Ou-
 vrages de *M. d'Alembert* ? Métaphysique ob-
 cure, style inégal & froid, Littérateur foible,
 Géometre sans invention ; voilà votre réponse
 (a).

Un autre m'assure que c'est un habile Géo-
 metre, un bon Littérateur, un excellent Mé-
 taphysicien, un Génie créateur (b).

Dans *Berruyer*, style de *Roman*, peintures
 choquantes, indécence extrême, dialogues mêlés
 de fausses délicatesses de ruelles & de saillies pé-
 dantesques... prolixité de style, vains orna-
 ments (c).

Le même est un génie heureux, un de nos
 meilleurs Ecrivains... Style agréable, élégant,
 noble, varié, coloris proportionné au sujet... Ou-
 vrage intéressant, instructif... tableaux qui élèvent
 l'ame, feu qui la pénètre, sensibilité qui l'atten-
 drit, éloquence qui l'entraîne, graces qui l'en-
 chaînent, harmonie qui la séduit (d).

Lamothe-Houdart est un Auteur très-peu esti-

(a) V. les Trois S.

(b) V. le Mercure.

(c) V. la Bibliothèque d'un Homme de goût.

(d) V. les Trois S.

mable, même en prose... On ne le lit plus que pour voir jusqu'où peut aller l'extravagance du bel-esprit & du mauvais goût... *M. Clément*. On n'a pas le temps d'y respirer : à peine sortez-vous d'une absurdité, que vous rentrez dans une autre plus surprenante... *M. Rousseau*. Selon d'autres, c'est un excellent Profaneur. *Son Discours sur l'Iliade est écrit avec autant de finesse que d'élégance, & raisonné supérieurement ; ses Réflexions sur la Critique, pleines de sel & de raison, d'agrément & de philosophie. Quelquefois sa prose est forcée & épigrammatique, mais alors même elle est pleine de traits ingénieux & sensés, d'images agréables, d'idées délicates* (a).

Les Eclogues de *Fontenelle* sont blâmées par *Boileau*, par *J.-B. Rousseau*, par l'Abbé *Desfontaines*, par bien d'autres Ecrivains estimables : ce sont, disent-ils, des entretiens de Petits-Mâtres, des discours de ruelle. Mais *M. Trublet*, & le *nouv. Dictionn. Histor.* & son abrégiateur (*la Bibliothèque d'un Homme de goût*) vantent ces Eclogues comme un nouveau genre pastoral, dont l'esprit de galanterie, les graces fines & délicates sont les principaux ornements.

(a) V. *nouv. Dictionn. Histor.*

On a dit d'un nouveau Prédicateur très-estimé, qu'ayant un esprit capable de développer les grandes vérités de l'Évangile, & de convaincre les incrédules, il avoit tort de laisser à d'autres le soin de prouver les Dogmes de la Religion ; que c'est ôter à cette Religion sainte un nouvel appui, & un défenseur redoutable aux ennemis de la Foi.

Vous avez vengé, Monsieur, ce respectable Prélat ; (a) & vous pensez qu'en se bornant à développer la morale de l'Évangile, à en faire aimer les devoirs & respecter l'autorité, cette manière, qui n'est qu'à lui seul, est aussi estimable & peut-être plus utile... & que l'élévation & le courage des pensées, la noblesse & l'énergie des expressions, la vigueur & la vérité des tableaux, l'art d'intéresser par le sentiment, suppléent avec avantage aux preuves directes des raisonnements. Ce témoignage lui a été rendu sur-tout à la Cour ; témoignage précieux, autorisé par le sentiment d'un Roi Très-Chrétien, qui, dès le commencement de son règne, vient de se déclarer, non pas seulement par des discours, mais encore par des effets, l'appui de la Religion, le protecteur des bonnes

(a) M. l'Evêque de Senez. V. les T. S. tome premier, article *Beauvais*.

mœurs, le vengeur du crime, & le pere du Peuple; & n'a pu voir un Orateur sacré traiter tous ces objets avec la prudence d'un homme sage & le zele d'un Apôtre, sans en marquer publiquement sa joie & son estime.

Je ferois infini, si je voulois suivre cette idée, en parcourant tous les Écrivains françois dont les Ouvrages ont été attaqués & défendus, vantés & critiqués, souvent pour les mêmes choses. Car louer nos Orateurs & nos Poètes dans ce qu'ils ont de louable, & blâmer quelques fautes, quelques négligences, c'est le droit commun, c'est ce qu'on a fait de tout temps, c'est ce que font & ce qu'ont droit de faire plus que tous les autres, les Journalistes chargés de veiller à la sûreté du bon goût, & d'empêcher que la République des Lettres ne souffre quelque atteinte de la part des partisans du mauvais goût. Par-là les jeunes gens sont instruits de ce qu'ils doivent imiter ou éviter dans les Auteurs.

Mais entendre porter sur le même Ouvrage, sur le même morceau, sur la même pensée, sur la même expression, deux jugemens contradictoires; voir détruire par l'un, comme faux, ce que l'autre établit comme vrai, c'est, je le répète, jeter les esprits dans la plus cruelle incertitude.

incertitude. Or, quels moyens de remédier à cet inconvénient?

Il me semble qu'un Auteur habile & plein de courage pourroit entreprendre, 1°. de remarquer les points sur lesquels se réunissent les sentimens des Critiques. Si, par exemple, les Admirateurs & les Critiques de *Boileau* sont d'accord sur le mérite de son Art Poétique, de la Description du passage du Rhin, de telle ou telle Satyre, ou Epître en particulier: voilà des points décidés qui pourront servir de regle aux Amateurs.

2°. Un plus grand détail pourra distinguer encore non seulement certains Ouvrages, mais ce qu'il y a dans ces Ouvrages de louable ou de repréhensible. *M. Lefranc de Pompignan* l'a exécuté supérieurement en parlant de *Racine*, de *Corneille* & de *Moliere*, & de la réforme des Pièces & des Théâtres (a).

3°. On pourroit porter encore plus loin la discussion; & c'est cette troisieme réflexion que je crois la plus importante: car on sçait déjà à-peu-près ce qu'on doit penser des qualités de nos grands Orateurs & de nos grands Poètes

(a) V. la Lettre à *M. Racine*, &c.

Les belles Pièces de *Corneille* & de *Racine*, de *Crébillon* & de *Voltaire*, de *Bossuet* & de *Fléchier*, de *Molière* & de *Destouches*, &c. ont été comparées & souvent appréciées. Mais quels sont les Actes, les Scènes, les morceaux qui doivent être estimés ou blâmés, les phrases qui sont exactes ou incorrectes, les pensées brillantes ou obscures, sublimes ou triviales? Tout cela réuni dans un Recueil, ne seroit point inutile à l'instruction des jeunes gens & à la perfection du goût.

La critique du *Cid* par l'Académie Française, & les notes de *M. de Voltaire* sur *Pierre Corneille* sont le véritable plan, & peut-être le seul qui puisse être utile à cette partie de la Littérature; & qu'on ne dise pas qu'il y aura toujours à craindre que les Critiques qui seront chargés de l'exécution de ce projet, ne soient soupçonnés de quelque impartialité: car on en tirera au moins cet avantage, qu'on verra, pour ainsi dire, à découvert, quel est l'objet dont il s'agit. On ne dira plus précisément, *Corneille* & *Racine*, *Molière* & *Boileau*, *Bossuet*, *Fléchier*, *Bourdaloue*, &c. ont quelques pensées obscures, quelques expressions louches; on dira: la voici cette pensée, cette expression qu'on propose aux Littérateurs à examiner, à discuter...

Je dois avertir ici qu'en proposant le plan de l'Académie & de *M. de Voltaire*, je ne prétends ni en blâmer, ni en approuver l'exécution: *Non nostrum inter vos*; mais je dis seulement qu'une pareille critique détaillée & spécifiée, sur tous les Ouvrages des Auteurs estimés, est le vrai moyen de faire connoître les beautés & les défauts de ces Ouvrages. C'est ce qu'on a fait à l'égard de *Corneille*, en examinant ces paroles de *Médée*: *Moi, moi, dis-je, & c'est assez...* & cette réponse du vieux *Horace*, *qu'il mourût*.

On critiqua, je crois, autrefois ce second vers: *Ou qu'un beau désespoir alors le secourût...* Il falloit, disoit-on, qu'*Horace*, après ces deux mots, *qu'il mourût*, s'arrêtât; le vers qu'il ajoute est de trop.

Sans doute que, si *Horace* eût voulu dire une pensée sublime, & en faire admirer & goûter la beauté, il auroit dû supprimer le vers suivant. Mais ne peut-on pas dire qu'il a dû suivre le fil de la conversation & du dialogue, & ne pas rester en silence après ces deux mots, comme pour donner le temps d'admirer leur sublimité?

C'est sur quoi les gens de goût pourroient décider; & alors leurs décisions ne seroient

plus générales, mais seroient fixées à un objet connu, à des pensées & à des termes spécifiés. Chacun, dans la fuite, exposerait son sentiment; & insensiblement on sçauroit à quoi se fixer.

Le P. Bouhours a fait quelque chose de semblable dans ses *Pensées ingénieuses* & dans sa *Maniere de bien penser*. Il examine la pensée de *Lucain*: *Victrix causa Diis placuit sed victa Catoni*, & ne l'approuve pas; encore moins celle de *Virgile*: *Num capti potuere capi*, &c. On pourroit peut-être examiner encore, & juger son jugement, ou en appeler au Public; & je m'imagine que toutes ces discussions littéraires formeroient & fixeroient le goût sur bien des points... Et, puisqu'au jugement de l'Auteur de l'Année Littéraire, le soin de faire observer les beaux détails dans les mauvaises Pièces de *Corneille*, a pu être utile, on peut croire aussi que le soin d'examiner & de discuter en détail les défauts, même dans les bonnes Pièces, peut avoir son utilité. Ce travail est digne de l'Académie Française. En faisant, pour toutes les Pièces de *Corneille* & pour les Ouvrages de *Racine*, de *Molière*, de *Lafontaine*, de *Boileau*, & de tous les Ecrivains François d'une certaine réputation, ce qu'elle fit autrefois

pour le *Cid*, elle rendroit un grand service aux Belles-Lettres.

Mais je m'arrête ici, & je crois entendre un Auteur qui me défie d'observer à son égard le plan que je viens de proposer. Il a droit de m'interrompre, & de me faire un pareil défi: car enfin je l'ai attaqué hautement; je l'ai accusé d'avoir fait des contre-sens & des infidélités dans la traduction des *Jardins de Rapin*; d'avoir défiguré l'Auteur, & l'Ouvrage qu'il a traduit. Il m'attend pour se défendre; il n'attendra pas longtemps. Dès maintenant je descends sur le champ de bataille; je prends ma plume, & le combat commence. Vous en apprendrez des nouvelles dans la Lettre suivante.

Je suis &c.





LETTRE XIX,

Sur la Traduction des Jardins de RAPIN,
par M. G. D.

LES premiers coups portés à M. G. D. lui paroîtront peut-être de peu de conséquence. Reprocher quelques inélégances, un peu de verbiage, plusieurs infidélités, beaucoup de termes trop galants & indécents, ce sont des reproches (les derniers sur-tout) dont quelquefois certains Littérateurs se font honneur. Mais quand on en vient à reprocher des contre-sens, fussent-ils en petit nombre, un Traducteur n'aime point de pareils reproches.

On trouve dans la Traduction faite par M. G. D. plusieurs constructions peu exactes; celles-ci par exemple: *sous telle forme qu'elle paroisse*, page 53... quoique le plaisir de la promenade le *dédommageroit*, page 148... il y auroit à craindre que des pluies trop abondantes *se fixassent*, page 94... de peur que les vents *les arrachent*, ou que la neige *les couvre*. Ne faut-il pas, *ne se fixassent, ne les arrachent, ne les*

couvre?... Et page 122; l'Aulne & les Saules ombragent agréablement les ruisseaux qui *les répètent*.

Pour les expressions indécentes, les termes galants, les infidélités dans la traduction, on trouve tous ces défauts si multipliés, qu'il est difficile de donner l'exemple de l'un sans l'autre. La plupart des phrases en sont farcies. Par tout le Traducteur défigure le Poëte & le Poëme. Dans le latin, *Nympha ferox vultu* est rendu par *une cruauté affectée... Nympharum turba*, c'est *l'aimable essain des Nymphes... Puellæ*, les *jeunes beautés... carmina*, des *vers amoureux... Amymone*, la *belle Amymone... sacra ad mysteria*, *mysteres amoureux & sacrés...*

Il ajoute, il retranche, il transporte, il défigure, & toujours en faveur de la galanterie. *Primula veris* signifie la *Primevere* (Rap. 510.) M. G. ajoute, *fieri de nâtre sous les premiers baisers du Zéphyre*, (page 46.)

Une Déesse chaste & modeste qui fuit & se cache, & qui mérite encore plus par-là d'être vue & admirée, *meruitque videri, dum latuit*, (Rap. page 511) fournit à M. G. non plus une vertu à louer, un fait à raconter, mais un conseil indécent, une maxime de galanterie & de lubricité. *Une Nymphé ingénue*, dit-

il, mérite qu'on la poursuive. Dieux ! qu'il seroit doux de l'atteindre ! Une jeune Nymphé qui se cache est belle ; il seroit doux de la voir...
G. page 49.

Quod fulsit nitidis aurum crinale capillis. Rap. p. 513.

Cette longue tresse de cheveux blonds qui captivoient les cœurs, ces bandelettes heureuses qui ceignoient la tête la plus charmante, &c. G. page 54.

Ces mots : *Gaudent florentibus herbis Dii superi*, (Rap. p. 514.) sont rendus par ceux-ci : *Les fleurs sont l'hommage de la belle nature, les Dieux vont lui sourire.* p. 56.

*Et sic per muros errare licentibus omnes
Phillyream patiare, suis quos texere ramis
Gaudeat, & viridem passim pratendere scenam.* Rap. p. 545.

Que le flexible Phillyrias couvre les murs de votre Jardin... qu'il embellisse les bosquets enchantés de Pomone & de Flore ; qu'il soit la volupté, les délices de leurs Amants, p. 132.

Les cinq vers latins suivants : *Phillyra & ipsa fuit*, &c. sont entièrement omis dans la Traduction.

Rara septem sub montibus ibant

*Ad paslum pecudes, at vallis Aricia viles
Vix bene pascebat pratis Laurentibus agnos.* Rap. p. 553.

Ses sept collines n'étoient habitées que par de simples Bergers, qui se bornoient à aimer leurs Bergeres, & à paître leurs troupeaux. G. p. 152.

Rapin, page 554, au commencement du troisieme Livre, parle des ruisseaux qui circulent à travers les bois, & qui nourrissent & animent les plantes.

Namque animi sylvis & floribus inde petendi.

Les ruisseaux feuls, dit le Traducteur, p. 154, animeront les plantes & les végétaux... & le doux gazon, lit heureux des Amants !... Ah ! pauvre Pere Rapin, vous voilà bien gazonné !

La peinture du jeune Hylas est intéressante dans l'Auteur latin : c'est un jeune homme vertueux qui résiste à une Nymphé insolente & passionnée.

*Instantem pariter Nympham stultisque refusus
Dimovet, &c.* Rap. p. 564.

M. G. ne dit rien des efforts & de la vertu d'Hylas, mais il substitue à la pensée du Poëte ses propres idées. *Et les Nâïades, pleines du même feu qui consume Isis, n'épargnent rien pour l'inf-*

pirer à celui qu'elle aime. G. page 173.

Crinem vincla decens, pars est bona laudis in illis. R. p. 587.

L'œil de l'amateur curieux verra l'étalage symétrique des branches de vos arbres avec la même satisfaction que celui de l'Amant passionné voit le beau déploiement des cheveux de sa Maîtresse. G. page 232.

Reconnoissez-vous, Monsieur, à ce verbiage plat & indécent, le sage, le modeste *Rapin* ?

Il faudroit copier tout le Livre, pour vous faire voir combien ces façons de parler sont fréquentes dans la Traduction. Il n'y a pas une seule page qui n'en soit souillée. Belle lecture pour les jeunes gens !

Mais ce qui pourra être plus sensible au Traducteur, c'est le reproche d'avoir mis plusieurs contre-sens.

Premier contre-sens. *Rapin* fait dire à une Vierge chaste & vertueuse :

Ah ! pereat potius quæ non fert forma pudorem ! p. 512.

Et *M. G.* que je devienne affreuse, s'il le faut, plutôt que de *survivre* à ma honte. p. 49.

Il ne s'agit point ici de *survivre* ni de perdre la vie.

Second contre-sens. *Rapin*, page 527, rapporte un fait singulier ; &, au lieu de dire, comme on dit ordinairement, *si credere fas est*, il dit, *credita si quondam, sit adhuc credenda vetustas*. Ce qui peut signifier, *si ce fait, qu'on a cru dans l'Antiquité, mérite encore aujourd'hui quelque croyance*. On pourroit peut-être trouver encore un autre sens, mais je doute que ce fût celui de *M. G.* qui dit, (page 89) *d'autres l'ont cru, croyons-le aussi*.

Troisième contre-sens. Le *P. Rapin* ne manque point l'occasion de tourner l'imagination & le cœur du Lecteur vers l'Être Suprême, par des réflexions édifiantes ; mais *M. G.* trouve le moyen d'éviter les termes qui respirent la vertu.

Rapin dit, page 532 :

*Floribus at variis omnis dum pingitur annus ;
Ne semper pictos Hortorum respice flores,
Respice ad Autorem florum, Cælumque salutans
Contemplare suos ut habet, quot sydera, flores.*

Homme sensible, dit le Traducteur, vois l'année se couronner des fleurs les plus belles ; mais vois aussi la main qui les lui présente. Lève les yeux au Ciel, salue respectueusement les

astres de la nuit, & sçache les admirer; ce font des fleurs, ce font des beautés toutes célestes. G. page 101.

Mais le quatrieme & le cinquieme contre-sens ont quelque chose de plus frappant que tous les autres. Voici le quatrieme... Vous sçavez, Monsieur, que la fleur appelée en latin *Linaria*, porte le nom de *Belveder* chez les Italiens, comme s'ils vouloient dire, *belle à voir*.

Dicta Italis bello de nomine bella videri. Rap. p. 519.

Or, M. G. s'est imaginé, en lisant *bello de nomine*, que *bello* venoit de *bellum* la guerre, & que (a) *bella videri* en latin, & *belveder* en italien, signifioient *voir la guerre*, ne faisant point attention que *bello* vient de l'adjectif *bellus*, qui signifie *beau*, & *bella videri*, *belle à voir*, *belveder*.

Cinquieme contre-sens. Le P. Rapin raconte l'aventure d'une Reine nommée *Rhodante*, que ses Sujets, charmés de ses qualités, adorent comme une Déesse, & mirent sur les Autels à la place de Diane, dont ils ôterent la Statue. Ils étoient armés, & environnoient leur Reine, lorsqu'Apollon, frere de Diane, voulant

(a) V. la Traduction, Chant premier, page 69.

venger l'injure faite à sa sœur, lance sur l'infortunée Reine un de ses rayons, & la change en rose. Ses Sujets, qui avoient outragé la majesté de Diane, furent changés en épines, qui font autant d'armes dont ils défendent encore aujourd'hui leur Souveraine. Il s'agit, comme vous voyez, Monsieur, des épines qui environnent la rose. Les vers latins sont clairs, bien exprimés, & ne présentent que ce sens:

*At populus, læsâ pro majestate Dianæ,
Spinarum horrentem in cumulum conversus, acutis
Reginam telis etiam est defendere promptus.* Rap. p. 521.

M. G. embrouille tout ce morceau (page 73.) Bientôt, dit-il, ce même Peuple qui vient d'outrager Diane, s'arme pour la venger: on ensevelit *Rhodante* sous un monceau d'épines; & ces mêmes épines lui servent de défense... *Risum teneatis, amici!*

Telle est, Monsieur, la Traduction de M. G. D. Je vous ai épargné le détail des mots favoris du Traducteur... *jeune... rendre... heureux... sourire...* qui reviennent très-souvent, & en très-grande partie, sans être indiqués dans le latin.

Tantôt c'est *jeune* Nymphé, *jeunes* feuillages, *jeunes* forêts, *jeune* Hylas, & *jeune* Hylas, & encore *jeune* Hylas, & *jeune* homme, en

moins de trois pages, & *jeunes oliviers*, &c. &c.

Tantôt c'est rival *heureux*, nectar *heureux*, bandelettes *heureuses*, ombres *heureuses* qui descendent du haut des montagnes, &c. &c.

Tendre est aussi un mot privilégié : *tendre fleur*, *tendre coloris*, &c. &c.

Mais le mot qui plaît beaucoup plus que tous les autres, c'est le *souris*... On voit la tulippe opposer son calice au Soleil qui lui *sourit*, page 54.

Une fleur (le fouci) est la tendre Amante du Dieu du Jour ; elle n'a des yeux que pour lui, & l'or pâle qui la colore est un *souris* de son Amant. Page 59.

Caltaque.

Duxit eum quem fert ipso de Sole colorem. Rap. p. 515.

M. Gaz. ajoute : Chacun lui *sourit* & la cueille (la rose). Ces trois ou quatre lignes paroissent de la façon de M. G.

Page 75. C'est Rome qui lui *sourit*... Page 87. Phébus lui *sourit*.... 99. On fait *sourire* la Déesse... Page 118. De longs rameaux s'élevent au Ciel, qui leur *sourit*... Page. 187. Elle voit les amateurs du jardinage *sourire* à sa beauté nouvelle, &c. &c.

Je l'ai déjà dit, Monsieur, dans ma neuvieme Lettre, page 104, cette Traduction est man-

quée dans toutes ses parties, & demande un autre Traducteur.

L'Auteur de l'Année Littéraire, dans le compte qu'il en a rendu, a traduit un morceau des *Jardins de Rapin* ; & sa traduction peut servir de modele à ceux qui entreprendront l'Ouvrage entier.

Voilà, Monsieur, ce que j'avois à vous communiquer sur la Traduction des *Jardins de Rapin*. Comme je vous crois aussi très-versé dans la Langue de Cicéron, je vais proposer à votre critique deux Discours latins, qui ont déjà paru, & que je n'ai pas dû vous communiquer plutôt.

Je suis, Monsieur, &c.





L E T T R E X X,

A l'Auteur des Trois Siecles.

RÉFLEXIONS SUR DEUX HARANGUES LATINES
IMPRIMÉES.

Vous aviez dessein, Monsieur, de placer dans votre Dictionnaire le nom de l'Auteur de ces deux Harangues, dont j'ai parlé dans ma troisieme Lettre (a). Des raisons solides, que vous n'ignorez pas, l'empêcherent de vous les envoyer. Ces raisons ne subsistent plus. L'Auteur vous les adresse l'une & l'autre, afin que vous puissiez librement exercer votre critique. Soyez persuadé qu'il vous en fera obligé, & que dans la suite, s'il faisoit réimprimer ces mêmes Harangues, il profiteroit de vos avis pour corriger les défauts que vous auriez remarqués, & probablement pour vous consulter sur les autres Discours qu'il pourroit faire imprimer à la suite de ceux-ci. J'y joindrai les Réflexions que j'ai lues ou entendues à l'occasion de ces deux Discours. Ces réflexions sont pour l'ordinaire des éloges; mais vous pourrez

(a) V. la Note de la Troisieme Lettre, à la fin.

y

y mêler vos remarques, & je ne refuse pas de vous seconder; ce fera toujours dans le dessein de contribuer, par une critique sage & modérée, à l'instruction des jeunes Etudiants, & au progrès de la Littérature.

La premiere de ces deux Harangues est l'Apologie des Normands.

L'Orateur qui la prononça est de Normandie, & étoit alors de l'Académie de Caen. Les Membres de cette Académie y assisterent, ayant à leur tête M. l'Evêque (a) de Bayeux, leur Protecteur. (b) Le Mercure de France parla de cette Harangue. L'Extrait est fait par une main amie: il est fort détaillé; mais on n'y lit que des éloges de l'Orateur & de son Discours. On y voit aussi la traduction de quelques caractères d'Auteurs, des PP. Alexandre & Daniel, de Pierre & de Thomas Corneille, &c. Mais le portrait le plus piquant & le moins vrai, parce qu'il est tracé par le pinceau de l'envie, c'est le portrait des Normands. L'Orateur ne craint point de le présenter

(a) Aujourd'hui Cardinal & Archevêque de Sens.

(b) V. le Mercure de France, au mois d'Août 1744, page 1788.

B

dans tout son jour, parce qu'il est bien certain de confondre les injustes Censeurs de sa Patrie. Le voici tel qu'il est dans le Mercure.

« Ils le représentent, ce Normand, toujours
 » élevé sur une roue mobile, d'où il observe
 » de quel côté vient le vent de la Fortune ;
 » les Fraudes voltigent à l'entour de sa tête,
 » & font retentir à ses oreilles un bruit flat-
 » teur ; la Dissimulation compose l'air de son
 » visage, & règle le mouvement de sa langue ;
 » la Finesse dirige tous ses regards, & préside
 » au jeu des muscles moteurs, d'où dépend
 » l'action, ou plutôt le langage des yeux do-
 » ciles aux impressions qu'elle leur transmet.
 » Ceux-ci parlent & se taisent à son gré, sans
 » jamais trahir le secret des sentiments & des
 » pensées dont ils sont les interpretes naturels.
 » Formé à l'école de la Flatterie & de la Po-
 » litesse, son cœur reçoit de l'une le miel qu'il
 » distille, & de l'autre le masque dont il se
 » couvre. Mercure y joint ses bons offices,
 » qui ne sont pas indifférents. Ce Dieu, d'un
 » vol caressant, joue & folâtre sans cesse près
 » du cher nourrisson : il secoue sur lui ses ailes
 » légères, & en fait tomber une pluie de ruses
 » & d'artifices dont l'avidé Normand ne laisse
 » rien échapper ».

Le Journal de Trévoux en parla aussi dans la même année. (V. Juin 1744, page 1125.) L'extrait est court, ferré, précis ; le Discours est loué, mais sans flatterie...

M. Gresset, à qui l'Auteur envoya son Discours comme à un ancien ami, le loue & le critique en même temps d'une manière ingénieuse & polie...

Je vous ferai part de sa Lettre, Monsieur ; quand vous aurez lu le Discours latin qui en est l'objet. Il est précédé d'une *Épître Dédicatoire* à M. l'Evêque de Bayeux.



ILLUSTRISSIMO
 ECCLESIAE PRINCIPI
 D. D. PAULO D'ALBERT
 DE LUYNES,
 BAJOCENSI EPISCOPO.

ITERUM se Tibi sistit nostra Normannia ;
 PRÆSUL ILLUSTRISSIME. De cujus laude cum
 dicerem, Te præsentem, quantum commovebar ;

tantum etiamnum vereor, dum in publicum prodit oratio. Timebam scilicet nè Tibi bonis omnibus artibus exculto displiceret infans eloquentia; & nosler ille timor eò crescebat magis, quò major erat tua in audiendo benignitas. Equidem singularem illam comitatem subsecuta est non obscura tuæ opinionis testificatio, quâ me, ut in vulgus orationem exire permitterem, hortatus es. Quod testimonium licet animum oratoris non medio-criter confirmaverit, tamen non omnem omninò absterfit metum. Enimverò non deerunt, opinor, qui tuum de me iudicium æquitati minus quàm humanitati tribuant. Erunt quoque qui me criminentur, alii quod nimis multa honorificè de Normanniâ prædicaverim, alii fortasse quod eam non satis acriter defenderim; illi quidem quia Normannicum nomen, plusquàm liberalibus viris licitum est, odio prosequuntur; hi verò quia decepti amore patriæ, plusquàm æquos rerum æstimatores decet, sibi multum detrahi existimant, si suæ nationis famæ vel minimam labeculam aspergi patiantur.

Sed eos præ cæteris reformido qui me insimulabunt imprudentiæ, quòd tuas laudes tam parcè, tam leviter attigerim; quòd siluerim illam Stirpem genere claram, summis belli pacisque muneribus nobilem, animi & ingenii virtutibus longè

nobilissimam. De quâ cum multa occurrerent memoratu digna, tum verò id maximè negabunt silentio debuisse prætermitti quod in Bohemiæ campis anno superiori contigisse audivimus; ubi eximius ille Tibique charus imprimis (a) Bellator, ut graviter & gloriosè vulneratus, ita feliciter vindicatus ab interitu, indicio fuit, & quantum ipse patriam diligat, pro quâ tam fortiter ac periculosè pugnaverit, & quantum Deus optimus tuæ Familiæ invigilet, cui tam pretiosum Caput voluerit esse conservatum.

Quid quòd nihil dixerim de tuâ illâ firmitate animi ac pietate quæ Religionis jura tuatur & vindicat, sine asperitate quidem, at constanter: eâ verò eloquentiæ suavitate, illis illecebris quæ vel pertinacissimos ab errore non semel revocaverint? De affabilitate quæ omnium Tibi voluntates conciliat, & novum beneficii addit pretium? De sedulitate & vigilantia, quâ infimorum non minus quàm summorum Pater, nunc in urbibus cum dignitate, nunc in pagis cum humanitate, etiam sub patenti & aperto cælo, verba facis ad populos; laborum omnium hortator, dux, particeps, & primos veræ Fidei Præcones re & nomine repræsentans?

(a) D. de Chevreuse.

Etenim his & aliis, quæ obicientur vel poterunt objici, non deest mihi quod respondeam. Quis enim non videt, me, si tua tuæque Familiæ decora omnia voluisssem persequi dicendo, futurum fuisse propè infinitum? Deindè verò qui non ignorant, eum Tibi minimè probari qui de Te faciat mentionem, Teque id maximâ curâ cavere, ut laudem & dignis promerearis virtutibus & severis auribus respuas, ii me, credo, excusabunt, quòd in oratione paucissima de Præfulis in miseros tam benefici charitate commemoraverim, ejusque imaginem in (a) Parisini nobilis effigie timidè & quasi aliud simulando adumbraverim. Nec pauciora debui dicere in tantâ dicendi copiâ: & pluribus abstinere me decebat, ne in offensionem tuam incurrerem.

TIBI

ECCLESIAE PRINCEPS ILLUSTRISIME,

Addictus & deditus

N.

(a) In secundâ Parte, pag. 291.



ADVERSUS INVIDOS

NORMANNORUM CENSORES

ORATIO (a).

QUOD à vetere quodam Historico scriptum legimus, assiduam esse Virtutis comitem Invidiam & altissimis adhærere; id cùm antea non paucis Virorum illustrium testimoniis, tum verò maximè nescio quo Neuftriacæ Gentis fato comprobatum est; ILLUSTRISIME ECCLESIAE PRINCEPS, LECTISSIMI PROCERES, CÆTERIQUE OMNIUM ORDINUM AUDITORES ORNATISSIMI.

Mihi verò mecum reputanti quàm varia in Normannos dictoria conjiciantur, quàm multis ingruentium telorum ictibus Gens una sit proposita, incertum videtur utrum mirari debeam magis, an eorum pervicaciam qui cavillatio-

(a) Habita Cadomi 28^a Novemb. anni 1743.

nes jaciunt, an illorum, qui patiuntur, constantiam. Et quidem multò minùs mirarer si extrà Provinciæ suæ limites & in alieno solo positi circumfrentium populorum jocis impeterentur. At etiam in ipsâ Patriâ illos ferè versari quasi hospites, & maligna sæpè exterorum ludibria pati & convicia, id verò invidiæ summæ ac pertinaci quis tribuendum neget? Nondùm scilicet excidit, neque unquam, credo, excidet Populorum animis tempus illud ad Neustriacæ Gentis gloriam fatale, quo Normanni Religionis veræ jugo subditi, & conjuncti cum Neustriacis, terrorem ubique sui nominis excitare cœperunt. Adeò ut, si bella fortè exurgebant, solo Normannorum aspectu vel nomine Aquitani, Germani, Itali, Parisini, Siculi fugarentur; totusque orbis in unam Normanniam indignatus fremeret, quia una toti orbi vincendo par videbatur.

Hinc illorum fortitudo furoris nomen sortita est, & prudentia, quæ tanquam præsens anima cæteras virtutes regebat, calliditatis & fraudis famam subiit, quemadmodùm apud Sabinos Romulus, apud Indiarum Populos Alexander, spoliatores barbari & ambitiosi prædones habiti sunt. Hinc etiam contigit, ut quoties diversa Nationum ingenia vocantur

in quæstionem, alii Normannorum dotes ac virtutes calumniis deprimant, alii silentio dissimulent, nonnulli nihil propè in Normannis præter unam astutiam agnoscere videantur. Quorum ego quidem; 1^o. virtutes, quæ multæ sunt, laudem maximam promereri; 2^o. vitia, quæ & pauca & levissima reprehenduntur, excusari posse, demonstraturum me confido.

Igitur dùm nostram Patriam dilacerat hostilis furor, ad pugnam venio, vestrâ omnium humanitate recreatus. Felicem me & coronâ donandum plusquàm civicâ, si quosdam Normannos plus æquo timidos, & adversus Invidiam pro Patriâ fortiter dimicare nescios, in Matris amantissimæ castra & sinum reducam, totque Heroum famam possim feliciter propugnare!

PRIMA PARS.

Ac primò quidem quis æquo animo ferat, cùm de variis Galliæ Provinciis mentio est, ita tribui quibusdam Regionibus rei militaris gloriam, aliis ingenii laudem, aliis Pietatis & Religionis cultum & honorem, ut Normannis, proh pudor! affingantur imprimis fraus & mala industria, quæ societatis leges & consuetudinis bonæ sinceritatem soleant labefacta-

re? Quasi verò Normannia cuiquam ex illis aut animi fortitudine, aut liberalium Artium laude, aut etiam Pietatis & Religionis cultu concedat!

Enimverò si quis dubitet quàm excelsus & fortis animus in Gente nostrâ infideat, id quærat ex utrâque Siciliâ quam olim decem è nostris incolis, Guiscardo Duce, gladio fortiter subegerunt. Audax facinus, quod novitate rei & inauditæ fortitudinis exemplo tunc meruit prodigii laudem; nunc verò videtur incredibile & facti fidem vix obtinet. Evolvat quoque, si libuerit, annales Gallorum, & illustria Ducis Guillelmi facinora & Richardi Robertique victorias cæterorumque Ducum nostrorum facta præclarissima, si potest, enumeret. Sciscitetur ab ipsius Lutetiæ Civibus quid sentiant de furore Normannorum, id est, de Neuftriacæ Gentis ad bellum, ad pugnam, ad victoriam alacritate.

Repetat verò memoriâ egregium Juventutis nostræ facinus; quæ, cum audiret per omnes latè vias Prædonum turbam grassari furore & numero formidabilem, statim pulchro laudis & utilitatis publicæ studio commota, petit arma, & rapit. Mox acclamante Populo, ecce confertis ordinibus in agros effunduntur, non bar-

bati quidem aut cataphracti milites qui vultu truculento terrorem ferant, non veteranæ legiones quæ fronte caperatâ testes periculorum cicatrices præferant, non Duces experti qui capite laureato victorias & triumphos portant, at pusilli militiæ tyrunculi, quos pro Bellonâ Hebe comitetur, & decentes Gratia circumvolent, quorum verò in pectore sedeat bellica fortitudo, quæ supra ætatem fortes faciat & audaces. Tales prodire in pugnam turba Prædonum intelligit, & nullâ interpositâ morâ miseri prosilire è suburbiis in campos & in sylvarum latebras, ac paulò post è latebris in exteras regiones abire, uno armatæ juventutis & Neuftriacæ fortitudinis nomine profligati. Quæ expeditio vocata est *lactea*, ut, quod opinor, aliquandò Posteritas recordaretur, assertores libertatis publicæ fuisse juvenes vix è pulvere Phæbeo emersos, totos ætate & vultu imbelles & quasi lacteos, at prudentiâ & animi fortitudine viros & Heroas.

Nimirum hos assert secum spiritus nostra Nobilitas; hos animos exempla patrum excitant in liberis, qui vel ab incunabulis, cum nondum humo pedem figere audent, jam tamen inter lauros adrepunt & lusitant; cum vix belli nomen incipiunt balbutire, jam ipsum bellum

toto pectore fitiunt; cùm nondùm queunt eruditis oculis evolvere fastos & annales, jam ocellis curiosis & sagacibus depictas Majorum imagines & virtutes laureatas perlegunt. Nec vero sine aperto quodam admirationis sensu extitisse audiunt vel extare his in regionibus Camillos, Estampios, Harcurtios, Luvinius, Brezæos, Turvillæos, totque alios nobiles & fortes viros ab omni ævo Patriæ salutis natos, & nominis cum serâ Posteritate adæquandi studio pulchrè incensos.

Quos inter admirantur imprimis (a) Heroëm illum non ita pridem ad Rheni ripas hostium victorem, quorum primos refutavit conatus, & inanes minas delusit; antea verò in Guastallensi pugna hostium terrorem, quorum plausus in lachrymas & in gemitus commutavit; ut qui gladio minaces & victoriâ elati non tam ad prælium videbantur, quàm ad triumphum venire, illi palmam utique dolo ereptam Gallis restituerent, gladio verò abjecto, & metu præcipites, non tam fugere viderentur quàm evanescere.

Neque indictum abire sinam Heroëm alterum

(a) D. de Coigny, Franciæ Polemarchum.

quem Dux Vindocinensis alumnum & imitatorum habuit, Villarsius comitem & consilium, & noster ille Bellator proximè memoratus periculorum omnium in Italiâ, triumphorumque participem, Guerchesium dico, Galliæ & Normanniæ non leve ornamentum, quam utramque quantum bellicâ illustravit fortitudine, tantum ingenii magnitudine ac præstantiâ exornavit. In quo quidem id comprobavit quod defendimus, Normannos non modò manu fortes esse, at ingenio quoque præstantissimos.

Hic desiderarem, AUDITORES, magis exquisitum dicendi genus, & parem celebrandis hoc loco vestris laudibus eloquentiam. Neque enim diffiteri possum dubitasse me an non potius deceret ingeniorum vestrorum laudes omittere prudenti silentio, quàm eloquii tenuitate deterere. Verum enimverò quàm multa, si tacerem, silentium nostrum arguerent! quàm eloquentibus, quàm justis querelis Artes liberales reclamarent!

Quereretur Historia iniquo silentio dissimulari scriptorem geminum, Alexandrum nempe & Danielelem; illum quidem memoriâ suprâ fidem summâ, & rerum cognitione insignem, stylo gravem, doctrinâque uberrimum,

cui tamen detrahendo plurima, multum adderes; hunc vero iudicio prudentem & sanum, nitidum simul & eruditum, Gallicæ virtutis ita sincerum præconem, ut Gallorum vitiis non indulgeat, cui verò addere vel detrudere nihil propè audeas quod non ipsa sibi veritas detractum doleat vel additum; utrumque concertatione mutuâ satis notum, in quâ utrinque dimicatum fortiter & cum laude, sic tamen ut in priore athletam suis armis diffidentem sentias; in altero pugilem consilio providum, animo fortem, pugnantem sine metu, triumphantem sine superbiâ, & variis armorum generibus, sive in castris Philosophiæ, sive in Theologiæ campis decertare assuetum & vincere.

Neque omitteret alium Gallicarum rerum (a) scriptorem non ignobilem; & cum de moribus Gallorum differit in libris, doctum & eruditum: & cum res eorundem præclare gestas discutit in historiâ, elegantissimæ brevitatis & concinnitatis excultissimæ.

Sibi præterea vindicaret Historicum (b) illum qui in suâ de Melitenfi Ordine & de

(a) Ludov. le Gendre.

(b) Renat. de Verror.

Lusitaniæ perturbationibus historiâ vim, robur, sublimitatem Sallustii, at sine ullâ dictionis asperitate expressit; ita superior cæteris omnibus nostrorum temporum Historicis ut cum nemine, nisi fortè cum uno, quem nec apertè auserim nominare quia vivus, nec omninò tacere quia Normannus est, palmam dividat.

Quereretur Musa Epica omitti Brebovem illum qui multiplex dicendi genus feliciter in carminibus affecutus est; acer & elegans dum tractat seria, & ad mores informandos operam accommodat; sublimis aliquandò & splendidus dum Latinum Vatem per campos Æmathios tonantem sequitur; ingeniosus verò & venustus cum eundem, Scarronis imitator, stylo jocosus & lepido facit ridiculum.

At imprimis inclamaret Musa Tragica facere me injuriam magno illi Cornelio, viro suprâ laudem omnem & satyram posito; qui si minus videtur præstare cæteris lenitate versûs, puritate sermonis, aut limæ severitate: at rerum splendore, at sensuum excellitate, at majestate sententiarum, at eventuum varietate, ingenium legentis, ac mentem & animam, totumque hominem sic percellit ac movet, ut rapiat extrâ se, & quamlibet in partem inflectat. Heroas verò quàm magnificis

quàm vividis coloribus expressos exhibet ! Non quia eos fingat pro arbitrio & quales decebat esse quòd multi in eo criminantur ; at pro cujusque Gentis indole , & quales reverà extitère , ità sincerè adumbravit , ut , dùm legis , verari te credas cum antiquis heroibus , & Romam in tuo pectore spirantem cum redivivâ Carthagine rursùs movere bella , odioque pertinaci depugnare sentias. Quis verò illum neget fuisse Gallici Cothurni Vindicem & Parentem , qui Musam Scenicam petulantem , barbaro squalentem habitu , & rustica deliria effluentem , ascitâ verecundiâ fecerit pudicam , & ad gustum bonæ mentis ac Sophoclei Theatri salubritatem revocaverit ? Cupidinem verò , quem probè noverat , si fortè imperet , intrà modum decorumque consistere non posse , & omnium affectuum tyrannidem usurpare , adèd non eruditus ad mollitudinem , ut faces quibus jam tùm Theatrum funestare cœperat , per vim abstulerit. Vir planè divinus , sublimis , magnificus , cùm in multis rebus tùm in eâ singularis , quod , ubi magnus est , parem ferat neminem ; ubi se ipso minor , & vel dùm peccat in leges , admirationem sapè extorqueat.

Sed commodè hîc occurrit alter Cornelius ,

ut

ut sanguinis , ita studiorum communione cum fratre conjunctissimus , & eâdem prorsùs indole , hoc est , quàm in fingendo ingeniosus Poëta , tam in civili consuetudine recti amans & æquitatis observantissimus , Nolim tamen alterius laudem cum alterius gloriâ comparare. Equidem dùm ille Tragicis clamoribus intonat , & vitium terrendo corrigit , hic risu comico exhilarat Scenam & mores ridendo castigat , ingenio lepidus , & facetiis elegans. At in uno multò plus , quàm in altero , non tantùm magnificentiæ & majestatis , at etiam nervorum & roboris : ut facilè ex illâ diversitate intelligas , naturam in hunc minùs quàm in illum Parentem beneficam , id cum utroque fecisse , quod cum fratribus erî jubent Neustriacæ leges ; quibus cautum est , ut natu major multis donetur opibus ac divitiis , minor autem filius , levis armaturæ miles , naturam , si potest , arte corrigat , aut labore cogatur & industriâ reparare.

Quid dicam de Baudrisio , de Huetio , de Bochartio inter Eruditos ? Quid de Evremonio , de Bufferio inter Philosophos vel Grammaticos ? Quid de Mezeræo & de Daniele inter Historicos , de Juvenetto & Puffino inter Pictores , de Laffonio & Varinonio inter Ma-

S

thematicos? Quid de Fontenello inter omnes omnium generum Musas ita versato, ut tubam inflat cum Calliope, cum Melpomene tragicè doleat, cum Clio narret eleganter, cum Urania Cœlum percurrat; unus Musarum omnium amans & amor, dux & comes, alumnus & pater?

Quid præterea commemorem in Bucolicis Segræsum, in Elegis Sarasinum, in Lyricis Malherbam, in cæteris artibus Benferadium & Hallæum, Sanadonem & Brumoium, & Motæum illum Monsterium qui Themidi & Apollini carus, Pindum ingenio, Forum æquitate illustravit, hodièque totus in nepotibus superstes & redivivus.

Verùm hoc loco ubi agitur de scientiæ amore, non possim omittere Virum illum magno plausu Lutetiæ quondam exceptum, nuper verò universi orbis litterarii luctu maximo deploratum; Oratorem eximium, in quo Tullii nervos & numerosum in dicendo modum si quandoque desideres, id ferente *Academicarum* orationum naturâ, tot cæteroqui salibus ingenuis asperguntur conciones eruditæ, tam exquisita est mundities & genuina, tam nativa sententiarum sanitas & numquam decolor, tot scintillant ingenii subtilissimi fulgura, ut ipse, si

reviviscat, Tullius illum Oratoribus optimis ascribere non sit recusaturus; Poëtam sic in Tragicis afficientem commoventemque animos, ut amores quidem, at castos, nec unquam pœnitendos excitet; sic aspergentem sales comœdiis, ut risus facetissimos, at ne semel quidem procaces, eliciat; Rhetorem denique numeris omnibus absolutum, qui cum frustra optasset regiones exteras pervadere, ut ex barbaris gentibus dispelleret Errorum tenebras, nihil habuit prius aut antiquius, quàm ut juvenum errores & cupiditates, falsa totidem Juventutis numina profligaret, fulem se ac vanum Doctorem & Magistrum ratus, nisi cum ipsis eloquentiæ præceptis monita Religionis tenellis mentibus instillaret. Quibus erudiendis curam ut impenderet ac labores, omnem à se amicitiarum dulcedinem removerat; & in patriæ sinu quodammodo exulans, inter amicos quasi hospes, omnibus famâ notissimus præterquam sibi, id ambiebat unum ut Supremi Numinis benevolentiam sibi & iis, quibus allaborabat, conciliaret.

De cujus viri laudibus quia filere nefas erat, & pauca loqui facinus, dabunt veniam Censores Normanniæ, si longius paulo sumus morati. Dolori verò aliquid ignoscent, qui in Oratoribus solet esse plus æquo verbosus; &

amori nostro ergà Normanniam in quâ ad facilitatem ingenii & liberalium artium cultum accedere Pietatis laudem non vulgarem contendimus.

Atque utinam liceret per tempus varia Pietatis nostræ monumenta enarrare dicendo, & Tempia & Basilicas immensis sumptibus decoratas peragrarè ! Qualis, Deus bone ! omnium oculis Pietas exhiberetur ! Quàm sincera, quàm pura, quàm defæcata ! Sed iis omiſſis quæ longum foret commemorare, quàm sit nostra Pietas liberalis & provida, ex iis intelliges quæ superioribus annis contigère.

Vidimus enimverò calamitates ex altis & nivosis collibus delabi, è Cælo depluere, è terrâ sinu erumpere, è fluviis exundare, ex omnibus mundi partibus in omnes orbis universi partes ingruere, ut orbem totum in suam perniciem conjuravisse crederes. Cùm autem apud Vos, AUDITORES, Olena, & apud Vicinos Aura, latiùs explicarent se, ac vagâ & effranâ licentiâ grassantes ultimum exitium omnibus minarentur, quid non egit in his rerum angustiis Magistratum nostrorum pietas ? quid non movit ut bona & opes gementi populo largiretur ?

Hic ego te hujus pietatis in miseros pro-

vidæ testem appellare non verear, PRÆSUL VIGILANTISSIME. Meministi ut illa tibi præsto fuerit cùm divitum opulentiam sollicitares exemplo, & blandâ authoritate volentem alliceres ? Ut admirata sit cùm omnia eo curares ordine disponi, pauperum ut neminem pœniteret pauperem esse, expediret verò plurimis ; unde, cùm jam tuis auspiciis tuta esset ad opulentiam via, miseria & paupertas, multi mentiebantur inopiam ut effugerent ? Ut applauserit, cùm afflictæ Plebi, per beneficia ubique præsens & multiplex, opem afferri juberet, tuamque inclinares dignitatem ad miseros, qui ad illum per sese assurgere non auderent ; major dùm vocaris Populi amor & solamen Plebis, quàm dùm Aulicorum delicia, dùm novum Academia Parisinæ ornamentum & decus, dùm Cadomensis lumen & præsidium, dùm Litteratorum omnium admiratio appellaris !

At dùm ego jamdudùm præterita Pietatis nostræ beneficia commemoro, ecce mihi offertur illa Pietas, quæ cultu lugubri & pullatâ veste honores funereos splendidiori apparatu instruit, omnesque eruditorum hominum cœtus in sui doloris & triumphis partem arcessit. Hæc tibi rependit, CARDINALIS OPTIME, qui tenello quondam Regi præsens Educator cùm

diù adfuers, mox adolescenti assiduus comes, postea maturo amicus & consilium, cum illo regni curas & onera partitus es. Quem etsi morientem, AUDITORES, dolore communi profecuta Gallia est, nullis tamen in locis arbitrator majori luctu fuisse quàm in istâ Provinciâ desideratum.

Hic vero necesse non est, opinor, venire me hodiernâ die in hujusce pietatis partem, & longiori oratione Patrono Regionis nostræ benefico parentare, vel ipsum cum superioribus Gallicarum rerum administris conferre; cum Celeberrima ingeniorum Parens & Magistra *Universitas* Cadomensis, beneficiorum prodiga perindè ac memor, ut amori amorem, & beneficiis pietatem rependeret, tam gravi munere per Oratorem facundum pariter & eruditum perfuncta sit; cum ipsi præterea recordemini quantâ curâ & felicitate sibi vel Regno imminentes procellas averterint, Richelius fortiter obfistendo, Mazarinus molliter cedendo, Floridus sapienter præcurrendo: cum denique vestris etiamnum animis occurrat qualis fuerit, his morientibus, Regum nostrorum dolor, ut ex illis unus mortui Administris memoriam profecutus sit summis laudibus, alter summis honoribus, hic verbis admirationem, hono-

ribus reverentiam, lachrymis amorem testatum esse voluerit.

Igitur mihi jam nihil incumbit nisi ut id colligam, scilicet adversarios qui contendunt nihil esse loci virtutibus in Normanniâ, vel eas malignè silent ac dissimulant, facere nobis injuriam, cum tot viros & in re militari peritissimos, & ingenuis artibus excultos, & pietatis laude insignes tulerit atque etiamnum ferat. Jamverò quid si vitia illa numero paucissima, quæ tantoperè exploduntur, excusari posse ostendam? Id quidem in alterâ orationis parte, non pugnaciter aut severè, at pro ratione argumenti quod veniet in quæstionem, & pro adversariorum momentis quæ objicientur, leviter & quasi ludendo expediam.

SECUNDA PARS.

MISERUM te profectò, inquiet aliquis, & infortunatum Oratorem, atque in proprio solo verè peregrinum, qui, quod apud omnes, etiam apud ipsos Normannos, in confesso est, id nescias omninò vel nescire te simules, nec dubites in controversiam vocare! Tunè scilicet tam rudis rerum & ignarus, qui non audieris quibus coloribus pictores Normannum soleant

in tabellis informare? Stantem nimirum depingunt in rotâ mobili & omnes Fortunæ auras captantem. Utrinque auribus admurmurant Fraudés & circum caput volitant; vultum verò atque linguam Dissimulatio effingit, dum Astutia oculis multiplicem nervum accommodat, cujus obsequio & obmutescere oculi aliquando & eloqui sciunt, at nunquam nutu vicario & interprete recessus cordis explicare aut prode. Interea informando pectori allaborant Adulatio mellita & larvata Urbanitas, quibus opem præstat non mediocrem Mercurius peninis alludens & circumsonans, & decussu alarum crebro dolos & fallacias, denso agmine magnoque numero, dispergens; quos Normannus toto animo & sinu combibit.

Deus immortalis! ut ab imis unguibus ad ultimum verticis capillum describimur! At ne vos terreant, AUDITORES, imagines illæ mendacii coloribus & veneno saturæ, & invidiæ manu penicilloque deformes. Quid enim vobis imprimunt detrahent-ve convicia quæ nihil habent propositi præter contumeliam, & nullo negotio, si prudentiæ fax admoveatur, evanescent?

Itaque Censoribus mordacibus & morosis non succensibimus, nec subirassemur quidem.

Neque adeò negabimus quod re ipsâ verum est, Normannis multò plus quàm cæteris inesse alacritatis ad comparandas opes, ad conservandas verò & augendas plus vigilantia. Tantùm rogo attollant oculos tantisper & videant quantum isti sagacitati & industria debeant Galli. Quod enim Normannia Sceptri Anglici quondam Domina, nunc Gallici robur & nutrix, rebus careat nullis ad vitæ necessitatem aut delicias idoneis, at de suâ etiam abundantia cæterorum populorum indigentiam ditare possit; quod pendentia in abruptum loca ipsique scopuli ab erudito & audaci vomere leges accipiant, & in messes pullulent; quod commercii opportunitas tanta sit rerumque omnium varietas, ut illa Provincia esse videatur quasi officina quædam ex quâ continuo cursu in cæteras Galliæ Provincias & Europæ regna opes confluant; quæ demùm ulla alia causa est nisi quia Normannus vel à tenera ætate, cum stare vix pedibus potest, jam avarus temporis & sudoris prodigus, in lucrum totis oculis experrectus emicat, in laborem verò, quietis impatiens, nec ullo periculo territus, incumbit?

Equidem scio non deesse homines qui Normannos commercio minùs esse idoneos dicti-

tent, quippè qui in ipsâ, inquirunt, amicitiaë consuetudine vel infidi vel frigidi secum toti habitare ament, sibi unis vivere, simulandi pariter & dissimulandi artificio nobiles. At vellem qui hæc objiciunt nostras urbes attentius perlustrarent & circulis politioribus interessent. En illis occurrerent cives quibus urbanus nihil; sermo purus, venustas exquisita, natus candor. Sic te excipient non ut peregrinum, sed tanquam amicum; ita ut non inter hospites, at inter notos versari te arbitreris. Quid plura expostulas! Amicitiaë urbanitatem laudas, sinceritatem vocas in dubium? Injuriosè! Vis enim ut contorto vultu, ut prono in terram capite, ut appellato in testem Deo amicitiam significant, & illos imitentur versutos homines qui nunquam nisi venerabundi accedunt, & eodem momento ferunt oscula & vulnera, beneficia promittunt, & de tuo interitu & exitio cogitant? Dissimulationem arguis? Inconsideratè! Id enim exoptas ut quoties occurreret aliquis aliquâ reprehensione dignus, statim sua illi vitia quasi in os & in faciem immittant, & aliis naturæ ferociam, aliis ingenii tarditatem, aut mentis arrogantiam, aut indolis astutiam, quasi per jocum, & consalutando, confabulando, colludendo exprobrent? Novam sanè colloquendi

artem, quæ brevi jocos verteret in furores, & amicitiam in rixas commutaret! Adulari per omnia, fervorum est; nihil tacere, rusticorum est; præterire multa silentio, Normannorum est: à quibus procul exulant æquo intervallo & rustica sinceritas quæ nihil sciat dissimulare, & adulatrix urbanitas quæ omnia mentiri noverit.

Nunc autem ad alterum convicii genus oratio delapsa est. In quo triumphant conviciatores nostri, neque jam veritatem & fidem exulare dicunt, sed apertis viribus reverâ impugnari, & tum rixarum multitudine, tum perfidia testium oppressam jacere; neminem verò apud nos diù peregrinari posse quin soli naturam callidam vitiaque omnia combibat, pertinaciter opponunt.

Gravem profectò accusationem! Quam si quis justiori trutinâ examinet, facilè elevabit. Atque adeò fingamus hîc adesse Normannum aliquem ex illis unum, quales dicunt existere in ultimis inferioris Neustriaë partibus. Esto sanè, sit ille, quandoquidem volunt, capite obstipito quod malitiam subodorari, nictantibus oculis qui jurgia meditari, vultu & aspectu qui lites denunciare & forum clamitare videatur. Ad illum accedis; de suâ urbe interrogas: silet.

Inquiris de Familiâ ; dissimulat. De nomine , de Patre , de Patriâ , de amicis multa sciscitaris ; de amicis respondet pauca , de Patriâ pauciora , de Patre paucissima , de se ne verbum quidem. Exclamas ! Ridet. Accufas calliditatem , fraudem fufpicaris ; ego fapientiam probo. Miraris & caufam postulas ? Dicam ingenuè , & teipfum arbitrum non recuso. Silet obftinatè , nè tibi loquendi anfam & rixandi materiam præbeat. Adeò in illis locis lites fugiunt , oderunt jurgia , & forum angue pejus perhorrent & execrantur !

Egregium fanè refponfum , inquires ! Dignam Normanno & Normannorum Patrono defenfionem ! Quam ipfi fatif refellunt dùm in Curiam magno concursu & tumultu convolant , dùm Judicum fubfella circumfident , dùm litibus quafi vivere & fori clamoribus pafci videntur. Et erit poftèa qui ab iis omnem rixarum fufpicionem propulfare cupiat ?... — Ita prorsùs , etiam te iudice. Enimverò quid fi quifpam ex illis hominibus , quos tu infimulas] atque vellicas , rem habeat cum inimicis qui fortunarum & vitæ ipfius perniciem moliantur ferro & flammâ , probitatemve hominis in invidiam adducant ? Quid tu , vir fapiens quid dabis confilii ? An vim vi refutabit ? an fraudes op-

pōnet fraudibus ? an fuis liberis aut propinquis bona & diffidia hæreditario jure transmittet ? Vis ut audaciâ Teſte , Advocato furore , gladio Judice rem omnem dirimat ? Hic verò viam inibit expeditam magis & legibus tutam. Ad Themidem ut ad communem familiarum omnium Parentem confugit , vel ad fapientiffimum Provinciæ noſtræ (a) Prætorem , cujus non ignorat eam eſſe integritatem ut fuæ potiùs utilitatis oblivifcatur quàm publicæ , eam verò conſtantiam ut ex illo gratia nihil , æquitas omnia obtinere poſſit. Tum verò bona ſibi & tranquillitatem reſtitui poſtulat , & diffidia componi atque odiorum femina rixarumque fomitem extingui ; etverò impetrat. Ubi facinus ? Ubi ſcelus ? Nonne potiùs meretur laudem , qui non amare lites & forum videtur , niſi quia odit bella & rixas perhorreſcit ?

Quod ſi mihi fidem non habeas ; quot in noſtris urbibus degunt incolæ , tot hujufce rei teſtes... Atverò dicentem interpellas , & de teſtibus jam litem moves. Quos quereris undequaque occurrere , in plateis , in foro , in

(a) D. De la Briffe.

angiportis, in angulis, & ubique stare faciles ex naturâ & spe mercedis alacres. Exardescis enim verò in hujusmodi viles animas, legumque sapientiam requiris & me irrides! Ego tuam prudentiam desidero & cœcitatem admiror. Stupes, & causam hujus meæ admirationis rogas? Proponam sine fucò, & te disceptatorem admitto. Etenim videris, quæso, quo pacto primum tecum ipse cohæreas. Nam qui modò Normanos illudebas procaciter & magnificè sugillabas, quòd pro sua calliditate affirmare quidquam vix audeant vel negare, jam arguis eorum in affirmando audaciam & multitudinem testium reprehendis. Præterea cur ego testes improbem quos video veritati servire? Atenim impugnant! Undè hoc habes? Id propalam ferè ipsimet profitentur! Quo pacto probas? Quàm facillè errorem tuum deponeres, si deprehendisses oculis, quo vultu, quâ reverentiâ, quâ religione accedant qui dicunt testimonium ex nostris hominibus, hæc in re ut in cæteris, veterum Romanorum similes! Ut seipsi sustentant! Ut (a) omnia verba moderantur! ut timent ne quid cupidè, ne quid iracundè, ne quid plus minusve, quàm sit necesse, dicant! An

(a) V. Cic. Pro L. Flacco.

sic agere solent qui testimoniorum religionem & fidem non colunt?

Deindè verò si quis fortè obrepat, qui apud Judices aliquo mendacio veritatem contaminare ausus sit, quæro ex te sitne regio ulla ubi pœnæ severiores, quam in Normanniâ, falsis testibus indicantur? Nonnè in testes malæ fidei tanquàm in cives rebelles & Læsæ Majestatis reos Neustriaci Judices animadvertunt? Qui profectò amorem Paternum potiùs quàm Justitiæ gladium deponerent. Cujus, in locis quibusdam, ita sunt rigidi custodes ac defensores, ita in omnem vindicandæ legis occasionem imminet; ut nonnunquàm, si quis clari atque testati criminis reus comprehendatur de die, is antequam nox immineat jam dederit pœnas; & uno propè eodemque saltu è scelere ad carcerem, è carcere ad Judicium, è Judicio ad supplicium transmigraverit. Ex quibus omnibus quale sit Normannorum in scelera & sceleratos odium, nemo non intelligit.

Quod si quis objiciat (hoc enim ultimum superest adversariis telum) diurnam peregrinantium in nostrâ regione commorationem iis afflare nescio quid pravum, & contagione pessimâ nocere: exteros homines qui in istis urbibus hospitantur, familiasque & domos jure

civitatis donatas intueamur, non repugno; sic enim quantas secum utilitates importet nostrorum hominum consuetudo facilius erit aestimare.

Scire vis undè multi in rebus agendis imperiti & in Liberalium Artium cognitione peregrini & hospites cum ad nos accesserint, ad patrios lares revertantur studiis humanitatis exculi, nec jam politioris litteraturæ rudes? Id tribuendum nostris urbibus, præsertim Cadomenfi, in quâ Gallica Litteratorum Academiæ ipsius Apollinis ingenio, numine, & hospitio tuta, nunc versus nativo lepore terfos, & sine argutiolis ingeniosos, & majestate facili grandes, & numeris castigatis blandissimos in lucem emittit: nunc orationes profert benè multas diversique generis argumenta, quorum splendeat sine fuce dignitas, lepores verò Atticâ urbanitate imbuti, cum multâ elegantia & omni sale, at nullâ prorsus lasciviâ spargantur. Ex quo evenit ut celebris audientium corona & usitata juvenum frequentia quibus confessus nostri stipari solent, summâ primùm admiratione commoti, ad tacitam æmulationem sensim, imitationemque traducantur; & (si certæ quædam finerent educationis studiorumque leges) ex hospitibus facti cives sese
ultrò

ultrò florentissimæ Civitati, litterarum & humanitatis domicilio, sempiternâ commoratione addicerent.

Sciscitaris quamobrem qui morantur in Normanniâ Britones cum ingenii & animi excellentiæ propriâ solertiam non vulgarem & sagacem industriam commonstrent? Hoc facit cum Civibus nostris commoratio qui gentem secum olim arctissimis vinculis conjunctam, etiamnum studio & amore singulari complectuntur; atque utinam Normannico nomini penitus reconciliarent!

Rogas ubinam Vascones non pauci dicacitatis ingenuosæ intemperantiam & bellicosæ mentis impetus moderationis & prudentiæ fræno didicerint frangere & temperare? Hoc dedit Normannorum societas, quæ Vascones minis & linguâ promptiores quàm expedit, ad dissimulandum, ubi licet ac decet, erudit; & tandem aliquando, uti sperare fas est, in suâ fortitudine prædicandâ, cæterisque virtutibus extollendis, minus disertos faciet.

Non ignoras nonnullos nostris in regionibus Campanos ad suæ indolis candorem verè aureum adjungere non rarò exquisitam corporis & ingenii elegantiam, & utriusque præstantiâ & venustate nemini concedere? Hæc nimirum

nostræ gentis laus est non contemnenda, quæ optimam ipsorum naturam condidit Normannico sale; & à quibus aliquid ex nativo ingenuitatis colore mutuari solet, cum his vicissim suam in agendo sagacitatem & callidioris naturæ solertiam communicat.

Quæris quo fato Lutetiæ cives (non dicis, nobiles claritudine generis viri) sed homines ingenui & ex honestâ plebe, quandiu suâ in urbe educantur, de Normannis tam pravè existiment, cum autem ex eâ moverunt pedem, & nostræ regionis aurâ fuere afflati, cur in rebus vitæ communis magis experti soleant esse, & nobiscum humaniter vivant? Id parit causa multiplex. Hic enim populus naturâ optimus, & nescius moliri fraudem aut suspicari in aliis; cum ab ipsis incunabulis de Normannorum furore, de calliditate, de dolis multos garrientes pronâ mente audiat, jam tùm præ nimiam credulitate nemini Normannorum fidem habet; quos omnes naturâ comparatos ad fraudem existimat. Sed postquam nostras in urbes pedem intulit novus incola, videt homines cultos moribus & ad venustatem propè Parisinam limatos, in amicitia & fide stabiles ac firmos; qui de cæteris nationibus cum laude, de suæ gentis virtute citrà jactantiam commemorant,

cujus vitia quædam nedùm dissimulent, expulsum ipsimet, quantum fas est, atque improbant, æqui rerum æstimatores. Hæc verò cum intelligat Parisinus noster, veterem & animo præconceptam opinionem sensim deponit. Deinde in Patriam redit, mira de Normannorum ingenio, de æquitate, de sapientiâ, de fide prædicat; suosque cives (nisi obstaret inveteratæ opinionis invicta vis) ab errore & odio converteret.

At enim transilis à plebe ad optimates, & pergis interrogare quâ de causâ Neustriacis in tractibus aliquando videamus (a) Parisinos qui felici & rarâ consortione splendorem ortus & dignitatis præ se ferant suavissimâ indolis humanitate temperatum, expeditam dicendi scribendique facilitatem eruditionis exquisitâ plenissimam, ingenium nobili quâdam simplicitate efflorescens quod rebus obscurioribus amicam lucem afferat, & gratiam asperis venustatemque conciliet. Has quia secum attulerunt virtutes non dedit sed admiratur jamdiu nostra Provincia, quæ Parisinos illos fovet in sinu ac deamat, & , finerent fata ! æternùm faceret suos.

(a) Vide suprâ Epist. pag. 11.

Urge denique & à me petis, cum nihil habeat periculi nostræ regionis consuetudo, tantâ mentis æquitate cives polleant, quare haberi soleamus ingenio & animo duplices. Si plerisque populos interroges qui rem leviter discutiunt, id nostræ calliditati ascribendum esse confirmabunt. Si multos è Nostris consulas, quibus Normanni nomen ita sacrum est, ut illud vel levissimè carpere sit religio, hanc appellationem in furorem & malevolentiam inimicorum derivabunt. Mihi verò primam nostræ gentis originem scrutanti videtur id peperisse Normannorum illorum, qui olim in Neuftriam irruerunt, æterna cum pacificis Neuftriacis societas, pactis & fœderibus & conjugiiis solemnibus confirmata. Unde Cives nostros duplices per jocum fuisse appellatos conjicio, quia tunc in unum eundemque hominem homo duplex quodammodo cœpit coalescere; & Normanni fortitudo mansuetudine Neuftriaci & candore temperata, mens alterius bellicis artibus idonea, & aptissimum alterius ad pacificas artes ingenium, in unam eandemque animam singulari communiione convenere; & sineret nostrorum temporum invidia! nomen virtutis & gloriam obtinerent.

Quamquam quid ego de invidiâ quæror, quam pati eò magis gloriosum nobis est,

quod vir nullus benè cordatus extiterit unquam vel existat (quod equidem sciam!) qui ferò id negaret quod hujus orationis geminâ parte demonstravi; multa nimirum esse in Neuftriacis, quæ laudari, pauca quæ reprehendi debeant. Quæ cum ita sint, fremant, per me licet, nostrisque laudibus obtrectent Censores malevoli & quod in nobis optimum est, id pergant dissimulare aut deprimere; ea verò amplificare in immensum quæ reprehensione digna opinantur... At vos, AUDITORES, cum vitia, quæ obijciuntur, & paucissima sint numero & levissima, cum præterea magnis virtutibus compensari, cum etiam publicæ rei utilitati servire soleant; pergite, quemadmodum usque in hodiernam diem fecistis, invidiam vestris illis virtutibus excitare, ac beneficiis vincere. Homines verò exteri qui in Normanniâ versantur, aut qui vos in suas urbes excipient, vestris disciplinis imbuti & commoti exemplis, discant Normannorum more audire multa, admirari pauca, dissimulare nonnihil, neque credere omnibus aut diffidere: amicitias quidem parare, at cum delectu: in rem suam diligenter intendere, at sine publicæ detrimento; cum omnibus omnium Regnorum populis tanquam cum civibus ejusdem Patriæ versari & agere, variâ

tamen ratione cum variis ingeniis; cum aliis cautè, cum aliis candidè, cum quibusdam feverè, cum multis graviter, cum suis populariter, cum omnibus comiter & humanè vivere. Sic nimirum nostræ nationis mores nullus erit qui non induat; sensimque omnes cujuscumque gentis homines, ingenio & animo Normanni, hoc est, viri ex omni parte, quantum humana sinit infirmitas, absoluti esse, videri, & appellari assuescent.

DIXI.

EXTRAIT d'une Lettre de M. GRESSET,
à l'Auteur, écrite d'Amiens en 1744, le
30 Juillet.

JE viens de lire votre Discours, M., avec un véritable plaisir; j'y ai trouvé la Langue du Siecle d'Auguste & l'esprit de tous les temps. Quand au fonds des choses & à l'évidence des preuves, je crois être dans votre secret. Vous n'êtes point la dupe de la démonstration sur bien des chefs; mais dans ces endroits-là même, c'est toujours un paradoxe

autant embelli qu'il peut l'être par les tours & la diction. Je ne manquerai pas de prendre ma revanche dès que je pourrai vous offrir quelque chose digne de vous... &c.

L'Abbé *Porée*, homme de beaucoup d'esprit & de goût, ami de l'Orateur & frere du *P. Porée*, & fort attaché à la Normandie, sa Patrie, ne fut pas trop content de la seconde Partie & des preuves qu'on y emploie, & sur-tout d'un Bas-Normand qu'on introduit sur la Scene. Il s'en expliqua assez hautement. On lui fit entendre que, si l'Orateur se fût attaché à vouloir prouver & démontrer que les Normands n'aimoient ni à plaider, ni à rémoigner, il auroit fait douter de sa sincérité sur tout le reste; au lieu qu'en mollissant un peu sur ces points, il rendoit croyable, par cette sincérité, les grandes qualités dont il fait mention dans la premiere Partie.

L'Abbé *Porée* en convint, & s'engagea à faire l'extrait de cette Harangue... Quoiqu'il fût un peu piqué, sa critique est cependant fort honnête... Je suis persuadé que, quand vous aurez lu ce Discours latin, vous conviendrez, avec les Sçavants ci-dessus cités, qu'en effet les preuves de la seconde Partie ne sont pas dé-

monstratives : peut-être ajouterez-vous que ces mots : *ab erudito & audaci vomere* (a), sont un peu trop poétiques, & que l'Orateur a omis un bon nombre de grands Hommes de Normandie en tout genre...

La seconde Harangue dont je vous ai parlé fut prononcée vers la fin de l'année 1751, à l'occasion de la naissance de *M. le Duc de Bourgogne*. Les Journaux (b) en firent mention, & n'en parurent pas mécontents. La première partie est moins animée que la seconde. Les caractères détaillés de la Famille Royale jettent plus de feu & d'intérêt, & beaucoup plus d'antitheses dans celle-ci. Le morceau de César est imité de *Porée*, dans sa Harangue Funèbre de *Louis XIV.*


M. Gresset écrivit à l'Auteur la Lettre suivante :
 « J'ai reçu, Monsieur, le Discours que vous
 » avez eu la bonté de m'envoyer. Je l'ai lu avec
 » un très-grand plaisir. Il est pensé avec force
 » & noblesse, exprimé avec grace & sentiment,
 » & rempli de ces images brillantes qui font
 » l'Eloquence comme la Poésie. Vous avez trou-

(a) Seconde Partie, page 281.

(b) V. Journal de Trévoux, Février 1752, & Journal de *M. Fréron*, même année.

» vé l'art de faire entrer des pensées & des
 » mœurs nécessaires & honorables au gouverne-
 » ment des Etats & à l'humanité, dans un genre
 » où d'autres ne mettent souvent que des fa-
 » deurs & des mots. Vous conservez la maniere
 » de *Coffart* & sa Langue... Je vous sçais un gré
 » infini du trait noble & respectable par lequel
 » vous finissez. C'est, à la honte de nos jours,
 » un mérite fort rare d'employer la Religion
 » dans la Tribune Littéraire. Elle termine votre
 » Harangue avec beaucoup de dignité, & con-
 » firme qu'on peut être Chrétien sans être petit,
 » &c. &c. »




 DE FELICI ORTU
 SERENISSIMI
 BURGUNDIÆ DUCIS
 ORATIO (a).

FUIT illa Veterum in consignandis lætitiæ monumentis consuetudo, ut, si quis faustum Imperio fortunatumque eveniret, illud in ære plerumque ad æternam rei memoriam curarent exprimi cum hac inscriptione: *Felicitas Publica*; ILLUSTRISSIMI ECCLESIAE (b) PRINCIPES, PRÆSIDES ILLUSTRISSIMI, AMPLISSIMI SENATORES, CÆTERIQUE ORDINUM OMNIUM AUDITORES ORNATISSIMI. Quæ quàm temeraria fuerit appellatio, quàm sæpè inanitatis plenissima, satis vel ex hoc uno colligitur quòd illam ob cruentas victorias vulgò consecrarent, quarum glo-

(a) Habita Parisiis, die Veneris, primâ Octobris, anno Domini 1751.

(b) D.D. de Beaumont, Arch. Ecclesiæ Paris. & multi alii Præsules...

ria non potuit ad victores populos, nisi cum plurimis eorundem infortuniis, pertinere.

At verò in hac communi omnium lætitiâ, quam attulit SERENISSIMI BURGUNDIÆ DUCIS ortus fortunatissimus, nemo me, opinor, adulationis infimulabit vel imprudentiæ, si in auro, si in marmore, si in locis monumentisque publicis has voces, jam in Gallorum animis altius exaratas, inscribi oportere contendam, quæ publicam Felicitatem natam esse significant. Quis enim eam Felicitatem neget posse Publicam appellari, quæ non solius Aulæ ambitu terminisque sit definita, non in solam Stirpem Regiam permanarit, sed per varias totius Imperii Gallici partes diffundatur; neque vim aut robur capiat è vulgaribus lætitiæ testimoniis, at solidis rationum argumentis sit stabilita?

Nam, ut rem mente conceptam verbis explicem, dico Galliam totam, cum aliqua Regia Proles expectatur, quæ sit spes Regni pretiosissima, duplici nec mediocri timore commoveri vehementer solere; ne scilicet expetita proles mascula vel non prodeat in lucem, quo nihil esse potest Regiæ Familiæ firmitati magis inimicum; vel, postquam prodiit, non eos Parentes habeat à quibus regaliter in publicam

utilitatem instituat, quo nihil populis accedere solet magis incommodum. Igitur idcirco Regiæ Familiæ & Gallicæ genti gratulabimur, quia DUX BURGUNDIÆ SERENISSIMUS, 1^o. in Regiæ Stirpis firmitatem opportunè nascitur; 2^o. in Imperii Gallic i utilitatem regaliter instituetur. Quam utramque, Auditores, lætissimæ gratulationis materiam gemino hujus Orationis capite, vobis, ut spero, tum propter argumenti gravitatem, tum propter vestram humanitatem faventibus, expendam.

P A R S P R I O R.

QUANTUM ad Regiæ Familiæ firmitatem momentum afferre soleat novæ sobolis successio, is facilè intelliget qui secum reputaverit, duo vel tria sceptri præsidia ex illâ successione prolis exoriri. Primum est perennitas authoritatis in Regibus, quæ majorem in populis reverentiam efficiat. Secundum est perennitas munificentiæ, quæ spem populorum majorem excitet. Ex eâ verò spe firmissimâ erumpat necesse est major quædam studii & amoris in stirpem Regiam significatio. Quæ singula tanquam robore triplici regale folium pulcherrimè circumcingunt ac protegunt. Favete animis, Au-

ditores, & primùm de eximiâ illâ authoritatis perennitate, quam regiæ prolis successio parit, veterum temporum memoriam & fidem mecum interrogate.

Quam enim aliam esse causam creditis, cur Reges singuli tam anxie, tam ardentè prolem expectant ferendo Sceptro idoneam? Cur hoc in more positum fuerit apud cunctas propemodùm gentes, ut, cùm spes obtinendæ prolis coruebat, cùm deficiebant successores domestici, arcesserent peregrinos, & sic naturæ vitium adoptionis beneficio corrigerent? Scrutamini historias, evolvite temporum omnium annales; quærite à Trajano cur Adrianum, à Nervâ cur Trajanum in filium adsciverit; imprimis verò ab illo Augusto Cæsare, pacatissimo universi orbis Imperatore, sciscitamine quamobrem Tiberio per adoptionem arcessito jufferit ut ille Germanicum pariter adoptaret. An ignorabat juniorem Tiberii filium in spem paternæ potestatis adolescere, aut spem illam juveni præcisam esse voluit? Non hæc profectò tua mens fuit, Imperator beneficentissime, ut innocenti Puerulo ullam faceres injuriam, qui extraneos & ingratos ac perduelles pluribus beneficiis tibi solitus eras devincire. Id verò sentiebas, quod omnium sæculorum testimonio comprobatur

est, licet in viris Principibus imago quædam Divinitatis effulgeat, tamen illam Numinis effigiem obscurari quodammodo, & multò minus splendoris apud populos obtinere, nisi Rex à Liberorum numero quasi novam lucem accipiat, eò splendidam magis ac vividam, quod ab ipso profecta Rege in Principes Liberos communiōe reciproca propagetur. Unde promptum est intelligere, quò plures sunt Liberi, eò majorem fieri paterno Imperio dignitatis & autoritatis accessionem.

Et verò quis erit tam inimicus suū, tam suorum immemor, ut verbo aut nutu levissimo illam autoritatem audeat violare tot tantisque præsidiiis circumseptam & communitam? Tu ne hujus potestatem non verearis, quæ ipso vivente firma & valida, etiam deficiente nihil amittit firmitatis, at tota permanet ac perseverat? Non vides te violatæ Majestatis reum in tuis propinquis aut liberis futurum superstitem, quibus, cum hæreditate, domesticam labem transmittes; Regem verò in suis nepotibus avitæ autoritatis assertores habiturum & vindices? Qui dum suam stirpem continuâ sobolis successione videbunt amplificari & novum in dies incrementum capere, Tui interim projecti, calamitosi, luctuque & mœrore profligati miseram

traducent vitam, & savientem nec morituram Regum iracundiam sentient.

Abstinere pluribus possim, Auditores; neque enim jam ex vobis esse ullum puto, qui id dubitet quod nulla unquam dubitavit antiquitas, quod clamant historiæ, quod omnes libri testantur, ubi frequentior est Regum Soboles, ibi majorem Regiæ Dignitati autoritatem increfcere. Unum tamen argumentum ex tuorum annalium, Gallia, monumentis peti- tum, & Ludovici XIII testimonio confirmatum subjicio.

Cùm enim Rex fortissimus bellicâ virtute illos retudisset gladios qui per civitates & Provincias educi volitarent tam effrenâ licentiâ, nulla ut pars Regni ab istâ bellorum tempestate foedissimâ vacaret; cùm ex Gallicis urbibus propulisset hostes exteros ut prudentiâ sic animi fortitudine spectatissimos, qui nostris visceribus stricto mucrone incubarent, & parte Gallorum unâ in alterius cladem, in utriusque ruinam & opprobrium uterentur; cùm ex eorum manibus ereptum fuisset Imperium, novâque accessione auctum & amplificatum; nunquam tamen, nisi postquam Delphinus in lucem prodiit, solemniter affirmare ausus est Rex prudentissimus brevi extinguendam esse flammam

illam seditionis quam in omnes Imperii venas tandiù grassantem viderat. Testes sunt optimi Regis Litteræ quæ nato Delphino jam jamque nascituram in toto regno tranquillitatem declarant. Testes nummi illorum temporum, in quibus Fama Delphine subvecta, innixa anchoræ, olivam dextrâ manu præferens, proculcatis armorum fragminibus, firmissimam ubique pacem prænuntiat. Tantum inest ponderis in Regiæ Proles successione ad conciliandos populorum animos, & stabiliendam Regum auctoritatem, vel confirmandam!

O felicem igitur, o faustam toti Galliæ noctem illam, & die vel pulcherrimâ jucundior, quâ BURGUNDIÆ DUX pacem, LUDOVICI XV auspiciis jam antea stabilitam, ortu fortunatissimo corroboret! O dignum omni plausu & gratulatione Principem Puellum, quo nascente oboriatur non modò eximia auctoritatis Regiæ perennitas, at etiam (quod alterum est Regii Sceptri robur & adminiculum) perennitas munificentiæ, quæ spem & alacritatem publicam, in Regiæ Stirpis orbitare vulgò languescens, novis incitamentis extimulet!

Reverà sic populis per uasum est, cum Regale Sceptrum, deficiente prole, in alienam stirpem

stirpem transit, sibi suisque Liberis ferè omnem officiorum & meritorum memoriam cum ipso Principe plerumque periisse. Hinc est cur Stirpem Regiam ubi deficere animadvertunt, (quod sub Carolo VIII & Henrico III contigisse vidimus) sensim inclinatione voluntatis propendere in illum soleant quem in supremam potestatem prævident successurum, atque in ejus tutelâ spem suam ponere ac defigere non dubitent.

At cum Rex aliquis novâ prole auctus fuit, quæ repentina ubique omnium alacritas! Non metuunt ne honestus labor, ne pericula pro Regia Stirpe fortiter exhausta suis præmiis diù careant, cum Stirpem augustam multis liberis videant pullulantem. Sunt illi scilicet Regiæ at Paternæ voluntatis & fidei testes ac veluti obfides, quorum permagni interest, si qua à Civibus in Regiam Familiam profecta sunt officia, quæ temporum diurnitas obliteraverit, iis suam mercedem tribuere; si qua spes præmiorum à Rege Parente proposita fuerit, hanc fovere & confirmare, ut nihil invidiæ Patrio nomini adhærescat, nulla in populorum animis ægritudinis vestigia relinquuntur.

Hoc tu apprimè noveras, Ludovice Juste, cujus munificentia in eos potissimum sese effu-

dit bellatores, qui, ut Henrici Magni Jus contra inimicorum injuriam defenderent, in sexcenta pericula suum caput objecerant.

Neque illud ignorabat Ludovicus XIV, qui milites veteranos, Ludovico Justo superstites, bellicis laboribus attritos, infractos senio, confectos vulneribus, vario præmiorum genere recreavit; nec passus est jacere generosos homines, per quos florescebat vigebatque Regalis Familia, & quorum defensa sanguine in lucem libertatemque fuerat vindicata.

At enim licet multa feceris, LUDOVICE MAGNE, ut eos qui se tibi totos in bello devoverant, mercede amplissimâ decorares, licet militibus vulnere senioque invalidis immensum & regale hospitium extruxeris, in quo fructus laborum uberrimos suavissimè degustarent: quis tamen non videt, te in tantâ fortissimorum hominum multitudine neque cognoscere omnia singulorum merita potuisse, neque his etiam penitus perspectis planèque cognitis, tantùm satisfacere, quantum aut illi vellent, aut res exigeret, aut tu ipse exoptares?

Verùm si quam fortassè habuit querelam tua illa meritorum minimè voluntaria oblivio, si reperti sunt bellatores nonnulli qui conquerebantur; quòd, consumptis bellorum diutur-

nitate opibus, nihil suis liberis facerent reliquum, præter gloriosi nominis famam, illustres titulos, avita decora brevi aut egestatis calamitatibus aut sepulchri tenebris obruenda; si, ne multa præstares quæ promiseras, mors intercessit; revivisce, Umbra nobilis, & vide quàm feliciter horum hominum dolorem tuus Pronepos absterferit, quam magnificè erectâ militari Scholâ, cujus construendæ prima lineamenta designari cernimus, pristina veteranorum ducum officia in ipsis liberis remuneret, ac Parentum mortuorum jacturam amore paterno ac regio & per se consoletur & per Sere-
nissimum DELPHINUM, quem suorum consiliorum non rarò socium habet ac participem.

Ad te aliquando cura illa perpetuandæ avitæ & paternæ munificentiae spectabit, Puer auguste, cum annis succedentibus, quam nunc tuis affers parentibus lætitiâ à tuâ prole accipies, & cum Avo Rege & Patre DELPHINO aliquam oneris publici partem sustinebis. Tunc ab utroque disces, id tibi sanctissimè cavendum, ut cives, quibuscumque temporibus in Regiam Stirpem studia & officia contulerint, suis præmiis ne defraudentur; tuum esse, quod paternâ religione & fide regiâ semel obligatum est, exolvere: idque demùm intelliges

quod nondum animo capis, sed jam nascendo probas, quod & nos demonstrandum suscepimus; nimirum ex propagata augustæ prolis successione perennem quemdam munificentiae regiae fontem aperiri, quæ spem populorum & alacritatem ad bene merendum de Regali Familiâ multum augeat.

Jam verò quid quod ex illâ spe præmiorum firmissimâ simul existat major studii & amoris in Stirpem Regiam significatio? Hoc ut probem, exterorum hominum, qui in Galliâ versantur, fidem contestari non vereor. Commemorent, quantis quàm insignibus nunc doloris nunc lætitiæ signis amor ille noster prodeat; quis pavor quæ omnium sit consternatio cum nullus è Regibus nostris exoritur puer, aut huic aliquod vitæ periculum imminet; quæ verò animos repentè invadat hilaritas, cum nova soboles nascitur, aut à morte ad vitam revocata est.

Atque ut in tenelli BURGUNDIÆ DUCIS Parentisque Serenissimi exemplo hæreamus, nonne huic amori & studio tribuendum est, quod LUDOVICO XV DELPHINUM tam cupidè optaret Gallia, quod tam ingens ex ipsâ partûs expectatione sollicitudo, tantus ex tarditate dolor, tam incredibilis ex felici

ortu lætitiæ sensus in omnium animis infunderet?

Nonne eadem fuit causa subitæ illius formidinis quæ nuper totam Galliam instar fulminis pervasit; cum nuntiatum est DELPHINUM ex alto corruisse præcipitem (superi! vel ipsa me verba exanimant) Quis verò lætus, quæ trepidatio mentes omnium vultusque occupavit! Is erat Gallorum dolor, ut cum scient SERENISSIMUM DELPHINUM singulari Dei providentiâ ab isto casu servatum, solâ tamen periculi præteriti recordatione expallescere; nec sine horrore quodam & fremitu sibi fingere, in aliquod vitæ discrimen venisse Virum illum Principem cujus in capite spes magna Borboniæ Stirpis & totius Imperii consisteret.

Nunc verò quod in optatis erat, obtinimus; cum ille non modò vivat, quem omnes cupiant immortalem, sed etiam spiret in Serenissimo Filio: & nostram uterque lætitiâ vivendo cumulet, quam uterque nascendo. ita excitavit ut nullus unquam ullius Pueri ortus Gallis acciderit jucundior.

Igitur mirum non est, si hodiernâ die, majori quàm olim gaudiorum æstu, compita strepere acclamationibus, aræ festis ignibus.

collucere, templa fervere cantibus, tota Gallia Poetarum & Oratorum plausu circumfonare visa fit; si illustrissimus Parisiensis Ecclesiæ (a) Antistes Prolem Regiam, quæ sit futura & novum gregi Parisino decus & firmissimum Pastori præsidium, tot votis, tot precibus, tam incredibile contentione efflagitaverit à supremo Numine, tandemque exoraverit; si relicta negotiorum mole, quibus totum se tam fortiter impendit, has in ædes cum amplissimo illustrissimorum Ecclesiæ Principum ordine convolverit, ut oratorem suâ cohonestarent præfentiâ; atque huic animos ad loquendum & fiduciam afferrent, cui silentium aliquo modo imperabat cum argumenti gravitas tum propriæ infirmitatis conscientia?

Vos ipsos, Auditores, hujus hodiernæ lætitiæ testes advoco. Videte ut illa sese exerat hujus Aulæ instructu magnifico & singulari apparatu, ut isti parietes ingeniosis vestiti emblematis, tum verò maximè Regiæ Familiæ imaginibus decorati, in plausum erumpere quasi gestiant, & in voluptatis jucundissimæ partem venire; ut nullus sit hac in domo locus,

(a) D. D. Christophorus De Beaumont.

nulla ædes, nullus angulus à continuo plausu vacuus, & meritò quidem, quoniam nullus est qui non habeat regiæ in nos munificentiae impressa vestigia; ut Musæ Claromontanæ abrupto silentio, quo his feriarum temporibus uti solent, sparsisque ac dissipatis in Publicum carminibus, & à Linguâ Gallicâ dignitatem & elegantiam, à Latinâ cultum & splendorem, à Græcâ suavitatem & majestatem, à Germanicâ simplicitatem & robur, ab ipsâ etiam Hebraicâ gravitatem & eruditionem mutuata, sermonem multiplicem usurpaverint quo sui amoris immensitatem faciliùs orbi universo testatam relinquerent.

Quàm ægrè patior, Auditores, hujus meæ orationis moram, quantumvis brevem, impedimento esse quominus in proximam hujus Collegii aream citiùs concurratis! Quàm dulce ibi offeretur oculis spectaculum! Quàm gratæ auribus fient insidiæ! Jam audire mihi videor lituorum fonos, tubarum clangores, tympanorum strepitus. Jam video emicare fulgura veluti elisis nubibus, exire fulmina ingenti fragore, stellas volantes, soles artificiosè suprâ omnium capita suspensos sine ullius periculo vel timore depluere. Magna quidem per sese, Auditores, lætitiæ argumenta; sed præ nostro

illo, quem significant, in Regem & Regiam Familiam affectu, exigua & tenuissimi pretii æstimanda!

Perge, Gallia, exulta, triumphâ; te decet enimverò insolitâ lætitiâ efferri, & Borboniæ gratulari Familiæ, cum felicibus auspiciis novum exoriatur sydus, cujus est purissimâ luce maximam augustæ Domûs gloriam firmitatemque non tam ominari liceat quàm liquidò demonstrare, uti hâc priori nostræ orationis parte fecimus. Nunc verò quàm regaliter in Gallici utilitatem Imperii sit instituendus Puer, hoc ipsum altero hujus gratulationis capite probandum esse præmonuimus.

PARS ALTERA.

CUM ex optimâ puerorum Principum educatione felicitas populorum maximè pendeat, si Serenissimus BURGUNDIÆ DUX inter domestica Parentum exempla tenerioris ætatis tyrocinium non esset positurus, nondum Galliæ felicitati satis fuisset provisum. Verùm procul absit à nostris mentibus illa cogitatio. Vobis, Galli, metuendum non erit ne perfidis assentatorum illecebris aut insanis præceptionibus imbuatur Puer, qui in augusto-

rum Parentum sinu & amplexibus fovebitur & adolefcet. Proh! qualis erit illa institutio, quàm verè nobilis & regia, cui præerunt tot regię virtutes! quàm pulchra, quàm sana, quàm ab impiis adulatorum placitis aliena, quàm universi regni commodis & prosperitatibus opportuna in tenellas aures monita instillabuntur, quæ Religionis cultorem assiduum, eximium plebis tutorem, egregium Liberalium Artium patronum, pacis & quietis publicæ assertorem conservatoremque fidissimum, hoc est, optimum Principem virtutibus omnibus ad Gallici Regni utilitatem informabunt!

Atque ut à Religione ducamus exordium quæ viros Principes, quos habet patronos & cultores, ipsa protegit & sustentat, procul à Puella Serenissimo abesse expedit venales animas, adultores callidos, Doctores ad simulandum pariter & dissimulandum eruditos, quibus Religionem proculcare leve est, modò sibi liceat ejus ruinâ tanquam gradu ad fortunæ fastigium ascendere. Quid enim agerent vel potius, quid non agendum sibi putarent regię educationis Rectores constituti cum eâ potestate quam nulla autoritas moderaretur aut comperceret? Quàm nihil omitterent ut primam Pietatis & Religionis scintillulam ubi

micare inciperet , in animo tenerrimo extinguerent !

At Puero præfens aderit DELPHINA ; mater natura & affectu , magistra studio & ingenio , cujus menti cum à primis annis Pietas non inchoata , non levis , non adumbrata , sed vera , sed solida , sed expressa hæserit ; quos ipsa à paternâ Religione , à maternâ pietate sensus accepit , eos in filii pectus transfundet. Tu verò interim , Puer nobilissime , exemplis multò plus quàm verbis commotus , Christianas Saxonæ & Austriacæ Domûs virtutes in Matre conjunctas & sociatas intueberis. Illam admiraberis quàm præ se fert in Templis modestiam , quæ omnes Aulæ proceres & rapiat in admirationem & ad imitandum blandè alluciat. Illam in agendo prudentiam stupebis , quæ Pietatis Religionisque severitatem eâ hilaritate condiat , eâ temperet comitate , ut Aulicorum sibi reverentiam & existimationem conciliet. Illum Divinæ Majestatis cultum in eâ suspicies , & , cum licebit per ætatem , tuis moribus exprimes , qui tibi in Matre Blancam alteram , Matri verò alterum Ludovicum Nonum in te redivivum exhibeat , cultorem Religionis assiduam , & acerrimum defensorem. Felicem te , o Infans pretiosissime , sive in

Matris germio conquiescat , sive in Reginæ augustæ complexus transferis ! Utramvis enim te converteris in partem , optimis exemplis & præceptionibus , quibus puerilis animus erudiatur , abundabis.

At ecce , Auditores , appellato Reginæ nomine sentio Plebem Gallicam novâ quâdam lætitiæ voluptate perfusam refici & recreari perindè ac si ipsius humanitatis aut misericordiæ nomen appellaretur , sibi que plaudere quòd Plebis Patrona in regie educationis veniat societatem.

Huc vos , Fœminæ Principes ambitiosæ , quas Græcia , quas Roma , quas ipsa tulit Gallia , huc accedite ; Reginæ Christianissimæ Puellum Regium instituenti auscultate , & erubescite.

Vos non puduit tenerioribus Puellorum Principum animis insidiari , captos documentis corrumpere , & ad salutem populorum affigendam erudire. Hæc verò pro suâ in populos commiseratione se non modò Regiæ Familiæ , at plebis quoque Parentem dici , apertè gloriatur.

Vos crebris usurpatis sermonibus , populos ad hoc natos esse ut non sibi sed Regibus vivant , nec tam ut vivant quàm ut serviant ;

si humaniter tractentur, humanitate abuti & inolescere; si superbè ac duriter, fieri ad Regum voluntatem prumptissimos. At illa tenello Infanti sapiùs suadebit inculcabitque, non minùs populis Reges quàm Regibus populos nasci; obsequium, quod metus extorqueat, fervorem esse; quod amor imperet, filiorum: quales ergà Regem suum decet esse omnes subditos.

Vos unum studebatis omnes, viris Principibus persuadere, neminem Imperio dignum esse nisi & id facere audeat quod animo libitum erit, & id velle quod in suâ potestate positum sentiet. At illa stultam agendi libertatem indignata, quæ Reges crudelitate infanos, populos desperatione amentes faceret, admonebit Nepotem dilectissimum, supremâ lege sancitum esse ut ipsi etiam viri Principes nihil possint nisi quod licet, nihil velint nisi quod decet, nihil audeant nisi quod salvâ plebis utilitate auderi potest.

His verbis ut exempla consentiant, tibi, Serenissime Puer, ob oculos proponet illos heroes qui suæ utilitatis immemores ut populorum felicitati consulere, non sibi majorem è longinquo statuebant esse reverentiam, sed ultrò inclinabant se ad plebem, nunquam ex-

celliores quàm cum ex altissimo dignitatis gradu descenderent; nunquam pleniores majestatis quàm cum ejus deponerent fastum vel partem aliquam cum populis communicando amittere viderentur; nunquam digniores reverentiâ & obsequio, quàm cum amorem & affectus populorum sibi humanitate studerent promereri. Assumet in exemplum è Borboniâ, Stirpe Henricos, Carolos, Ludovicos; è Lecinskiâ, Raphaëles & Stanislaos; de nemine, qui sit fueritve inter viros Principes beneficiâ & popularitate commendabilis, præter quàm de se unâ, conticescet.

At quas dotes tacebit Regina modestia, has in luce publicâ collocabit memor beneficiorum populus. Prædicabit Gallia, quantâ humanitate cives omnes calamitosos, at eos præsertim excipiat quod fortunæ præsentis miseria, præteritæ prosperitatis recordatio in conspectum hominum venire prohibet; quàm singulari curâ, dum eorum egestatem suis opibus sublevat, animorum quoque molestias omnemque malorum stirpem sermone humanissimo radicitus evellere conetur; quàm eximia fit illa affabilitas quæ ita spirat in ejus vultu, ita vivit in moribus, ita in verbis se se explicat, ut & novum indè accedat beneficiis

pretium, atque his etiam qui aliquando, sed ab invitâ, repulsam ferunt, tam pretiosa propè videatur, quàm ipsum beneficium. Quid non sibi adpromittant populi ex institutione hujus Pueri Principis, cui tanta humanitas semper obvia & præsens ante oculos versabitur?

Neque tamen hoc satis esset ad commendationem Ducis Serenissimi, si quam in populos præ se ferret humanitatem, eandem in Liberales Artes ostentare erubescere; si eas negligi & contemptas jacere, si per vim suis ornamentis nudari & spoliari pateretur; si tanquam pestes ad mores depravandos & ad emollienda ingenia comparatas, ex omnium Imperiorum finibus exterminandas esse pronuntiaret; quod à nonnullis Regibus factum legimus.

Quamquam, quid ego hæc commemoro? quid juvat eventus futuros & incertos in metu ponere, ubi nihil apparet periculi? Si quis tamen teneriorem Pueri Principis animum furtim his pessimis inquinaret opinionibus, hæc peste maligniùs afflaret, solo Stanislai Proavi conspectu venenum expugnabitur.

Quis enim liberales disciplinas non præcipuo quodam amore diligit, non summâ co-

lat observantiâ; quis desidiæ, quis pravitatis, quis ignaviæ maculam iis malè inustam non sentiat, cum defixis in Stanislauum oculis, illum cogitabit omni Litterarum studio à teneris excultum, mox à Musarum consortio ad belli pericula subito traductum, pernoctantem sub dio, per campos & nemora totos dies volitantem in equo, sudoris quàm quietis, vigiliarum quàm voluptatum amantiorem; cum milite, animi fortitudine; cum Duce, consilii prudentiâ: cum optimo quoque, probitate, abstinentiâ, virtutibus omnibus certantem: uno verbo imitorem assiduum & indefessum comitem illius Caroli XII. Suecorum Regis cui placuisse fortitudine bellicâ laus fuit virtutis perfectissimæ; quid ergò in consiliorum, quid in laborum, quid in periculorum, quid in triumphorum partem venisse? Vestram fidem, Auditores! Eritne aut esse potest quispiam magis idoneus, ut fugam otii, laborum patientiam, constantem ergà omnes Liberales Artes benevolentiam in Puerili pectore imprimat, quam Heros ille magnanimus, qui varias vitæ suæ ætates in vario laborum genere, teneram in studiis Liberalium Artium, juvenilem in bellorum periculis, mediam in perferendis fortunæ telis contrivit? qui

etiamnum, ex quo in portum plenissimum dignitatis ab illis fluctibus se contulit, cum ipsi, quemadmodum & magno Scipioni, senectus viriditatem non abstulerit, nullum temporis punctum laboribus & beneficiis vacuum abire patitur: bonarum artium amicus & amator, cultor & patronus, animo verò & exemplis, consilio & opibus, voce & calamo defensor & vindex; tamque sincerus optimorum scriptorum & alienæ laudis admirator, quàm ipse, dum scribit, admiratione & laude dignissimus.

Has tantas, tam eximias virtutes, quas in DELPHINÆ Parentis sinu, in REGINÆ augustissimæ exemplis, in Proavi factis illustribus hauserit Puer, quantò facilius mente imbibet ac retinebit, cum eas in tuis moribus, SERENISSIMÆ DELPHINÆ, expressas intuebitur; pietatem summam, quæ facit ut Religionem munificentiam & studio non minùs quàm Regi Nominis autoritate & patrocinio protegas; humanitatem singularem, quæ LUDOVICI imitator & æmulus, te proceribus benevolum, populis amicum, utrisque cum dignitate, neutris cum imperio exhibes; maximam nec tacitam benevolentiam & in Litteras politiores quas cultu & ingenio decoras, & in omnes
Litteratos,

Litteratos, quorum famam & laborem dum tutelâ & præsidio complecteris & foves, tibi ipsi apud posteros nunquam perituum nomen consecras?

Quid loquar de illâ bellicâ fortitudine, cujus impetu abreptus in Prælio Fonteneo parabas in pericula, tuæ nostræque salutis oblitus, te projicere, ut hosti vel resistenti vim faceres, vel instares fugienti? O Superi! quales in angustias Galliam immisisses, nisi te à pugna prohibuisset LUDOVICUS, bis Patriæ Pater ob duplex beneficium appellandus, alterum quo vel propriæ vitæ discrimine Galliam ab hostili gladio, alterum quo te ab isto imminente periculo servaverit?

Sed sum ego fortasse imprudens, qui bellorum mentionem fecerim, quorum vel ipsum nomen ne Puelli Principis animum ad bellicos tumultus aliquando permoveat, populi extimescunt. At difficile est Infantem Regium tot bellicosis natum Heroibus, reptantem inter laureatas Majorum imagines & trophæa domestica, ingenti bellicæ gloriæ desiderio non inflammari. Quo enim fieri pacto poterit, ut crescentis Puelluli animus non effervescat, cum auribus obstrepent Regum nostrorum militaria facinora, cum animadvertet plerosque Heroas

idcirco potissimum multæ existimationis esse apud posteritatem, quod alios incredibilis in comparando bello sapientia, alios mira in suscipiendo celeritas, hos singularis in hostibus occupandis industria, illos invicta in debellandis fortitudo commendaverit; nec verò ex iis ferè ullum Magni appellationem, nisi bellorum difficultate, victoriarum claritate, triumphorum gloriâ consecutum? Num ipsum fugiet belli postremi recens memoria & celebritas? Nonne erumpent quodammodo & in ejus oculos incurrent LUDOVICI XV trophæa quorum splendore orbis universus illustratus est?

Ergò hic erit regię educationis exitus, ut postquam otii & quietis insidias effugerit DUX BURGUNDIÆ, in hos ambitionis & glorię scopulos magno populorum luctu incidat! Ergò qui ab optimâ Institutione factus fuerit Religionis cultor, tutor Populi, Artium liberalium patronus; quem Gallia futurum quoque pacis & quietis publicę conservatorem speraverat, is armorum fragore, depræliantium furore, morientium clamore nihil antiquius habebit, nihil prius, quàm ut domibus orbitatem & imperiis vastitatem afferat, nullasque lauros colligat nisi humano cruore squalidas! Siccinę quę ab externis pericula time-

bamus, ea in Regię Familię sinu, in virtutum omnium domicilio reperiet!

Sed confirmate animos, Auditores; idem erit pavoris & causæ & remedium LUDOVICUS. Cujus ingentes victorię si Puelli animum vehementi æmulationis impetu commoveant, brevi hic ardor subsidet, ille defervescet impetus, cum audiet quid LUDOVICUS fecerit in medio triumphorum æstu; quàm subito victorię cursum felicem represserit; quàm longè majorem gloriam dum subjectis hostibus dat salutem, quàm cum armatos debellaret, sit consecutus; quàm verè hęc animi moderatione, quę laus est victoris propria, herois optima, clarissimos antiquitatis vicerit Imperatores, & Alexandri Cæsarisque famam hęc parte obscuraverit.

Equidem uterque illorum est visus aliquandò, etiam in mediâ victoriâ, humanitatis aliquid & moderationis adhibere, hic debellato Poro cum vitam & regnum reddidit, ille cum in acie Pharsalicâ jussit milites civibus Romanis parcere & ferro abstinere. Sed, o singularem sanè Macedonis clementiam, qui debellatis gentibus permittebat quietem ut nondum domitis auferret! O eximiam Romani moderationem, qui civibus consulebat in eâ pugnâ

ubi cum laude poterant pro Patriâ occumbere, ut devictos pace ignominiosâ subigeret, eosque in obscuro terrarum angulo vetabat maçtari, ut majori deindè cum apparatu quasi solemne quoddam sacrificium, incruentum illud quidem & pacificum, at indecorum & ignobile, fremente nequicquàm Patriâ, turpiter nobilitarent; in quo adesset, ut ita dicam, præfens Deus, Cæsar; templum, Roma; ara, Capitolium; victima, libertas; Sacerdos, ambitio; orbis autem universus novo Numini partim lachrymis & silentio, partim laudibus & adulatione supplicaret.

At vultis, Auditores, rem totam & comparisonem unico verbo expediam? Ponite utrumlibet LUDOVICI loco nostris exercitibus nuper præfuisse, tum maximè cum inimica nobis Imperia, viribus opibusque exhausta, bellis concussa domesticis, crebris attrita cladibus, victori LUDOVICO paterent. Qualis fuisset Alexandri aut Cæsaris cupiditas & impetus! quàm subita vicinarum urbium depopulatio! quàm celeriter uterque nullis retardatus hostium precibus, nec deceptus promissis, hostilem regionem ferro flammâque funestatam suo subjecisset imperio, Cæsar ut superiorem, Alexander ut parem, haberent ne-

minem! Hic tuos Heroas agnoscimus, ambitio, quorum proprium est depugnare ad fatietatem & cruoris sitim priùs non restinguere, quàm totum hostium sanguinem exhauserit gladius & furor combiberit?

Quibus si LUDOVICUS abstinuit, si vanos hostium conatus cum in ipsorum ruinam posset convertere, diù tamen suspenso fulmina comminatus est ne vibraret; si victricem manum deinde compressit ne victos obrueret, quis illud summæ moderationis opus fuisse negaverit?

Hanc tu in LUDOVICO virtutem contemplare, o Puer auguste; & si quando te aliqua bellicæ laudis ambitio extimulet, avum intuere; & memineris, Regem qui pacis commoda victoriarum illecebris potiora æstimat, tantò magis bellicosus Heroibus præstare, quantò pulchriùs est amori esse quàm terrori, animos sibi conciliare quàm expugnare urbes, pacare orbem quàm igne & ferro subigere.

Sed ut illuc, unde profecta est, revertatur oratio, respice te, Gallia, & gratulare tibi quòd nihil ad perfectam hujus Pueri Principis educationem sit desiderandum; quòd multa potius in id conspirent, ut ex eâ fructus capias amplissimos.

Jam verò huic orationi antequàm finem impono , non me pudeat Oratorem Christianum & Gallum , coram cœtu nobilissimo , & Religionis & Borboniæ Familiæ observantissimo , Summi Dei majestatem & consecrata pietati nomina in Stirpis Regiæ & in Regni Gallici tutelam advocare. Nunc igitur te , omnimodè immaculata Supremi Numinis Parens , cujus Patrocinio Gallia tam solemni pompâ mancipata est ; vos , celestes Genii , quorum præsidio regitur vigetque hoc Imperium : Te verò imprimis , superiorum omnium Deus , Regum & Populorum Arbiter , quo volente conturbantur Imperia , vel consistunt , confirmantur folia vel titubant , eriguntur sceptrâ vel cadunt , Te , inquam , imploro atque obtestor , ut beneficiis tuis cumules & Regem pacificum , per quem tot populi ab importunitate bellorum respirant , pacisque dulcedine perfruuntur ; & Reginam augustissimam , quam conjugio felicem , prole feliciorum cùm feceris , optamus tot masculorum Nepotum conspectu reddas beatam , quot virtutibus christianis ornata est. Eandem donorum copiam cumulatissimè congeres , tùm in hunc DELPHINUM Parentem Serenissimi Pueri , in quo nunc Infante seipsum recognoscit Pater formâ præstantem , habitudine corporis firmum ,

valetudine integerrimum , mox in adolescente suas naturæ artisque dotes egregias diù contemplaturus ; tum in DELPHINAM , conjugem DELPHINO conjugè dignissimam , quæ filium informando suis dignum Parentibus efficiet ; tum in Puellas Principes , LUDOVICI Filias , in quibus jam dudùm admiratur & amat Gallia indolem amabilissimam , blandumque & elegans ingenium quod à naturâ plurimum , nec à culturâ minus , sed ab artificio & fucò nihil omninò acceperit. Denique Puerum illum iis intuerè oculis , quibus charissima tibi & populis pretiosissima capita soles intueri , & divinæ authoritatis umbrâ spem illam Regni alteram complectere. Verùm ut ne sit spes Gallorum ultima , prodeant è stirpe tam augustâ novi furculi , *nova Delphini proles mascula , quæ successione continuâ in Regiæ Familiæ gloriam & firmitatem , in regni Gallici utilitatem & decus , hoc est , in felicitatem publicam , adolescat , nostrorumque nepotum vota explere aliquandò possit , ac superare.*

DIXI.

Vous avez sans doute fait attention , Monsieur , aux dernières lignes de cette Harangue.

L'Orateur, inspiré par un zèle de patriotisme & par un amour de vrai Citoyen, forme des vœux, des desirs ardents, pour obtenir du Ciel qu'après le *Duc de Bourgogne*, il naisse un autre Prince qui soit la gloire & le soutien de la Famille Royale & l'honneur & le bonheur du Peuple, dont il remplira & surpassera les espérances par ses bienfaits. Or, en voyant aujourd'hui ce que fait notre bon Roi pour le soulagement de ses Sujets, son économie, sa justice, son affabilité, sa religion, toutes les qualités de son cœur vraiment royal, ne peut-on pas dire que l'Orateur étoit alors en quelque sorte Prophète sans le sçavoir, & que la prophétie est accomplie ?

Je suis, Monsieur, &c.

P. S. Je viens d'apprendre, Monsieur, que tous les termes de l'espece d'énigme qui est à la fin de ma deuxième Lettre, même le terme de *signature*, ne peuvent s'expliquer bien clairement que par M. l'Abbé *Martin*, Vicaire de la Paroisse de *S. André-des-Arcs*, chez qui vous allez tous *les matins*... que lui seul peut aussi faire entendre en quel sens vous aviez raison de dire qu'il n'y avoit point plusieurs Auteurs des *T. S.* mais un seul.

FIN.

TABLE.

T A B L E.

| | | |
|--------------|---|---------|
| P | PREMIERE LETTRE, à M. S. | page 1. |
| LETTRE II, | sur le plan de l'Ouvrage & le nom de l'Auteur des T. S. | 15. |
| LETTRE III, | sur les Auteurs oubliés dans les T. S. | 24. |
| LETTRE IV, | au même, soupçonné de partialité. | 38. |
| LETTRE V, | au même, sur le zèle de l'Auteur des Trois S. | 46. |
| LETTRE VI, | Examen de quelques caractères d'Auteurs, tracés dans les Trois S. | 52. |
| LETTRE VII, | Réflexions sur une Traduction Latine de la <i>Henriade</i> . | 77. |
| LETTRE VIII, | sur M. D. | 95. |
| LETTRE IX, | suite du caractère des Auteurs. | 103. |
| LETTRE X, | sur les Poésies & les Mœurs de <i>Santeuil</i> . | 121. |
| LETTRE XI, | sur la Latinité des Auteurs modernes, & sur le goût des Antitheses. | 132. |
| LETTRE XII, | suite du caractère des Auteurs ; <i>LAFONTAINE</i> . | 153. |
| LETTRE XIII, | sur <i>BOILEAU</i> . | 161. |

Y

- LETTRE XIV, sur la huitieme Satyre de BOILEAU. 175.
 LETTRE XV, Reflexions sur l'Ode de BOILEAU, faite à l'occasion de la prise de Namur. 184.
 LETTRE XVI, Reflexions sur le Lutrin. 202.
 LETTRE XVII, Reflexions sur la Prose de BOILEAU. 216.
 LETTRE XVIII, Moyens proposés à l'Auteur des Trois S. pour rendre l'étude des Belles-Lettres plus facile aux jeunes gens. 225.
 LETTRE XIX, Sur la Traduction des Jardins de RAPIN, par M. G. D. 246.
 LETTRE XX, à l'Auteur des Trois Siecles; Reflexions sur deux Harangues latines imprimées. 256.
Adversus invidios Normannorum Censores Oratio, 263.
De felici Ortu Serenissimi Burgundiæ Ducis Oratio, 298.

Fin de la Table.

E R R A T A.

- P**AGE 15, ligne 15, ensuite, ôtez la virgule.
 P. 16, l. 24, à un Ouvrage, lisez, à votre Ouvrage.
 P. 25, l. 2, tout-à-fai chrétiennes, lif. tout-à-fait chrétiennes.
 P. 26, l. 21, latins; je... lif. latins. Je
 P. 37, l. premiere, dans les notes, après pas, mettez;
 P. 52, l. 16, tome second, lif. tome premier.
 P. 58, l. 16, Le Batteux, ôtez Le.
 P. 63, l. 13, Hersau, lif. Hersan.
 P. 66, l. 4, exclu, lif. exclus.
 P. 125, l. 6, cependant, lif. néanmoins.
 P. 127, l. 19, de Poëtes, lif. d'Auteurs.
 P. 128, ajoutez en Note: l'Académie écrit êtes, & semble par-là vouloir marquer que la premiere syllabe est breve. Le Dictionnaire de Trévoux y join des exemples contraires.
 P. 144, l. 6, de temps, en temps, lif. de temps en temps,
 P. 147, l. 19, ne laisse pas que de, effacez que.
 P. 174, l. 1, même, lif. mêmes.
 P. 181, l. 6, différents, lif. différent.
 P. 212, l. 1, fausse, lif. foible.
 P. 250, l. 2, decens, lif. decent.
 P. 262, l. 1, Etenim, lif. Atenim.
 P. 266, l. 12, obſinet, lif. obtinet.

5/1/67

287/296^b